

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

LA DOCTRINE SOCIALE D'EMERSON

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

Alfred Taylor ODELL

B. A. Furman University

M. A. University of Virginia

LES PRESSES MODERNES

IMPRIMERIE

45, RUE DE MAUBEUGE

PARIS

1934

LA DOCTRINE SOCIALE
D'EMERSON



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553001_0059

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

LA DOCTRINE SOCIALE D'EMERSON

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE PAR

Alfred Taylor ODELL

B. A. Furman University

M. A. University of Virginia

LES PRESSES MODERNES

IMPRIMERIE

45, RUE DE MAUBEUGE

PARIS

1934

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

En Nouvelle-Angleterre, la Renaissance, ou Transcendentalisme, a suivi le même cours que tous les autres mouvements, littéraires et intellectuels. Elle a été soigneusement enregistrée et disséquée dans les livres d'études. De nos jours, on apprend à l'étudiant que le Transcendentalisme est un mouvement littéraire qui débuta vers 1825 et dura jusqu'à la guerre civile. Dirigé par un groupe d'écrivains à la tête duquel se trouvait Ralph Waldo Emerson, ce mouvement prit le nom de « Concord School ». Dans son désir de cataloguer, de dater, de faire cadrer les événements selon un plan défini, l'historien oublie parfois que le Transcendentalisme n'a pas été un phénomène isolé. Il est parfaitement concevable qu'un mouvement littéraire ou philosophique soit spécial à un pays et que, d'autre part, il n'ait aucun rapport direct avec la pensée ou les sentiments d'un autre âge. Si cependant on veut bien y regarder de près, on s'apercevra que, pour en découvrir l'origine, il est nécessaire de revenir en arrière, non pas d'une, mais de plusieurs générations. Un soi-disant « nouveau mouvement » découle souvent de l'une ou des deux causes suivantes : il peut être le résultat logique, le point culminant de ce qui l'a précédé ; ou encore une réaction plus ou moins violente contre des règles et des croyances accep-

tées. Il peut en outre résulter de la fusion de ces deux causes : la perpétuation de quelques-unes de ces institutions et le rejet des autres. Il est donc permis de concevoir que le Transcendentalisme n'ait été qu'un mélange d'ancien et de nouveau.

Puisqu'en somme ce mouvement fut une réaction contre l'orthodoxie puritaine dans toutes les manifestations de la vie, « dans la politique, dans l'économie sociale, dans la religion et dans l'éducation » (1), il faut l'examiner dans ses différentes phases pour en bien comprendre la signification. Les conséquences politiques et sociales du Transcendentalisme, qui doivent faire l'objet de cette étude, ont un rapport intime avec son côté religieux et métaphysique. Si donc un travail de ce genre laissait de côté la base métaphysique et religieuse qui se trouve au fond de toutes les pensées exprimées par Emerson, il donnerait fatalement une fausse idée des opinions de ce philosophe.

La Religion et le Transcendentalisme.

Le Puritanisme, en motivant la fondation de la Nouvelle-Angleterre, avait servi une excellente cause. Il avait donné la stabilité voulue à des esprits étroits, mais profondément religieux qui, pour conserver leur liberté de conscience et ne pas être obligés de reconnaître l'Eglise d'Angleterre, quittaient leurs foyers installés et s'en allaient fonder un état dans l'Amérique inculte.

Toutefois, plusieurs générations avant celle d'Emerson, le Puritanisme avait déjà épuisé toute sa force. Il n'exaltait plus les âmes, car le commerce était devenu la

(1) Anthony, p. 87.

principale préoccupation des gens. Toute ferveur avait disparu et la religion avait dégénéré en un froid assemblage de superstitions. Comme le dit Metcalf : « La main morte d'une croyance surannée glaça le génie de plusieurs générations d'habitants de la Nouvelle-Angleterre » (2).

« Cette tradition, fortifiée par un dogme religieux sévère, n'était pas suffisante en elle-même pour survivre aux circonstances spéciales qui lui avaient donné naissance » (3). Peu à peu des idées importées d'Angleterre et de tout le continent s'infiltrèrent en Nouvelle-Angleterre. Les Arminiens s'attaquèrent à l'une des doctrines fondamentales du Puritanisme, celle du choix divin. Bien qu'ils crussent, comme les Puritains, que l'homme est sauvé par la grâce de Dieu, ils n'admettaient pas que ses actes eussent une répercussion sur sa vie future. En d'autres termes, ils reniaient l'ancienne croyance qui voulait que l'homme ait eu, dès le commencement des siècles, sa place marquée au ciel ou en enfer, au gré du Créateur.

A peine cette brèche eut-elle été faite dans la structure du Puritanisme, qu'un adversaire plus formidable encore apparut (4). Les Arianistes s'attaquèrent à un point plus vital de cette doctrine : la croyance en la Trinité. Le nouveau dogme exerçait un attrait puissant sur les Calvinistes les plus libéraux qui, préoccupés par leurs affaires, se gardaient de plus en plus de la sensibilité. Ils se séparèrent bientôt de l'élément plus conservateur de l'Eglise ; enfin, en 1785, King's Chapel, en niant ouvertement la doctrine de la Trinité, constitua la première Eglise unitarienne

(2) Metcalf, p. 146.

(3) Gorman, p. 10.

(4) Voir Goddard, pp. 13-41.

américaine. Le nouveau dogme se répandit si rapidement que lorsqu'en 1805 le Révérend Henry Ware, un des dirigeants spirituels de Boston, fut nommé Professeur de théologie à Harvard, le Collège se trouvait définitivement aux mains des Unitariens.

Le conflit qui s'ensuivit entre les Calvinistes invétérés et le parti plus libéral fut d'abord assez âpre. Les Unitariens furent taxés d'athéisme, et le fait que leurs antagonistes leur refusèrent le nom de chrétiens fut, semble-t-il, un de leurs principaux griefs. Après s'être élevés avec vigueur contre les règles et les croyances acceptées, ils s'enfermèrent bientôt eux-mêmes dans un réseau de doctrines rigides. Ils ne tenaient pas à se laisser dépasser dans leur libéralisme. Comme les Calvinistes, ils désiraient imposer aux générations futures un dogme strict qui ne fut pas susceptible de modifications. James Freeman Clarke, pasteur Unitarien alors en renom, définit ainsi la situation : « Le Calvinisme, avec son dogmatisme rigoureux, se mourait lentement. Il fut remplacé par un rationalisme calme et quelque peu formaliste... En matière de théologie, on s'en rapportait uniquement à la lettre et les doctrines du Christianisme étaient établies après un examen minutieux des textes. Ce n'était pas la raison, avec son intuition des idées d'éternité, qui faisait la loi dans le domaine de la pensée, mais bien la compréhension analytique, avec ses méthodes de logique » (5).

Alors qu'Emerson était enfant, une révolte avait éclaté contre ce froid Unitarisme, révolte dirigée par le génial William Ellery Channing de Boston. Channing n'était pas

(5) Clarke, p. 272.

un grand penseur, l'appel qu'il lança ne lui fut pas dicté par la logique, mais par son ardeur morale. On ne peut pas dire qu'il fut réellement le promoteur du Transcendentalisme, ce n'était pas un philosophe et ses connaissances en métaphysique se bornaient à ce qu'il avait appris de Mme de Staël et de Coleridge (6). Il éprouvait néanmoins une grande sympathie pour les poètes romantiques anglais et il sut insuffler à la Nouvelle-Angleterre, si éloignée de toute sensibilité, quelque chose de leur largeur de vues. C'est ainsi qu'il fit sentir le besoin des nouvelles idées religieuses qu'Emerson devait rendre populaires au cours de la génération suivante (7).

Emerson, fidèle aux traditions de sa famille, commença sa carrière comme pasteur unitarien ; mais il faut dire qu'il n'embrassa jamais avec ardeur les croyances surannées de l'Unitarisme. Il reprochait à cette doctrine, récemment stigmatisée pour son excès de modernisme, d'engendrer une torpeur intellectuelle et sentimentale qui étouffait les croyances et les pratiques. A peine était-il entré en fonctions que ce formalisme extrême commença à l'importuner ; au bout de trois ans il en était arrivé à la conclusion qu'il ne pouvait plus, en conscience, accomplir des rites contraires à ses convictions. Il cessa donc d'exercer son ministère.

Ce fut en 1838 qu'il attaqua pour la première fois l'Eglise Unitarienne dans une conférence qu'il fut invité à faire à l'occasion de la distribution des grades universitaires à la classe de théologie de l'Université Harvard. D'un ton bienveillant, quoique ferme, il dénonça le for-

(6) Gray, pp. 18-20.

(7) Goddard, pp. 148-152.

malisme de la religion chrétienne telle qu'elle était alors pratiquée. Il développa d'une manière admirable les doctrines qu'il devait élaborer et confirmer nombre de fois pendant les années qui suivirent. Il posa ce principe que l'homme est en rapport direct avec Dieu, que l'enseignement divin peut lui être inspiré directement par son Créateur, sans qu'il soit besoin d'aucun intermédiaire, et que plus l'homme se laisse pénétrer par cette inspiration, plus il se divinise. L'Eglise, loin de reconnaître cette unité de Dieu avec l'homme, avait élaboré un système de croyances, d'ordonnances, de cérémonies, qui tendaient à détruire le Christianisme. Il jugeait que le seul remède à cet état de choses était de montrer à l'homme qu'il peut, par ses propres moyens, se mettre en contact direct avec son Créateur, et que l'aide de tout médiateur est plus qu'inutile. Pour cette raison, l'homme doit briser avec le passé, oser être un novateur ; il doit rejeter une grande partie du Christianisme traditionnel et trouver en lui-même les éléments de sa foi (8).

Une attaque aussi hardie contre l'Eglise souleva naturellement un ouragan de protestations, et pendant quelque temps Emerson ne fut guère considéré que comme un athée. Il ne daigna pas répondre aux attaques dirigées contre ses croyances religieuses, et il continua avec calme à prêcher la doctrine de la divinité de l'homme.

Pendant de longues années, Emerson eut contre lui l'élément le plus conservateur de l'Eglise Unitarienne. A la longue, cependant, ses doctrines ont si bien pénétré les

(8) Works, vol. I pp. 119-151. An Address Delivered Before the Senior Class in Divinity College, Cambridge, July 15 th 1838.

esprits que de nos jours on se demande comment ses contemporains ont pu le considérer si longtemps comme un dangereux novateur en matière de religion.

*Le point de vue métaphysique du Transcendentalisme
d'Emerson.*

Dans le domaine de la métaphysique, Emerson s'écarta autant des idées alors admises en Amérique qu'il l'avait fait des dogmes religieux conventionnels. Toutefois, une étude approfondie de la question semblerait indiquer qu'au point de vue purement philosophique il ne fut en aucune façon le fondateur d'une nouvelle école, qu'il se borna simplement à introduire en Amérique des idées qui avaient cours depuis longtemps parmi les philosophes européens. Ces idées, bien entendu, portaient le cachet personnel d'Emerson ; elles étaient nuancées par son entourage, par les coutumes sociales de son pays, et par les traditions puritaines de sa famille.

Origine de ses idées.

La question qui se pose est donc la suivante : A quelle source Emerson a-t-il puisé ses idées ?

Il n'avait pas 21 ans que déjà son esprit se portait vers la philosophie idéaliste, mais son idéalisme était celui de Platon. Nous trouvons dans son Journal d'étudiant un passage dans lequel il proteste contre l'apathie de deux philosophes prépondérants à cette époque, Locke et Hume. Il exalte Platon et prétend que tout vrai poète est platoniste, tandis que les autres suivent Locke (9). Il lut Platon (dès le collège, semble-t-il) de façon inter-

(9) Riley, p. 163.

mittente au cours de sa vie active, et même dans sa vieillesse il continua à tenir en haute estime les enseignements de cet auteur. Dans les termes plutôt exagérés dont il se servait généralement, Emerson rendait grâce à Platon du savoir universel. Ce philosophe eut toujours sur lui la plus grande influence et l'on est tenté de penser avec Van Doren, qu'Emerson était beaucoup plus Platoniste que Germaniste (10). Pourtant, on n'ira pas jusqu'à dire, comme Brownell, qu'il était exclusivement Platoniste ; ce serait ne pas tenir compte de beaucoup d'autres écrivains qui, évidemment, jouèrent un rôle dans la formation de ses idées philosophiques.

La vénération qu'Emerson montra de bonne heure pour Platon est de la plus grande importance, car elle indique où allaient ses sympathies. Un esprit déjà révolté contre le matérialisme du dix-huitième siècle ne devait pas manquer de se découvrir des sentiments communs avec les Romantiques, et presque tous les critiques ont reconnu qu'il existe un rapport entre ses idées et celles des Romantiques, mais aucun d'eux n'a su en indiquer l'origine avec certitude.

S'il est vrai, ainsi que certains critiques l'affirment, qu'Emerson ait emprunté ses idées à la philosophie allemande, il n'a évidemment pu le faire que d'une façon indirecte. C'est seulement vers 1833 qu'il commença à apprendre l'allemand, sur les conseils de Carlyle (11), et à cette époque il avait déjà manifesté ses opinions philosophiques. Le but qu'Emerson semble s'être proposé en apprenant l'allemand, n'était pas tant de pouvoir lire dans

(10) Van Doren, p. 55.

(11) Cabot, p. 289.

le texte des auteurs tels que Kant, Fichte et Hegel, que d'étudier les œuvres de Goethe qu'un de ses amis lui avait chaleureusement recommandées. Et même, eût-il bien possédé l'allemand, il est peu probable qu'il en eût lu la philosophie, car ses préférences n'allèrent jamais aux œuvres purement métaphysiques et il ne s'appliqua guère à lire la philosophie technique, pas plus en allemand qu'en anglais (12).

En outre, les livres allemands étaient fort rares aux Etats-Unis au commencement du XIX^e siècle (13). Un étudiant du Massachusetts, qui se préparait à aller faire des études à l'étranger, dut se rendre dans un état voisin pour trouver un dictionnaire qu'il pût emprunter (14). La méthode allemande de recherches n'avait pas encore prévalu dans l'enseignement supérieur américain ; on commençait à peine à étudier la littérature et la philosophie germaniques et il y avait relativement peu d'Allemands de naissance en Amérique.

Le goût de la langue allemande, de sa littérature et de sa philosophie ne devait se développer que plus tard, lorsque les principes fondamentaux du Transcendentalisme furent posés. On se tourna alors vers la culture allemande, mais ce fut moins par désir de posséder un nouveau système philosophique que pour y chercher la confirmation de certaines idées (15). C'est dans cet état d'esprit que Mrs Eliza Buckminster Lee et le Reverend Charles T. Brooks firent leurs traductions de Goethe, de Schiller et

(12) Riley, p. 71 — Others.

(13) Riley, p. 162.

(14) Riley, p. 231.

(15) Parrington, p. 382.

(16) Higginson, p. 7.

de Heine qui parurent dans le *Dial* (16), tandis que l'étude approfondie de Margaret Fulker sur Goethe est due presque entièrement à l'attrait romantique exercé sur son âme sentimentale par les œuvres de cet auteur.

Vers 1820 George Ticknor et Edward Everett rentrèrent aux Etats-Unis après avoir étudié pendant plusieurs années dans les universités d'Allemagne, et avec eux s'établit un point de contact entre la Nouvelle-Angleterre et la pensée allemande. A Harvard, que Snider taxe de « vêtuste au point d'être couvert de mousse » (17), ils s'efforcèrent, par leur enseignement, de développer l'initiative intellectuelle chez les étudiants.

Toutefois, leur enseignement se limitait à la critique littéraire et à l'étude de la langue, et l'on peut dire qu'ils servirent la cause du Transcendentalisme plutôt en faisant naître une conception plus large de la vie qu'en répandant des doctrines purement philosophiques.

Une autre influence, d'un effet probablement plus direct que celle d'Everett ou de Ticknor, et tout aussi difficile de délimiter, est celle de Hedge, ministre unitarien. Hedge s'était rendu en Allemagne pour y étudier à leur source les œuvres de Fichte, de Schelling et de Kant, mais il semble qu'il ait peu connu Hegel au début du Transcendentalisme. Il est plus que probable qu'il discuta les écrits de ces auteurs avec ses contemporains de Boston, mais étant donné qu'il parla beaucoup plus qu'il n'écrivit, il est difficile de mesurer l'étendue de son influence sur le mouvement (18). Dans l'excellente critique qu'il fait de Thoreau, Van Doren émet l'opinion que l'introduction de

(17) Snider, p. 46.

(18) Gray, pp. 21-24 — Swift, pp. 3-4.

la pensée allemande en Nouvelle-Angleterre peut avoir une autre origine. Il estime que, dans son « Influence de la Solitude sur le Cœur humain », l'allemand Zimmerman, disciple de Rousseau, énonce des théories analogues à celles du Transcendentalisme (19). La traduction de son livre fut rééditée dix fois, de 1793 à 1825, et Thoreau, qui vécut pendant quelque temps chez Emerson, en possédait un exemplaire. Il est donc possible qu'Emerson ait lu cet ouvrage ; ce fait à lui seul n'est cependant pas suffisant pour servir de base à l'édification d'une philosophie.

Il ressort de ce qui précède qu'en dépit de l'analogie entre ses idées et celles des Romantiques allemands, Emerson n'avait acquis directement aucune connaissance de la métaphysique allemande. Il semble que la littérature anglaise ait été l'intermédiaire qui lui fit connaître la pensée germanique. C'est un fait caractéristique de cette période, que, dans le champ littéraire comme dans celui de la pensée, la Grande-Bretagne était prise comme exemple et qu'on avait tendance à considérer comme inférieur tout ce qui avait son origine en Nouvelle-Angleterre et en particulier à l'Ouest de l'Hudson. Pendant ses années de collège, et même plus tard, Emerson lut attentivement les revues anglaises et son Journal nous apprend qu'il fit partie d'un club d'étudiants d'Harvard dont le but était de procurer à ses membres certaines revues étrangères qui n'étaient pas fournies par la bibliothèque de l'Université (20). A cette époque, l'Angleterre était en plein romantisme. Certains auteurs, et Coleridge en particulier, qui écrivaient dans les revues, s'inspiraient en une large mesure des

(19) Van Doren, p. 51.

(20) Journal, Vol. I, p. 33 — Vol. I, p. 29.

idées allemandes. Il semble donc que d'une part, le rôle joué par les revues anglaises dans la formation d'Emerson ait été injustement sous-évalué, puisque celles-ci ont tout au moins attiré son attention sur le Romantisme et que d'autre part il subit dans sa jeunesse l'influence de Coleridge qui, plus que tout autre écrivain, lui dévoila les possibilités du Romantisme.

Un autre écrivain anglais, qui avait été profondément impressionné par les romantiques allemands, Carlyle, eut sur Emerson une influence presque aussi grande que celle de Coleridge. En 1832, Emerson lut par hasard le « Corn Law Paper » de Carlyle (21) ; avant la fin de l'année il avait recherché et identifié dans les revues anglaises de nombreux articles, non signés, de Carlyle. Il fut si frappé de l'œuvre du maître qu'il prit en mains l'édition américaine de *Sartor Resartus*, œuvre qui eut une grande vogue parmi les Transcendentalistes embryonnaires de la Nouvelle-Angleterre (12).

Lors donc qu'il fit son apparition en Amérique, le Transcendentalisme n'était qu'une forme de Romantisme. Transféré sur la terre puritaine, influencé par l'ambiance, il resta néanmoins apparenté au Romantisme qui florissait en Allemagne, en Angleterre et en France.

B. — *Le Monde Extérieur.*

Une des premières questions qui se posent devant une philosophie romantique, est la suivante : Qu'est-ce que le monde, le monde des sens, celui de tous les jours, tel que nous le connaissons ? A-t-il son existence propre, indé-

(21) Snider, pp. 111-114.

(22) Journal, Vol. 4, p. 346.

pendante de la pensée humaine, ou n'est-il réellement que la création de cette pensée ? Dans « Nature », la première œuvre qu'il publie, Emerson attaque ce problème, mais cet essai étant une rapsodie en prose plutôt qu'un traité de philosophie, la manière dont il présente la question est plus ou moins poétique et vague. Plus tard, dans ses œuvres plus mûres, il traitera le sujet au point de vue de la métaphysique.

Emerson remarque tout d'abord que « le monde de la nature est toujours nuancé par l'esprit » (23). Il éprouve en présence de la nature une exaltation mystique qui l'élève au-dessus des mesquineries de la vie et lui fait comprendre qu'il n'est de calamité à laquelle la nature ne puisse remédier. Pourtant, il semble que le plaisir ressenti ne se trouve pas dans la nature, mais chez l'homme, ou bien qu'il existe simultanément chez l'un et chez l'autre (24). « Toute la beauté et toute la valeur de ce que l'homme voit n'est pas dans la nature, mais en lui-même » (25). Apparemment Emerson estime que la nature (le monde des sens) ne jouit pas d'une existence indépendante, mais qu'elle fait en quelque sorte partie intégrante de l'homme.

Il s'ensuivrait donc que les impressions reçues par l'être humain ne reproduisent pas exactement ce qui existe en dehors de lui ; que lui-même ne voyant pas objectivement, mais subjectivement, est une sorte de lentille qui transforme et colore le monde. L'homme n'a aucun moyen de contrôler ses propres impressions ni de les comparer aux objets extérieurs. Il se peut que ces objets soient créés

(23) Works, Vol. 1, p. 11 Nature.

(24) Works, Vol. 1, p. 10.

(25) Works, Vol. 2, p. 47.

par son esprit et que rien de ce qu'il perçoit n'existe réellement (26). Ce qui lui paraît une réalité peut n'être que l'enfantement de sa propre imagination : « Un noble doute s'insinue perpétuellement — ce but (la discipline) n'est-il pas la cause finale de l'Univers, et la nature existe-t-elle extérieurement ? » (27) Emerson ne s'écarta jamais de ce principe, énoncé dans le premier livre qu'il ait publié ; la même idée est exprimée dans sa dernière œuvre : « Nous voyons l'Intelligence comme une mer éthérée, dont le flot monte et descend, s'enfle et s'écoule, répandant toute sa force dans chaque crique et dans chaque anse qu'elle baigne. Mais cette force, qui crée la nature, l'approche et la quitte, apporte avec elle la lumière, laissant les ténèbres lorsqu'elle se retire, n'est pas plus le fief ou la propriété de l'homme que de l'ange (28). Je crois que l'esprit est le créateur du monde et qu'il ne cesse de créer ».

C. — *Macrocosme et Microcosme.*

Emerson était un penseur trop sérieux pour ne pas se rendre compte du danger d'une telle croyance. En admettant que le monde matériel n'existe que dans l'esprit et que « les sens s'interposent partout et mettent leur propre structure dans tout ce qu'ils transmettent » (29), l'idéaliste se trouvera probablement être « un fantôme marchant et travaillant parmi d'autres fantômes » (30). Il se place au centre de son univers, et, tout émanant de lui, il se

(26) Works, Vol. 3, p. 75.

(27) Works, Vol. I, p. 47.

(28) Works, Vol. 12, p. 15.

(29) Works, Vol. 1, p. 11.

(30) Works, Vol. 1, p. 331.

trouve totalement isolé. Si son esprit crée le monde, il n'est pas sûr que d'autres esprits en créent un semblable et qu'il lui soit possible de communiquer avec eux. Peut-être ne fait-il que « peindre et contrefaire » (31).

On trouve la contrepartie de cette théorie dans la doctrine du Macrocosme (32), qui identifie l'âme de chaque individu à celle du monde. Il est exact que l'homme est au centre de son univers, que son esprit peut créer les objets perçus par ses sens, « chaque individu est une nouvelle incarnation de l'esprit universel dont il est l'entière propriété » (32). « Il y a un esprit commun à tous les individus » (34). Ainsi l'univers n'est pas le résultat du caprice d'un individu, car dans l'idée d'Emerson, dire qu'il est créé par un esprit individuel c'est dire qu'il est créé par l'esprit universel.

Puisque l'esprit individuel est identique à l'esprit universel, et puisque « la nature est le reflet de Dieu » (35) « l'incarnation d'une pensée qui retourne à une pensée, telle la glace qui devient eau et vapeur » (36), il s'ensuivrait que les lois de la nature seraient aussi celles de la pensée.

« L'esprit sain est parallèle aux courants de la nature, il voit les choses à leur place, ou les découvre » (37), donc « nous ne pouvons jamais être tout à fait étrangers ou inférieurs à la nature. Elle est la chair de notre chair et le sang de notre sang » (38).

(31) Works, Vol. 3, p. 48.

(32) Riley, pp. 142-143.

(33) History, Vol. 2, p. 4.

(34) Journal, Vol. 4, p. 118 — Works, Vol. 2, p. 4.

(35) Journal, Vol. 4, p. 76.

(36) Journal, Vol. 3, p. 196.

(37) Journal, Vol. 12, p. 33 — Vol. 4, p. 6.

(38) Journal, Vol. 1, p. 197.

De plus, tout fait matériel a sa contre-partie spirituelle. « Tout objet dans la nature est pour l'esprit un mot qui représente un fait déterminé » (39). « Toute chose matérielle a son côté divin, elle se traduit par l'humanité dans les sphères spirituelles où elle joue un rôle aussi indestructible que toute autre » (49). Ainsi Emerson a pu dire : « Je crois à l'existence du monde matériel, je le considère comme l'expression du spirituel ou du réel, et je crois à l'impénétrable mystère qui cache (à travers une transparence absolue) la nature spirituelle » (41).

De la croyance qui veut que la nature soit une création de l'esprit, que ses lois soient aussi celles de l'esprit et que l'esprit individuel de l'homme soit identique à celui de l'esprit universel, au macrocosme, il n'y a qu'un pas. D'après cette doctrine, Dieu est partout présent dans la nature dont chaque parcelle, si minime soit-elle, contient toutes les lois de l'univers ; « on trouve dans une goutte d'eau tout ce que contient l'océan, une famille révélera l'Etat, et un homme le Tout » (42). « Tout est dans chacun » (43). « Un moment est une éternité concentrée. Tout ce qui a existé existe maintenant » (44) et « Dieu réapparaît avec son entité dans chaque brin de mousse et dans chaque toile d'araignée » (45).

(39) Journal, Vol. 12, p. 5.

(40) Journal, Vol. 4, p. 11.

(41) Journal, Vol. 12, p. 5.

(42) Journal, Vol. 4, p. 282.

(43) Journal, Vol. 4, p. 101 — Works, Vol. 4, p. 21.

(44) Journal, Vol. 4, p. 117.

(45) Journal, Vol. 2, p. 101 (other references) Vol. 2, pp. 97, 101, 64 — Vol. 4, p. 9 — Vol. 1, p. 485 — Vol. 4, p. 71.

D. — *Epistemologie.*

A première vue, le point de vue épistémologique de la philosophie d'Emerson ne semblerait être que le corollaire logique de sa théorie de l'Etre. Pourtant, nous ne devons pas oublier que dans ses premiers essais philosophiques, Emerson ne se préoccupait pas de la question de l'existence, ni même de l'unité philosophique qui, plus tard, devait prendre une place prépondérante dans tous ses écrits. Pendant qu'il était au Collège, il lança une protestation contre la philosophie du « sens commun » de Locke qui trouvait dans l'esprit seulement ce qui avait précédemment existé dans les sens. Plusieurs années avant de poser les principes de sa philosophie transcendente, Emerson cherchait à définir le procédé savant qui devait élever l'intuition au-dessus de la raison.

Cette théorie s'explique par la croyance en l'identité de l'esprit individuel et de l'esprit universel (46). Ceci posé, rien n'est impossible à l'individu. Ce que chacun sait, il peut le savoir, et il peut même savoir ce que Dieu sait car l'esprit universel inonde l'esprit individuel comme la marée montante inonde les ruisseaux qui s'écoulent dans l'océan.

Ce point de vue si optimiste concernant les potentialités qui permettent à l'individu de conquérir le savoir, est tempéré par deux facteurs. D'abord, le fait que l'afflux de l'esprit universel n'est pas constant, mais vient par jets. « L'homme vit de pulsations ». Les périodes d'inspiration varient en fréquence et en intensité suivant les individus. En second lieu, la volonté de l'homme, ou sa

(46) Journal, p. 61, V. 4.

raison, est le seul obstacle à ce flot divin. Quand la volonté est active ou qu'elle s'affirme, l'inspiration est plus faible. C'est la raison seule qui nous empêche de nous élever jusqu'à la divinité, et plus notre raison est développée, plus notre pouvoir d'arriver à la vérité absolue diminue.

Néanmoins, toute pensée qui nous vient doit être acceptée comme une vérité ; peu importe si elle contredit la précédente, car l'inspiration d'aujourd'hui est aussi vraie que l'était celle d'hier. « La constance absurde est la marotte des petits esprits ». Si l'on considère dans l'ensemble deux vérités qui semblent contradictoires, on s'aperçoit qu'elles ne sont pas antithétiques, mais qu'elles se supplémentent. Cette apparence de contradiction n'est pas imputable à l'inspiration qui reste vraie, mais à notre incapacité de voir tout, et à notre raison à laquelle il ne suffit pas que des vérités concordent, mais qu'elles le fassent d'une manière apparente.

Avec de tels principes philosophiques, Emerson n'hésitait pas à donner libre cours à des pensées qui, en apparence, étaient diamétralement opposées. Comme le professeur Cestre l'a bien fait ressortir : « Les contradictions deviennent choses naturelles lorsqu'on réfléchit qu'Emerson — idéaliste visionnaire, à qui ne manquait pas cependant le sens pratique d'un bon Yankee — menait alternativement la vie sur deux plans, tantôt aspirant à la perfection qui est la nourriture céleste de l'âme, tantôt s'adaptant tant bien que mal à la médiocrité de l'existence corporelle et relative » (47). Considérés dans leur ensemble, les écrits d'Emerson montrent pourtant bien moins de contradic-

(47) Cestre, *La Pédagogie d'Emerson*, p. 304, *Annales de l'Université de Paris*, Juillet-Août 1929.

tions que la plupart des critiques ne le laisseraient supposer. En effet, ses idées pratiques sont en général tout à fait apparentées à ses doctrines de pure métaphysique, et l'on peut dire que la philosophie politique et sociale diffusée dans son œuvre est l'application de ses théories métaphysiques au monde des affaires et du gouvernement.

CHAPITRE II

LA JEUNESSE D'EMERSON - SES IDÉES

Ce fut à une époque relativement avancée de sa vie qu'Emerson se mit à étudier intensivement, dans la société organisée, l'attitude de l'homme dans les diverses manifestations de la vie sociale : la justice, les affaires, le gouvernement et l'organisation de l'ordre économique qui est la base de tout progrès humain. On trouve néanmoins dans les premières années du Journal, le germe d'un bon nombre de ses opinions de l'âge mûr. Il faut donc tenir compte des idées de jeunesse d'Emerson si l'on ne veut pas courir le risque de se méprendre gravement sur l'esprit de sa philosophie politique et sociale.

I. — *Le Journal des années de Collège* — 1820-24.

L'examen même le plus superficiel du Journal de cette époque ne peut manquer de nous impressionner par l'indifférence que témoigne l'auteur envers les affaires pratiques. Pour le jeune écrivain, l'univers se bornait à Harvard, avec ses conférences sur le grec, sur la philosophie et sur la rhétorique, et ses « Debating Societies » (sociétés de discussion). Il semble qu'à aucun moment de cette période, Emerson ne se soit rendu compte de l'hostilité qui dressait les états esclavagistes contre les états

libres, et que cette situation devenait un danger pour la République. Un événement de l'importance du premier compromis du Missouri, qu'un observateur subtil eût jugé d'intérêt national, ne figure pas dans son Journal. Il n'y mentionne pas davantage les nombreuses sociétés de colonisation qui cherchaient à résoudre le problème des noirs, afin de mettre un terme à l'antagonisme régnant entre les états esclavagistes et les états libres. De plus, le grand mouvement vers l'Ouest qui devait faire de l'Union un vaste pays s'étendant de l'Atlantique au Pacifique et des Grands Lacs au golfe du Mexique, était déjà commencé. Les nouveaux horizons qu'ouvrait cette contrée inculte, les problèmes qu'elle allait présenter dans l'avenir, laissaient indifférent le calme étudiant d'Harvard.

Cette ignorance des choses de la vie active dans laquelle se tenait Emerson, n'était en aucune façon exceptionnelle. Tandis que la nation avait à faire face aux difficultés les plus grandes qu'elle ait éprouvées au cours de son histoire, les étudiants d'Harvard discutaient des questions du genre de celle-ci : Quel est l'état le plus favorable au bonheur, le célibat ou le mariage ? Ou bien on leur faisait des dissertations sur « Les Misères de la Vie humaine » et des conférences sur « le Caractère de Socrate ». La majorité des étudiants s'intéressaient davantage aux théories qu'à la vie elle-même, et à ce point de vue, Emerson n'était guère plus qu'un étudiant.

En outre, il ne faut pas oublier que le jeune homme qui se délectait des longs discours ou de l'éloquence de la chaire, n'était pas l'Emerson mûri, le vrai philosophe. Entré au collège à l'âge de quatorze ans, il n'était encore, à l'époque qui nous occupe, qu'un adolescent ; or on ne

peut guère s'étonner de ce qu'un enfant ait pris peu d'intérêt à la misère du pauvre, au développement de la matière brute ou aux difficultés du gouvernement. En outre, rien dans ses études mêmes ne faisait pressentir à l'enfant que l'histoire était en train de s'accomplir. Le curriculum d'Harvard, établi sur le sévère modèle classique, éliminait soigneusement toute pensée qui n'avait pas derrière elle au moins un siècle d'existence.

Américanisme outré — Le Journal de 1821 à 1824.

En 1821, Emerson fut diplômé d'Harvard avec sa classe, et presque aussitôt il débuta dans l'enseignement. A la suite de ce changement dans sa vie extérieure, son Journal prend un autre ton. Il n'y est plus question des debating societies ni de leurs discussions théoriques ; au lieu de cela, Emerson se met à chanter les louanges de l'Amérique. La différence est si marquée que les années pendant lesquelles il se livre à ce nouveau sentiment peuvent être qualifiées de période d'américanisme outré.

Emerson trouve bien médiocre le patriotisme qui ne devient actif qu'au moment où le monde entier en donne l'exemple. « Tant mieux si les nations européennes peuvent trouver quelque chose à idolâtrer dans leurs institutions décadentes et asservies, bien que cela nous surprenne. Mais qu'ils n'aillent pas, par ignorance, tourner en dérision la légitime fierté de l'américain, comme si elle était mal fondée ou déplacée, parce que cet homme libre traduit imparfaitement son sentiment de la situation. Il se félicite d'appartenir à un pays où la liberté de pensée et d'action est si parfaite que chacun jouit exactement de la considération à laquelle il a droit et où l'es-

prit de chacun, comme au sein d'une famille, compare et fixe ses pouvoirs et ceux de ses compagnons et prend tranquillement la place que la nature lui a attribuée. Il se tourne vers sa terre natale comme la seule où la liberté n'ait pas dégénéré en désordre, où, dans des districts bien organisés, l'éducation et l'intelligence fraternisent avec la moralité ; où les riches domaines se transmettent de père en fils, sans l'ombre de violence privée ou de tyrannie publique, où les postes de confiance et les sièges des sciences sont remplis par des esprits républicains et talentueux » (1).

Il était un autre avantage qu'Emerson reconnaissait à l'Amérique et qui contrastait avec les Etats européens : c'était son isolement. En raison de sa situation, elle ne craignait pas le danger de pollution créé par le contact avec la corruption des Etats de l'ancien monde, tels que l'Espagne. L'éloignement de ce danger lui permettait de poser de solides fondations pour la grandeur du nouveau monde (2).

Une autre cause de fierté était encore, pour Emerson, la rapide expansion de l'Amérique. Avec une vélocité effrayante, les émigrants avaient traversé les Alleghanies et l'un après l'autre les états étaient nés du désert. Il n'est pas étonnant qu'en face des millions de kilomètres carrés qui attendaient le colon entreprenant, celui qui montrait déjà une préférence pour l'homme d'action, l'homme capable d'agir, vît dans les événements qui s'accomplissaient une belle promesse pour la grandeur future du pays.

(1) Journal, Vol. 1, p. 161.

(2) Journal, Vol. 1, p. 202.

Néanmoins, Emerson ne se faisait pas illusion sur le danger de cet état de choses. Il écrivait au contraire : « Mais la grande rapidité avec laquelle les déserts et les forêts de l'intérieur de cette contrée se sont peuplés font craindre aux patriotes pour la vertu et la paix de la nation. Parmi la multitude indisciplinée qui conduit l'émigration, on trouve rarement des hommes respectables ; le fait est bien connu. Les pionniers sont généralement le rebut de la société civilisée ; ce sont des gens qui ont été amenés à s'embarquer pour ces entreprises en raison de la perte de leur fortune, ou de leur honneur, ou même poussés par le désir de jouir de la plus grande liberté que l'on trouve dans une communauté nouvelle et encore instable. Ces hommes et leurs descendants forment la population de la frontière ouest des Etats-Unis et ils étendent rapidement leur domaine. Aujourd'hui la hache s'attaque au cœur de la forêt, l'Indien est chassé de sa hutte, et le bison de la plaine. Déjà la voix des nations commence à se faire entendre au cœur des montagnes où les blancs n'avaient jamais mis le pied, mais par malheur cette voix prend de sinistres et de sombres accents. Les hommes de bien souhaitent (et la grande cause de l'humanité le demande) que la surabondance de richesses dont Dieu a favorisé cette contrée ne soit pas employée à mauvais escient et ne devienne pas une source de malheurs ; que ce nouveau magasin des nations ne déverse jamais sur le monde une horde maudite de voleurs barbares. Il est fort à craindre, maintenant, qu'en agissant d'une si grande distance sur ce territoire, le mécanisme du Gouvernement ne perde de sa force ou ne rencontre de la résistance, et que les oracles de la loi morale et de la sagesse intellectuelle ne parlent

que faiblement et indistinctement à un peuple ignorant et licencieux » (3).

Tandis qu'Emerson énumérait les avantages de l'Amérique sur ses aînées d'Europe moins fortunées qu'elle, il ne perdait pas de vue le fait qu'à l'encontre des nations européennes, son pays était une démocratie et jouissait de bienfaits dont celles-là étaient privées. « Cette partie de la communauté qui, par toute l'Europe s'appelle le Tiers Etat, s'est relevée en Amérique avec l'aide de Dieu, et a absorbé les vieilles distinctions de noblesse et de situation. Nous avons renversé la fortune et l'avons remplacée par la nature. Voyez qui inspire ma muse. Ce n'est ni une reine douairière frivole, ni un bébé imbécile né par hasard dans un lit royal, qu'il faut flatter en prose fleurie ou en rimes menteuses ; s'il en était ainsi je serais resté silencieux — mais une grande nation, sortie de la poussière et dont le jugement sur les hommes est sans appel, toujours prête à écouter les bons conseils, susceptible de stimuler l'ambition et d'exercer l'esprit de compréhension de l'homme » (4).

Ces lignes ne représentent que quelques passages choisis dans le Journal de cette période. Il en existe beaucoup d'autres de teneur similaire qui, considérés isolément, feraient soupçonner leur auteur d'être un chauvin, digne de prendre place aux côtés d'un orateur de Quatre Juillet. Plus tard, bien qu'Emerson n'ait jamais cessé d'aimer son pays ni de placer l'Amérique au-dessus de toutes les nations, ses louanges deviennent plus modérées. En décembre 1824, il indique lui-même le terme de cette période

(3) Journal, Vol. 1, p. 248.

(4) Journal, Vol. 2, p. 14.

d'exagération lorsqu'il écrit : « J'avoue être un peu cynique en ce qui concerne certains sujets, et quand toute une nation hurle de patriotisme, j'éprouve le besoin de m'assurer de la propreté de ses mains et de la pureté de son cœur » (5).

A moins de verser dans la théorie qui fait d'Emerson un homme à part des autres, on aura l'explication de son attitude à cette époque dans l'histoire de son temps, explication d'autant plus vraisemblable qu'il était très jeune et que la jeunesse a tendance à exagérer.

Une génération au moins avant la guerre de 1812 entre l'Angleterre et l'Amérique, des voyageurs venus d'Angleterre avaient publié certains livres dans lesquels ils attaquaient brutalement les Etats-Unis. Ses manières, ses coutumes, son gouvernement, son peuple, la pauvreté de sa littérature locale et la rudesse de son langage, tout avait été passé en revue par ces voyageurs et jugé sévèrement. Les Américains, cependant, se rendaient compte que certaines de ces accusations étaient si ridicules qu'elles ne méritaient pas de réponse et d'autre part, qu'il n'y a rien à gagner à se défendre contre des critiques bien fondées.

La querelle commerciale devenant de plus en plus âpre avec l'Angleterre, ces critiques n'en furent que plus amères et il apparut clairement que la Grande-Bretagne cherchait à dépeindre l'Amérique comme une contrée à peine civilisée. Après la guerre de 1812, la querelle littéraire devint plus sérieuse, et les principaux périodiques anglais commencèrent à prendre parti dans la controverse. La *Quarterly Review of England*, The *Edin-*

(5) *Journal*, Vol. 2, p. 21.

burg Review, Blackwood's et The New Monthly Magazine and Literary Journal firent paraître plusieurs articles dans lesquels on dépeignait les Américains comme des gens physiquement sales, adonnés à l'alcool et abusant du tabac, dépourvus de sentiments religieux, ignorants, sans ressources et sans ambition. Le niveau peu élevé de l'instruction en Amérique fut attribué au fait que son gouvernement était républicain. On attaqua la grande extension de son suffrage, ses procédés judiciaires furent déclarés déshonorants et sa politique fut jugée presque universellement corrompue. Ces accusations furent réfutées par Everett dans la North American Review, par l'Editeur de la Nyles's Weekly Register, et par un livre de Walsh. L'année 1819 fut probablement une des plus prolifiques en attaques et contre-attaques, mais cette polémique continua jusqu'en 1828 et il est possible que, même plus tard, il y en ait eu quelques éclats sporadiques. Le résultat de ces contestations, qui ne servit aucun des partis, fut qu'une haine violente naquit aux Etats-Unis pour tout ce qui était anglais, sentiment qui persista pendant au moins toute une génération après la fin de la contestation (6).

Si l'on considère qu'Everett, un des principaux écrivains qui concoururent à la défense de l'Amérique, avait été le professeur d'Emerson et qu'à cette époque il inspirait à ce dernier une admiration presque sans bornes, on ne sera pas surpris de voir le jeune philosophe se jeter avec ardeur dans la contestation, ne fut-ce que sous la forme de réflexions personnelles racontées dans son Journal. Un fait plus important encore à noter est que la juvénile

(6) Pour une excellente discussion de cette querelle, voir Mc Master, Vol. 5, p. 307-318.

admiration d'Emerson pour son pays, son chauvinisme, n'était que l'avant-coureur du patriotisme profond, bien que mesuré, qui caractérise tous les ouvrages de sa maturité.

III. — *Eveil à l'Individualisme.*

Dans le passage où il témoigne sa méfiance envers le patriotisme outré, Emerson donne un aperçu de la question qui occupera sa pensée pendant l'année suivante, c'est-à-dire : « Quels sont les rapports entre la société et l'individu, et jusqu'à quel point celui-ci doit-il se laisser dominer par elle ? » C'est, chez le philosophe, l'éveil à l'individualisme, qui s'annonce de manière plutôt inattendue par ces paroles : « J'ai parfois songé qu'il est plus important pour un homme de savoir distinguer le bien du mal que de savoir choisir entre des hommes d'Etat rivaux, et que la perte d'un nouveau train d'idées est mal compensée par un gain pécuniaire considérable. Il est agréable de savoir ce qui se passe dans le monde, mais à quoi sert le monde s'il ne fait pas le bien ? Celui pour lequel vous votez doit gouverner des millions d'hommes, et il serait risible de ne pas connaître l'issue de la bataille navale. Dans dix ans cette grande rivalité sera éteinte, et quelques mots vous informeront du résultat qui vous coûte tant de colonnes de journaux, tant de conjectures inquiètes » (7).

Partant de ce point de vue que les événements extérieurs sont de purs phénomènes et affectent assez peu l'âme de l'individu, Emerson passe à une étude de la société en général. N'oublions pas que les passages dans

(7) Journal, Vol. 2, p. 22.

lesquels il traite ce sujet reproduisent un débat qui se livrait dans son esprit et par lequel il essayait de faire ressortir les avantages et les désavantages d'un système social tel que celui qui existait alors en Amérique. Il n'est donc pas surprenant d'y trouver, non seulement des contradictions, mais des antithèses. Si le lecteur s'en tient à ces seuls passages et en laisse de côté certains autres dont la teneur est toute différente, il aura des données suffisantes pour arguer que leur auteur jugeait l'organisation de la société défectueuse et que celle-ci était destinée à étouffer l'esprit de l'individu ; d'autre part il pourra également soutenir qu'Emerson regardait la société comme une nécessité pour les divers individus qui la composent. Donc, pour se faire une idée exacte des sentiments de ce philosophe, il faut ici, comme il le faudra d'ailleurs presque partout dans la suite, comparer ses différentes théories entre elles.

Emerson estime que la nature ne l'a pas créé pour vivre dans la société de ses semblables : « Je me tourne maintenant vers ma lampe et mes livres, je n'ai rien à faire avec la société. Mon enfance sans joie est passée ; ma jeunesse se fond dans l'âge d'homme ; où sont la franche gaieté, les jeux, les cheveux d'or et les yeux brillants de la jeunesse ? Je m'arrache à leur charme. Une voix solennelle me commande de me retirer ». Il ne considère pas, cependant, l'éloignement qu'il éprouve pour la société comme une vertu, mais au contraire s'encourage à étudier pour acquérir les idées et les sentiments qui, en le rapprochant de ses semblables, lui attireront leur amitié ; il s'unira à quelque femme par les liens de l'amour, et ayant

ce sentiment en commun avec les hommes il se sentira plus près d'eux (8).

A peine un mois plus tard, Emerson écrit de nouveau sur ce sujet. Il reprend cet argument que l'homme est né sociable, que dans la solitude beaucoup de ses facultés restent inemployées, que même la religion telle qu'on la connaît et qu'on la pratique n'est qu'une coutume sociale. Reconnaissant la force de ce raisonnement, il admet que la jeunesse ne doit pas s'élever contre le jugement du monde entier. Pourtant, il n'est pas convaincu. Il estime qu'un vaste champ d'action est ouvert à l'homme qui se refuse à suivre, de par le monde, la longue théorie d'êtres qui ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont. Toutefois en ce qui concerne la solitude, son idée n'est pas celle que Thoreau mettra en pratique quelques années plus tard. « Je ne conseille pas les sacrifices absurdes. Je n'admire pas la farouche misanthropie qui quitte la ville joyeuse pour se retirer dans le désert et gratte la terre pour se nourrir de racines et de glands, soit par avilissement, soit par amour de la gloire, en prenant une grimace pour de la philosophie. Ce n'est pas la solitude du lieu, mais la solitude de l'âme qui est inestimable » (9).

Bien qu'il ait vu « combien les hommes sont superficiels », Emerson trouvait cependant que l'on ne peut contempler les rapports du citoyen avec la société sans être frappé de l'harmonie et de la force qui s'en dégagent et sans comprendre à quel point l'être humain dépend de la collectivité (10). « C'est un rôle ignoble et ingrat pour un

(8) Journal, Vol. 2, p. 37.

(9) Journal, Vol. 2, p. 51.

(10) Journal, Vol. 2, p. 68.

homme qui apprécie à leur juste valeur les bienfaits de l'existence que de se contenter de son lot, d'accepter la vie passivement ou de porter une main distraite et indigne sur les dons généreux de la nature et de la Providence » (11). C'est sur cette opinion que se termine la première série de discussions sur la société. Pour le moment, Emerson semble être arrivé à la conclusion qu'il vaut mieux être un citoyen du monde et prendre part à son activité.

IV. — *Conséquence du Transcendentalisme* (1825-35)

Bien qu'apparemment Emerson ait terminé ses discussions avec lui-même sur la société et la solitude en concluant que l'homme doit participer à la vie sociale, il reprend cette question trois ans plus tard et la discute de façon intermittente pendant les dix années qui suivent.

Cette reprise du sujet s'annonce par une déclaration plutôt brutale : « L'opinion publique, je regrette de le dire, contient beaucoup de sottises. Il n'y a pas d'absurdité qu'elle ne comporte, que ce soit à propos de la religion, de la politique, de la science ou des mœurs ; telle la surprenante conférence de New Lebanon, la nomination d'Andrew Jackson à la présidence, l'ignorance convaincue du capitaine Symmes, les obscénités du théâtre de Boston. Lord Bacon n'a jamais prononcé de parole plus vraie que lorsqu'il a dit : « Il y a plus de folie que de sagesse dans le monde » (12).

A ce mépris de l'opinion publique, se joignait un sentiment nouveau. Le philosophe estimait que l'individu doit agir de sa propre initiative et que tout ce qui est mal

(11) Journal, Vol. 2, p. 61.

(12) Journal, Vol. 2, pp. 228-229.

ou bien dans la société vient de lui. Au lieu de discuter la question avec lui-même, nous voyons maintenant Emerson affirmer avec assurance qu'il vaut mieux ne dépendre que de soi et ne pas se préoccuper de l'opinion des autres : « N'est-il pas préférable de mépriser et d'éviter les fluctuations de cette opinion publique, de refuser d'en être la victime et d'être tout l'univers pour soi-même ? » (13).

Emerson semble si bien se laisser aller à l'idée que l'homme doit se fier à sa propre initiative, qu'il lui paraît impossible que l'individu ait sa propre approbation et celle des autres en même temps. « Puisque l'homme ne peut avoir l'une et l'autre, il est préférable qu'il ait la sienne propre, et il peut être sûr qu'elle de la société ne lui viendra que vingt ans plus tard » (14).

Il en résulterait que si l'homme parle suivant sa propre conviction, et non par ce que lui apprendront son œil ou son oreille, il dira la vérité.

Parallèlement à la théorie de l'initiative, une autre doctrine, aussi caractéristique, se développait dans l'esprit d'Emerson : le mépris du peuple ou de la masse. « Les hommes sages comprennent que l'on agit davantage dans l'intérêt de tous en s'occupant de l'intérêt réel du particulier, et en conséquence, ils ne gaspillent pas leur affection ou leur force ».

« Mais le pauvre artisan, pour se consoler du rôle insignifiant que ses habitudes, ses sentiments mesquins lui font jouer auprès des grands de la terre, en comparaison de sa propre conscience et de ses conceptions, doit se souvenir que grande et honorable est la confédération à la-

(13) Journal, Vol. 2, p. 248.

(14) Journal, Vol. 3, p. 456.

quelle il appartient et que quelque modeste que soit son lot, ses ressources font partie intégrale de ce front imposant que la nation présente au monde. D'où l'enthousiasme non affecté, impétueux, avec lequel une assemblée mixte reçoit toutes les allusions ardentes à l'idée de pays. Mais c'est seulement la plèbe qui est ainsi touchée » (15).

Le mépris qu'Emerson témoignait pour le peuple, cependant, ne venait pas de ce que celui-ci était composé de gens appartenant à une classe moins élevée ou d'éducation inférieure ; il avait une cause beaucoup plus profonde. Il s'appuyait sur le fait que la masse, en tant que masse, ne pense pas. L'homme, en devenant une partie de la collectivité, perd son individualité, il cesse d'être une personne. Emerson vit ce fait se produire en 1834, dans le New York Caucus, et il rapporte dans son Journal de cette année-là que « le but du parti est d'obtenir le vote de cette classe nombreuse (ledit vote, s'il était pesé, l'emporterait sur les autres), composée de personnes indifférentes, efféminées, stupides, qui, dépourvues de toute énergie personnelle, obéissent à ce qui semble être la voix de la rue, de leur quartier, de leur ville ou de toute autre force dominante, au détriment de la civilisation. Mais leurs votes comptent comme des votes réels » (16).

L'année suivante (1835), Emerson devint encore plus amer dans ses invectives contre la masse. « La masse est insignifiante. Elle n'a pas de caractère. C'est l'emblème de la déraison ; une simple impulsion musculaire et nerveuse ; pas de pensée, pas d'étincelle de vie spirituelle en elle. C'est une dérision que de l'appeler le fruit de la

(15) Journal, Vol. 2, p. 283.

(16) Journal, Vol. 3, p. 350.

liberté » (17). Et la même année : « La masse ne doit être traitée qu'avec mépris. Phocian, même Jésus, ne purent la considérer autrement. Il n'y a en elle que l'animal, l'âme en est absente. C'est trop l'estimer, trop la respecter, que de considérer la terreur qu'elle nous inspire de toute autre manière qu'une peur animale et instinctive. Elle n'a pas de volonté, oh non ! » (18).

De telles stipulations, considérées en dehors de toute relation avec le contexte, donneraient sans nul doute à croire qu'Emerson était un anti-démocrate extrémiste. Cette opinion, cependant, serait à peine justifiée. N'oublions pas qu'à cette époque, il était entrain de développer sa métaphysique transcendentaliste, philosophie d'extrême individualisme. Comme nous l'avons vu dans l'introduction, un des principes fondamentaux du transcendentalisme est la croyance que l'individu a avec Dieu, la Sur-Ame, ou l'Esprit Suprême, un rapport tout à fait spécial, qui fait que le divin se répand en quelque sorte dans la nature humaine. Ceci admis, il s'ensuivrait que l'inspiration ou la volonté de bien faire n'est pas transmise par le divin à la masse, considérée comme masse, mais à chaque individu séparément. Donc, lorsque la société agit en tant que société, elle ne reçoit pas cette inspiration, pas plus que la masse, agissant en tant que masse, ne peut être composée d'individus dont chacun agirait selon sa propre inspiration. C'est contre ce groupement d'individus, qui exclut nécessairement l'inspiration, qu'Emerson s'élève et non contre l'individu lui-même, quelle que soit la médiocrité de sa situation dans le monde.

(17) Journal, Vol. 3, p. 562.

(18) Journal, Vol. 3, p. 563.

Pour Emerson, la démocratie était basée sur ce fait que chaque homme a en lui quelque chose de divin, qu'il représente une parcelle de la divinité et qu'il est toujours prêt à recevoir l'inspiration. Au lieu d'accuser, Emerson déclare vigoureusement qu'il souhaite qu'il soit prouvé, contrairement à ce que la *Quarterly Review of England* avait dit récemment, qu'il n'existe pas de distinctions de classe en Amérique. Pour lui, de telles distinctions reposent sur la base ridicule d'un méprisable orgueil plutôt que sur les bases naturelles du talent et de la vertu (19). « La doctrine est la racine et la graine de la démocratie. Jugez-en par vous-mêmes » (20). Ce précepte, croyait-il, n'avait pas cours dans la société ou dans la politique telles qu'elles étaient organisées à cette époque.

(19) *Journal*, Vol. 3, p. 599.

(20) *Journal*, Vol. 3, p. 369.

CHAPITRE III

LE MOUVEMENT RÉFORMISTE

L'Amérique fut, dans le premier tiers du XIX^e siècle, le théâtre d'un effort énergique tenté par des réformateurs sociaux qui, par la formation de sociétés d'un caractère assez vaguement communiste, se proposaient de réformer la civilisation d'un seul coup. Cette tentative débuta en 1815 par le mouvement Rappite. Emerson, écrivant à son ami Carlyle, lui déclara que tous les citoyens américains avaient en poche un plan pour la régénération de la société dont ils avaient hâte de faire l'essai. En plaisantant ainsi, il ne s'écartait pas beaucoup de la vérité, car il semble qu'à aucun autre moment de l'histoire du monde ni dans aucun autre pays il n'y ait eu de tentatives aussi nombreuses ni aussi variées pour remédier aux maux présents. Le mouvement commença par l'émigration de nombreuses communautés vers l'Ouest, les unes leurrées par l'espoir de bénéfices commerciaux, d'autres rêvant d'une liberté religieuse imaginaire qu'elles comptaient trouver sur un autre territoire ; d'autres encore, poussées par le désir de ne pas se laisser gagner par les théories esclavagistes. Pendant quelque temps il sembla que les anciens états de l'Est allaient se dépeupler. Cependant, aucun de ces mouvements ne fut entièrement communiste.

I. — *Les Rappistes, les Owenistes.*

Une des premières tentatives réellement communistes fut celle de George Rapp, de Wurtemberg, et de quelques-uns de ses disciples (2). Rapp, originaire d'Allemagne, était un prédicateur fanatique. Persécuté dans son pays par ses frères plus orthodoxes, il avait émigré en Amérique avec son fils et quelques-uns de ses amis. Après avoir voyagé à travers le pays pendant quelque temps, prêchant ses doctrines, il groupa un certain nombre de convertis, choisit un emplacement situé à environ 25 miles au Nord-Ouest de Pittsburgh, Pensylvanie, et fonda le village d'Harmony. Comme il arrive souvent chez les réformateurs, il s'était beaucoup plus préoccupé des théories religieuses et sociales que des questions pratiques de la vie et l'on s'aperçut bien vite que l'endroit choisi n'était pas du tout propice à la culture de la vigne, le seul commerce que connussent ses amis allemands. Le groupe vendit donc ses possessions et s'éloigna plus à l'Ouest pour fonder une nouvelle Harmony dans la vallée de Wabash, mais on découvrit de nouveau que le site choisi était loin d'être idéal. C'était un pays où sévissait la malaria, et de plus il se trouvait sur le chemin de l'émigration vers l'ouest, ce qui amenait à la communauté de nombreux indésirables. En 1824 on chargea un agent immobilier de vendre la propriété, et c'est ainsi que se termina l'une des premières expériences communistes tentées aux Etats-Unis.

Cette propriété fut vendue à Owen, riche fabricant écossais, qui possédait des idées plutôt nouvelles sur la manière de rénover la Société (3). Arrivé en Amérique en

(2) Voir Mc Master, Vol. 5, pp. 89-90.

(3) Voir Mc Master, Vol. 5, pp. 92-96.

1825 il s'employa à mettre ses idées à exécution. Dans ce but, il commença par louer la Chambre des Députés à Washington, qu'il jugeait être un endroit propice à la propagation de ses idées, et là il fit des conférences dans lesquelles il essaya de démontrer que tous les maux de la Société proviennent de deux causes, la religion et l'éducation. Il estimait que la religion devait être rationnelle, basée uniquement sur ce qui est visible. En outre, il proposa un nouveau système d'éducation qui ne devait plus rien comporter de pénible. En peu de temps il avait réuni un nombre suffisant de mécontents et d'optimistes enthousiastes pour fonder une communauté ; celle-ci s'ouvrit en 1825. Dès ses débuts le mouvement était condamné à l'insuccès, mais la catastrophe se produisit lorsqu'Owen exigea qu'un uniforme assez ridicule fût porté par tous les membres, et qu'il commença à attaquer l'institution du mariage. Ces attaques lui valurent l'inimitié de toute la presse, car elles atteignaient non seulement la religion, mais encore la morale publique. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'Owen renonça à l'expérience ; il vendit ou loua son domaine et retourna en Angleterre. Après son départ, plusieurs sociétés communistes s'établirent simultanément sur la propriété, mais aucune d'elles ne semble avoir fonctionné d'une manière satisfaisante.

Emerson ne s'intéressa pas beaucoup à la première expérience d'Owen à New Harmony. Cependant, en 1845, celui-ci revint en Amérique et reprit sa campagne pour l'amélioration de la Société. Le Philosophe connaissait Owen personnellement, et bien qu'il n'approuvât pas ses doctrines, il respectait beaucoup le caractère du réformateur écossais, dont la foi dans les hommes, l'optimisme

illimité, touchaient en son âme une corde sensible. C'est en raison de son admiration sincère pour Owen qu'en écrivant sur ce sujet Emerson atténua beaucoup le fanatisme des entreprises du réformateur (4).

D'autres communautés de nature à peu près similaire, dont le zèle n'avait pas été refroidi par l'échec d'Owen, et dont la règle uniforme était de mettre toute propriété en commun, s'établirent à Cincinnati, à Yellow Springs, Ohio ; à Blue Springs, Indiana ; à Forestville, Indiana ; à Kendall, Ohio ; à Pittsburgh, Valley Forge, Pensylvanie ; à Haverstraw, New-York. Toutes, sans exception, échouèrent, ce qui n'en empêcha pas d'autres de se former (5).

Emerson ne semble pas s'être intéressé à ces mouvements, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on songe que tous se produisirent avant qu'il ait atteint l'âge de 33 ans, c'est-à-dire longtemps avant l'époque où il se mit à étudier la société et les expériences sociales.

II. — *Brook Farm*.

Le premier des essais communistes auxquels Emerson se soit intéressé réellement fut celui de Brook Farm, qui fut tenté par Mr. et Mrs. George Ripley. Pendant quelque temps, les Ripley avaient discuté la question d'une entreprise communiste, et en 1840 ils avaient découvert un petit lot de terre qui leur parut admirable.

En dépit du fait que le sol de la ferme était tout à fait impropre à la culture, ils jugèrent que l'emplacement était exactement ce qu'il fallait pour l'exécution de leur

(4) Works, Vol. 10, p. 347.

(5) Mc Master, Vol. 5, 96 ff.

projet « pour assurer une union plus naturelle entre le travail intellectuel et le travail manuel, pour garantir aux hommes la plus grande liberté d'esprit en leur procurant tout par un travail adapté à leurs goûts et à leur talent, en leur faisant récolter le fruit de leur labeur, en supprimant la nécessité des travaux domestiques, en mettant à la portée de tous les avantages de l'éducation et les bénéfices du travail, préparant ainsi une société de gens intelligents, libéraux et cultivés dont les rapports créeront une vie plus saine et plus simple que celle qui nous est faite sous la pression de nos institutions rivales » (6). Imbu de ces notions élevées bien qu'impraticables, Ripley fit part de ses projets à Emerson, et l'idée avait si bien pris corps, que vers octobre 1840 une réunion eut lieu chez celui-ci ; il la décrit ainsi : « Hier, George et Sophie Ripley, Margaret Fuller et Alcott, discutèrent ici leur projet de vie sociale. J'aurais souhaité être convaincu, être ému, être emporté par l'enthousiasme, par l'éblouissement de la nouvelle aurore de piété humaine que l'on présentait à mes yeux. Mais ces gens ne se préoccupent que de comptabilité et de confort ; leur plan n'est qu'une répétition de Tremont House ou de l'Hôtel des Etats-Unis ; une rage, dans notre pauvreté et notre politique, de vivre riches et élégamment ; une ancre pour protéger le navire contre les changements de temps ; une prudente prévision en vue de l'issue probable de la grande question du Paupérisme et de la Pauvreté. Je n'ai pu m'enflammer, mais restai distant et sans pensées ; ma voix trembla et s'affaiblit ; ce n'était pas la caverne de la persécution qui est le palais du pouvoir spirituel, mais

(6) Swift, Brook Farm, pp. 15-16.

une chambre dans l'Astor House, louée aux Transcendentalistes. Je ne veux pas quitter ma prison actuelle pour une prison un peu plus grande ; je veux briser toutes les prisons ; je n'ai pas encore conquis mon propre foyer. Cela m'irrite et me donne des regrets. Lèverai-je le siège de cette cage à poules et marcherai-je, dérouté, vers un soi-disant siège de Babylone ? Il me semble qu'agir ainsi serait esquiver la difficulté que j'ai décidé de résoudre et cacher mon incapacité au sein de la foule. Je vois d'ici que je ne m'estimerai pas davantage, non, pas même autant, dans cette fraternité choisie, mais non de mon choix. De plus, me joindre à ce groupe serait contraire à toute ma doctrine et à l'instinct qui s'y révèle, à savoir qu'un homme fait contrepoids à une ville, que la solitude est préférable et plus utile que le concert des foules » (7). Ce serait une erreur de croire qu'Emerson considérerait le mouvement de Brook Farm avec hostilité. Au contraire, il l'étudia soigneusement et songea même à en faire partie, comme l'indique son Journal de cette époque.

« Quant à la communauté, je lui ai donné une attention sérieuse, j'en ai beaucoup parlé, et je ne suis pas encore décidé à ne pas y aller, mais une candidature telle que la mienne est de bien peu d'intérêt pour une société, car je ne puis supporter que la moindre chose pèse sur ma décision. Au nom de société toutes mes répulsions se réveillent, toutes mes plumes se dressent et s'aiguisent. J'irai très prochainement voir Ripley ou je lui enverrai mon opinion » (8).

C'est ainsi qu'Emerson raconte ses impressions sur

(7) Journal, Vol. 5, p. 473.

(8) Journal, Vol. 5, p. 473.

cette entreprise. Cependant, ses objections n'arrêtèrent pas Ripley ; avec ses associés, ce dernier prit possession d'un terrain situé près de Concord, Massachusetts, qui plus tard prit le nom de Brook Farm Community (Communauté de Brook Farm). Ce terrain, d'une surface de 170 ares, coûta à ses propriétaires environ \$ 10.500. Il fut enregistré sous le nom de « Book Farm Agricultural Community » en Septembre 1841, et le jour même ses propriétaires l'hypothéquèrent pour se procurer l'argent nécessaire aux améliorations et à la construction. On émit des actions qui furent placées sur le marché ; chaque actionnaire touchait un intérêt de 5 % ou, s'il préférait, pour chaque action il avait droit à l'enseignement gratuit d'un élève dans l'école qui devait être créée sur les lieux. Les actionnaires pouvaient retirer leurs fonds avec un an de préavis, mais il était interdit de transférer les titres sans l'autorisation formelle du Conseil d'Administration. Ceux qui désiraient faire partie de l'institution étaient admis après un stage de deux mois, par le vote des membres de la communauté ; leur élection n'était valable que s'ils obtenaient un quorum des deux tiers des votants. De plus, le prix de la pension était, pour ceux qui ne travaillaient pas, de 4 dollars par semaine, mais ceux qui consentaient à travailler pouvaient en être exonérés. Le temps de travail exigé était alors de 300 jours par an, chaque journée comprenant dix heures en été et huit heures en hiver.

Brook Farm semble avoir fonctionné avec assez de succès jusqu'au moment où elle se relâcha pour adopter les principes de Fourier, dont les doctrines avaient trouvé un interprète habile dans la personne d'Arthur Brisbane, du Daily Tribune. L'organisation de l'entreprise fut alors

remaniée. En 1844 on fit une nouvelle hypothèque et on construisit d'autres bâtiments. Une des modifications apportées à l'ancienne méthode consistait dans la répartition des travailleurs suivant le système de Fourier. Il y avait autant de groupes que de divisions du travail ; à ceux-ci venait s'ajouter un groupe supplémentaire, attaché à diverses tâches. Chaque groupe devait compter un nombre harmonique de travailleurs ; par exemple 3, 5, 7 ou 12, mais non 4, 6 ou 8. Un chef de groupe tenait un compte exact du travail fourni par chacun de ses subordonnés. Il y avait de fréquentes élections de chefs, ce qui jetait de la confusion dans l'organisation, sans parler du fait qu'il se produisait des transferts continuels d'un groupe à l'autre. Par exemple, s'il n'y avait pas assez de travail pour les charpentiers, un certain nombre d'entre eux étaient immédiatement transférés à un autre groupe, ce qui impliquait que chacun devait pouvoir faire divers travaux avec la même facilité.

En outre, en conformité avec le système Fourier, on construisit une maison centrale. Le bâtiment était à peine terminé qu'il fut brûlé accidentellement, causant une perte de \$ 7.000, qui n'était pas couverte par l'assurance. Le coup était trop dur pour cette organisation déjà vacillante. La ferme fut louée en 1847, et en 1849 la propriété fut cédée avec une perte considérable pour George Ripley. C'est ainsi que se termina l'expérience communiste la plus digne d'intérêt aux Etats-Unis (9).

Un des principaux reproches qu'Emerson adressait à Brook Farm était le défaut d'isolement. Les lettres se

(9) Swift, Brook Farm.

promenaient continuellement d'une pièce à l'autre et les commérages étaient si excessifs que la vie privée, si chère aux Saxons, n'existait pour ainsi dire plus. Une telle situation ne pouvait plaire à Emerson qui, de tout temps, fut d'opinion que la solitude était nécessaire à l'homme pour permettre aux facultés spirituelles de se développer normalement. De plus, le philosophe sympathisait avec les mères de la communauté qui, presque toutes, étaient opposées au principe d'élever les enfants en commun. Elles n'élevaient pas d'objections contre la classe commune, mais si elles étaient disposées à s'associer dans les questions de propriété, elles voulaient conserver intacte leur vie de famille, ce qui était impossible dans une communauté où rien n'était privé. Certains écrivains prétendent que le principe d'élever les enfants en commun à Brook Farm est l'origine des garderies d'enfants, dans lesquelles les mères peuvent laisser leurs enfants pendant qu'elles travaillent pour gagner leur vie. Il y a certainement une similarité des deux institutions, mais même à présent les garderies ne servent qu'en cas de nécessité et ne sont recherchées que par les mères qui sont obligées de gagner leur vie. Emerson comparait la mère à une poule avec ses poussins : « Les œufs peuvent être couvés au four, mais la poule préfère de beaucoup l'ancienne manière. Une poule sans ses poussins est incomplète » (10).

Emerson faisait encore à ce système une autre objection, qui l'empêcha de se joindre à la communauté. Plus fondamentale que la question d'organisation, cette objection était de nature temporelle et intellectuelle. D'abord,

(10) Works, Vol. 10, p. 365.

le Philosophe n'était pas homme à s'enthousiasmer rapidement pour de nouvelles idées quelles qu'elles soient, et, de plus, à de nombreux points de vue, il était de caractère peu sociable. Il déplorait lui-même bien souvent son manque d'« esprit animal » et de ne pouvoir se donner sans réserve à ses amis. Il désirait entrer de tout cœur dans leurs projets, mais toujours une barrière s'interposait entre lui et les autres, barrière qu'il n'élevait pas lui-même mais qui venait de son caractère, et il sentait que pour cette raison il ne pourrait jamais être heureux dans une association quelconque.

En second lieu, Emerson était trop sensé pour ne pas comprendre que l'organisation de Brook Farm était basée sur des principes d'affaires peu sérieux. Il savait que la terre de la ferme était de mauvaise qualité, peu propice à la culture et il était trop homme d'affaires pour risquer ses moyens d'existence dans une entreprise dont les résultats financiers étaient aussi problématiques. Comme son ami Hosmer, il n'approuvait pas les gentilshommes fermiers, non pas parce qu'ils étaient gentilshommes, mais parce qu'ils n'étaient pas fermiers.

On a beaucoup écrit, d'une part, pour démontrer qu'Emerson était un vrai Yankee dans les affaires, et que dans son esprit les questions d'intérêt primaient toujours. D'autre part, on a également beaucoup écrit pour prouver qu'il était entièrement dépourvu du sens des affaires, incapable de comprendre même les comptes les plus simples, que son esprit, continuellement absorbé par des problèmes de métaphysique, ne s'attachait jamais aux choses pratiques de la vie. Pour être juste, on doit dire qu'il était moitié l'un, moitié l'autre. Il ne s'adonna pas à la tâche

de faire fortune, mais d'autre part il n'était pas assez ignorant des affaires pour ne pas se rendre compte que Brook Farm et beaucoup d'autres entreprises de ce genre étaient destinées à un échec.

Emerson se tint en contact constant avec le mouvement et avec ses fondateurs depuis le moment où l'on commença à envisager son organisation jusqu'à son échec final. Il observa cette dernière expérience avec intérêt et bien qu'il ne se soit jamais décidé à en faire partie il ne lui était pas entièrement opposé. Il émit l'opinion favorable suivante : « On peut faire un éloge aux fondateurs de Brook Farm, c'est qu'ils ont réussi à créer ce que d'autres essaient de faire, un lieu où il est plaisant de vivre. Tous ceux qui y viennent, et des plus difficiles, le considèrent comme la plus agréable des résidences » (11).

Il répéta ce même passage et le développa plus tard dans une autre de ses œuvres : « La Vie et les Lettres en Nouvelle-Angleterre » (12). « Il est certain que la suppression des routines journalières, la variété des caractères et des talents, la diversité du travail, la possibilité de méditer, l'instruction, l'art, la musique et la poésie, les lectures, les mascarades, ne permettaient pas à la paresse ou au découragement de se glisser parmi les membres de la communauté ; tout cela tuait la routine » Et : « On a plaisir à constater que le séjour à Brook Farm fut pour la plupart des associés une réelle éducation ». Dans l'ensemble, cet éloge semble juste, car beaucoup d'anciens habitants de la ferme étaient un vivant témoignage de la valeur éducative de cette institution ; pourtant tous n'é-

(11) Journal, Vol. 6, p. 443.

(12) Journal, Vol. 10, p. 364.

taient pas d'accord à reconnaître que l'endroit était agréable à habiter. Par exemple, Nathaniel Hawthorne qui, pendant quelque temps, en fut membre, ne semble pas avoir trouvé le travail qui consistait à répandre l'engrais spécialement adapté au développement de l'esthétique (13). Il ne trouvait pas non plus que dix heures consécutives de travail chaque jour l'aidaient beaucoup à éclaircir ses pensées. Il déclara au contraire que, sa journée terminée, il éprouvait l'impérieux besoin de se reposer. D'autres, cependant, pouvaient faire le labeur requis et trouver encore le temps de lire, de danser, de patiner, de faire des excursions ou de se livrer à tous autres plaisirs de la jeunesse.

Quant au travail exigé, Emerson lui-même raconte que Mrs Ripley, la femme du fondateur, lui avait confié que si les jeunes femmes venues d'autres fermes travaillaient consciencieusement et sans se plaindre, ce n'était pas le travail qui les attirait, mais uniquement les avantages intellectuels et la culture qui étaient mis à leur portée. Il semblerait donc que, même aux yeux de ses fondateurs, le but de la communauté n'était pas complètement atteint et que le travail, le dur travail, n'y était pas plus apprécié qu'ailleurs. « En toutes circonstances, les nouveaux venus se montraient très sensibles aux avantages de la Société et ne manquaient pas de se prévaloir de tous les moyens de s'instruire ; ils s'instruisaient, leurs manières s'affinaient — mais cela les éloignait du travail et les chefs de service les accusaient d'indolence et d'égoïsme » (14).

(13) Arvin, *Heart of Hawthorne's Journals*, p. 54.

(14) *Works*, Vol. 10, p. 365.

Enfin, Emerson estimait qu'il manquait une direction à la ferme. Toute famille a son chef, toute usine son contre-maître, tout vaisseau son capitaine, mais à Brook Farm chacun était maître de ses actions. C'était, pour Emerson, un sans-culottisme heureux et malheureux, et comme il l'exprime plus tard : « des anarchistes heureux, malheureux ». Ce manque de direction était compensé par l'ascendant que les Ripley exerçaient en raison de leurs capacités supérieures. On les critiquait beaucoup du fait qu'ils étaient conservateurs. Quant à Emerson, il trouvait la chose parfaitement juste, car les Ripley étaient les seuls parmi les membres de l'association pour lesquels l'entreprise était une rupture avec la Société organisée. Les autres considéraient le mouvement comme plus ou moins temporaire et ils étaient prêts à quitter le vaisseau à la première menace de tempête. Il n'en était pas de même des Ripley. Pour eux c'était une question vitale (15).

Le côté ridicule du mouvement n'échappait pas à Emerson, qui cependant prenait bien la chose. On a dit que les membres de la communauté, s'efforçant de vivre sur un pied de haute intellectualité, accomplissaient souvent des absurdités, soit dans l'expression de leurs idées, soit dans leurs agissements. Par exemple, on raconte qu'un membre demanda si le pâté ne devait pas être coupé « de la périphérie aux frontières », et à table, « si le beurre ne se trouvait pas être dans la sphère d'influence d'une personne quelconque ». Il y avait aussi une compagnie organisée pour servir les gaufres. Tout ceci n'était qu'un essai consciencieux pour arriver à une intellectualité qui

(15) Works, Vol. 10, p. 365.

perd toute sa spontanéité quand elle est recherchée et qui dégénère rapidement en excentricités et en absurdités. « Naturellement, tous les visiteurs de Brook Farm trouvèrent un côté comique à ce paradis de bergers et de bergères. Il y avait un poêle dans chaque chambre, et chacun pouvait brûler autant de bois qu'il, ou elle, en aurait scié. Les dames attrapaient froid les jours de lavage ; il fut donc ordonné que les gentilshommes bergers tordraient et pendraient le linge, ce qu'ils firent ponctuellement. Et il arrivait parfois que lorsqu'ils dansaient le soir, les épingles à linge tombaient en quantité de leurs poches... Ils exprimaient un modeste orgueil de leur situation élevée par une phrase fréquente : « Avant que nous ne quittions la civilisation... » (16). Dans ces actions exagérées cependant, Emerson voyait une expression de la vie, et bien qu'il en sentit le côté ridicule, il ne les condamnait pas durement (17).

Quant à la critique qui fut lancée contre la promiscuité des jeunes gens et des jeunes femmes à Brook Farm, Emerson ne semble pas l'avoir approuvée. Au contraire, il partageait l'opinion de Ripley et jugeait qu'avoir ouvertement est la seule manière de sauvegarder la moralité. Il pensait que l'unique danger qui puisse surgir dans ce cas est que la promiscuité corporelle ne soit pas complétée par l'intimité spirituelle. « Si leurs sagesse se rencontrent, la passion n'est pas à craindre. Par conséquent, le remède contre l'impureté est le rapprochement » (18). Cette opinion fut considérée pour le moins comme avancée à l'épo-

(16) Journal, Vol. 10, p. 366.

(17) Journal, Vol. 6, 1843, p. 396.

(18) Journal, Vol. 6, p. 391.

que d'Emerson, mais depuis elle a été adoptée presque universellement en Amérique, et les jeunes gens et les jeunes filles vivent maintenant dans une promiscuité quelque peu choquante pour les Européens. Prétendre que ce contact n'est pas dangereux serait téméraire. En ce qui concerne Brook Farm, cependant, la confiance d'Emerson fut parfaitement justifiée. La communauté, en comparaison d'autres organisations du même genre, avait des mœurs singulièrement pures. Cela peut s'expliquer par le fait que la plupart de ses membres étaient puritains et qu'ils étaient imbus de l'idée que la pureté sexuelle est le plus grand des biens. D'autre part, il est possible que les idées d'Emerson aient une application universelle, et qu'on prenne la moralité de Brook Farm comme un exemple typique de la mise en pratique de cette théorie. Quoiqu'il en soit, Emerson était toujours extrêmement optimiste : il croyait fermement que la moralité sexuelle est un état naturel à l'homme et que les infractions à la règle étaient l'exception plutôt que l'habitude.

Fouriérisme.

Vers 1841 les doctrines de Fourier trouvèrent un ardent protagoniste aux Etats-Unis. Horace Greely, propriétaire du Herald Tribune, journal qui se montrait favorable à toutes les idées de réforme, quelque fantastiques qu'elles fussent, autorisa Arthur Brisbane à soutenir la cause du Fouriérisme dans son journal. Emerson dit que Brisbane « poussa son Fouriérisme de toute la force de sa mémoire, de son talent, de sa foi honnête et de son impudence » (19).

Emerson considérait cette doctrine comme le sum-

(19) Journal, Vol. 6, p. 169.

mum de la philosophie mécanique. C'était le premier parmi les nombreux plans socialistes qui fut réellement un système. Les autres avaient plutôt été des essais faits suivant des méthodes erronées. Celui-ci était élaboré jusqu'en ses moindres détails. De plus, ce n'était pas un projet timide qu'effrayaient les grandes proportions, car il était conçu de telle sorte qu'il pouvait être appliqué aussi bien à deux cent mille individus qu'à deux mille (20).

L'ensemble du système se composait de phalanges ou groupes de deux mille ; ces dernières étaient subdivisées en groupes plus petits dont le nombre dépendait du travail à faire à un moment donné. Le nombre de travailleurs de chaque subdivision devait être harmonique, c'est-à-dire que, pour une raison connue de Fourier seul, le groupe ne devait pas se composer de six hommes, mais de cinq ou de sept, s'il voulait avoir un plein succès. Chacun pouvait choisir le groupe dans lequel il désirait travailler, ce qui permettait de tirer parti des talents qui autrefois restaient inemployés. Le travail devenait agréable puisqu'il était conforme au goût personnel du travailleur. Sous une direction communiste, de grands espaces devaient être cultivés ; dans le projet de réorganisation, il devait même être tenu compte des animaux et des insectes les plus nuisibles, chacun d'eux devant rendre le service particulier pour lequel il était créé (21).

Emerson faisait à ce projet une objection qui, à ses yeux, suffisait à contrebalancer tout ce qu'il y avait de bien dans le Fourierisme. Il reprochait à Fourier le sentiment peu élevé que celui-ci avait du mariage. Alors que

(20) Journal, Vol. 6, p. 169.

(21) Works, Vol. 10, p. 349.

les stoïques avaient dit : « Exercez un contrôle sur vous-mêmes », Fourier, lui, conseillait le laisser-aller. Rien ne pouvait répugner davantage au froid tempérament d'Emerson, élevé dans l'atmosphère glacée du puritanisme de la Nouvelle-Angleterre, où la plus légère déviation de la rectitude sexuelle était regardée comme un crime sans nom. Le philosophe trouva le projet scabreux, basé sur de faux principes, plein de superstitions françaises sur la femme, manquant de compréhension sur la nature essentiellement morale et chaste de celle-ci. Sur cette question, Emerson était un incorrigible optimiste, et le moindre doute émis sur la moralité de la femme suffisait à lui faire rejeter le système qui le contenait (22).

De même que celui de Brook Farm, ce système était basé sur l'élévation de l'homme par l'amélioration de sa situation matérielle. Cette idée en elle-même répugnait à Emerson, qui préférait croire que la mentalité de l'homme est indépendante de toute cause extérieure, que l'être humain est essentiellement spirituel, et que de même que l'esprit est plus important que la matière, l'âme est détachée de la vie matérielle. Il arrive fréquemment, pensait-il, que le manque de confort matériel, au lieu de lui être une gêne, sert l'homme en libérant ses pensées, en le rendant apte à recevoir l'esprit divin ou la sur-âme. Donc, tout système de réorganisation qui s'appuie sur une base matérielle s'adresse à l'individu plutôt qu'à l'Universel (23).

D'un ton quelque peu ironique, Emerson écrit : « Donc, sachez tous que Constantinople est la capitale naturelle du Globe. Là, à la Corne d'Or, s'établira la suprême pha-

(22) Works, Vol. 10, p. 354.

(23) Journals, Vol. 5, p. 473.

lange ; là résidera l'« Omniarche » Aladin et son magicien, où seul le superbe Scheherezade pourra, dans les temps prosaïques qui précéderont l'heure où l'esprit doit recevoir la lumière, décrire les splendeurs matérielles qui y sont réunies. La pauvreté disparaîtra, la déformation, la sottise et le crime n'existeront plus. Le génie, la grâce, l'art abonderont et il n'est pas douteux que dans le règne du travail attrayant, tous parleront en vers » (24). D'un ton semblable, moitié critique, moitié ironique, il décrit les merveilles que fera naître le Fouriérisme.

Emerson trouvait pourtant beaucoup à louer dans le projet : par exemple, le fait qu'il allait droit au but, qu'il était soigneusement élaboré, et les capacités des dirigeants et leur enthousiasme pour la régénération d'un monde dépravé. Néanmoins, il sentait qu'un facteur important avait été négligé et que ce facteur était la vie. « Les hommes ne sont pas de l'argile que le dirigeant peut modeler à son gré ; ils ne sont pas non plus des plantes que l'on peut transformer en leur donnant une terre plus fertile, soit en réglant la température, soit à l'aide de tout autre moyen extérieur. Ce sont des êtres pensants qui dédaignent la théorie, qui naissent, vivent et meurent. En d'autres termes, le système a tous les mérites d'un système, mais il est impraticable et le sera aussi longtemps que les hommes seront hommes » (25).

« Il est possible que les sociétés communistes ou même le Fouriérisme soient arrivés à régler le prix du pain et d'autres nécessités de la vie, mais ce ne sont là que des faits extérieurs. Tout progrès doit venir de l'individu et

(24) Works, Vol. 10, p. 351.

(25) Works, Vol. 10, p. 352.

quand il a lieu il est suivi d'un nouvel ordre des choses. L'homme devient le centre d'une république et son influence en rayonnant transforme ses semblables. Le système est une plus grande liberté individuelle et une diminution de la contrainte.

IV. — *Fruit trands.*

De tous les maniaques qui affluèrent à Concord et qui tournèrent autour d'Emerson, aucun ne fut plus visionnaire ni moins pratique, qu'Alcott, dont l'esprit était constamment occupé par l'étude de quelque projet d'amélioration de la race humaine, et qui réussissait toujours à se convaincre qu'il avait découvert le panacée de la vie humaine. Ce fut d'abord un système d'éducation, puis la suppression de l'argent, et finalement l'établissement d'une communauté idéale près de Concord. Il vint trouver Emerson et lui fit part de ce dernier projet, mais la peinture brillante qu'il fit des bénéfices que la communauté devait réaliser laissa le Philosophe plus froid encore que la proposition de Brook Farm.

La première chose que demandait Alcott était qu'un homme de bien fit don à son groupe d'une ferme de cent acres, pourvue des dernières améliorations, avec un bon verger, et dans un excellent état de culture. A cette proposition, Emerson répondit qu'Alcott demandait beaucoup trop. Il déclara qu'il n'était pas difficile de trouver des centaines de jeunes gens qui, jouissant de tels avantages et se sentant protégés, pourraient s'entretenir aisément. Ainsi soutenus, pensait-il, ils n'offriraient aucun enseignement aux autres. Seul l'homme qui, assailli par les difficultés, réussit à en sortir, à bâtir sa maison sur sa

propre terre et à se libérer, ainsi que sa famille, de la servitude économique du capital, peut réellement servir d'exemple. Alcott, cependant, ne se sentit pas attiré par cette idée ; il prétexta qu'il avait une femme et une famille à nourrir ; signalons toutefois qu'il ne les nourrit jamais, pas plus à Fruit Land qu'ailleurs. Emerson répondit qu'en ce cas, Alcott n'était pas qualifié pour fonder une communauté, car lorsqu'un homme est né pour faire une certaine chose, il lui est toujours possible d'en trouver les moyens sans l'aide d'un ami bienveillant (26).

En outre, dans son projet idéaliste, Alcott donnait à l'esprit une place importante. Le but de la communauté qu'il désirait fonder était de permettre à ses membres de libérer leur esprit des petites affaires de chaque jour, afin qu'il puisse planer dans l'infini sans aucun souci matériel absorbant. Emerson considérait cette idée comme une véritable mystification, car, croyait-il, l'esprit ne demande ni terre ni argent ; il se suffit à lui-même, il est capable de s'élever sans l'appui du confort matériel. De plus, la coopération sincère ne naît pas d'une association matérielle, mais d'une affinité spirituelle. Elle n'est pas mesquine, elle ne calcule pas, et ne recherche pas les biens temporels. Elle est réelle et fondamentale, étant basée sur une similarité d'idées et d'idéal. Dans son opinion, la seule chose à faire dans le cas d'une communauté spéciale du genre de celle d'Alcott était de laisser ceux qui avaient confiance en son succès boire jusqu'à la lie les inconvénients de l'entreprise et se saturer de leur propre erreur (27).

(26) Journal, Vol. 6, pp. 306-309.

(27) Journal, Vol. 6, pp. 309-421.

Il se peut qu'Alcott ait été désappointé de l'attitude de son ami ; néanmoins il se rendit en Angleterre et réussit à intéresser à ses projets deux réformateurs anglais, Lane et Wright. Ceux-ci partirent pour l'Amérique avec Alcott et tous trois se lancèrent dans l'entreprise de Fruit Lands. Cette communauté fut l'acmé du fantastique. Fourier, avec son projet de division harmonique du travail, semble sensé en comparaison. On commença par l'interdiction de se servir des animaux pour le travail ou pour la nourriture. On ne mangeait donc ni viande, ni poisson, ni œufs, ni lait, ni beurre, ni fromage, ni miel. Aucun animal ne pouvait servir à traîner une charrue ou aider au transport des articles nécessaires, mais la brouette, la houe et la bêche, devaient être substituées à la charrette, à la herse et à la charrue. Bien entendu l'engrais animal était sur la liste des choses interdites, et pour fumer le sol pour la moisson on ne donnait à la terre déjà maigre que de l'herbe sèche, des feuilles et des jeunes pousses. Comme vêtements il était interdit d'employer le cuir ou la laine. Tous les produits du travail des esclaves étaient prohibés, de sorte qu'on ne pouvait employer le coton pour les vêtements et qu'il ne restait que la toile pour les jours d'hiver les plus froids. Le régime alimentaire, déjà maigre, fut encore réduit sous prétexte que le riz, le sucre de canne et la mélasse étaient en majeure partie fournis par le travail des esclaves. Seuls, les légumes et les fruits locaux, sucrés au sucre d'érable, pouvaient servir à la nourriture. Le pain admis était le pain Graham, qui ne devait être ni fermenté ni rendu savoureux d'aucune autre façon (28).

(28) Firkins, pp. 105-107 ; Works, Vol. 3, p. 351 ; Journal, Vol. 6, p. 432.

Emerson considéra le mouvement avec amusement ; il lui donna cependant une grande attention, écrivant dans son journal de longs passages dans lesquels il faisait souvent ressortir le manque de logique de ses chefs. Il ne voyait pas pourquoi tous les produits animaux ou ceux qui provenaient du travail des esclaves étaient rayés de la liste des denrées acceptables puisque les adeptes du système pouvaient accepter de l'argent, et que l'argent représente en réalité de la mélasse, du riz, du cuir et des peaux de mouton (29).

Pendant l'été de 1843 la communauté se maintint, bien qu'on puisse à peine dire qu'elle ait jamais été florissante. Emerson était trop sensé pour se faire illusion sur ce succès momentané ; il préféra réserver son opinion jusqu'en décembre quand le froid de l'hiver commencerait à se faire sentir et que les réserves de légumes verts seraient épuisées. Comme il l'avait prévu, la communauté fit un lamentable fiasco aussitôt que l'hiver arriva, et les résidents, déçus et désappointés, cherchèrent des logis plus confortables (30).

Emerson avait jugé qu'Alcott n'était pas l'homme qu'il fallait pour fonder une communauté et son opinion se trouva parfaitement justifiée par l'échec de l'entreprise de Fruit Land. Alcott et Lane passaient beaucoup trop de temps en conversations élevées, au détriment de la ferme et de ses récoltes. De plus, ni l'un ni l'autre n'avait suffisamment de sens pratique pour se rendre compte que le site choisi pour l'expérience était une terre pauvre qui avait, de plus, le désavantage d'être sur le versant nord

(29) Journal, Vol. 6, p. 360.

(30) Firkins, p. 106.

d'une colline. On peut donc dire que l'attention insuffisante donnée aux détails pratiques, l'adoption d'une méthode de vie fantastique, et le manque absolu d'énergie dans le travail furent les facteurs qui causèrent la perte de la communauté. Emerson les avait prévus ; pas un instant il ne s'était illusionné sur les chances de succès de Fruit Land.

V. — *Désapprobation de tous les projets communistes.*

Emerson avait, contre tous les projets communistes, plusieurs objections qu'il répéta souvent sous une forme ou sous une autre. Il trouvait d'abord que ce n'est pas aux communautés que va l'Esprit Divin, mais à l'individu. Cette opinion concorde de tous points avec sa doctrine de pure métaphysique sur l'inspiration. Pour lui l'inspiration ne peut venir aux masses ; elle ne peut être donnée qu'à chaque être séparément. L'idée qu'au moins cent personnes, en vertu de leur situation ou de leurs rapports avec l'Esprit Divin, pouvaient recevoir en même temps une impulsion identique, lui répugnait. Pourtant il soutenait lui-même la théorie que l'unité est la base de tout, que tout est en un, que tout retourne à l'unité. S'il y a une unité basique, si tous les êtres sont essentiellement les mêmes, alors pourquoi l'Esprit Divin ne pourrait-il affluer uniformément en eux ? Cette question ne semble pas s'être présentée à l'esprit du Philosophe. Il lui suffit d'en nier catégoriquement la possibilité et de se baser sur cette opinion pour désapprouver toutes les communautés et toutes les entreprises communistes (31).

(31) Journal, Vol. 6, p. 292.

En second lieu, Emerson estimait qu'il serait bien plus utile que les bons et les sages se dispersassent, en admettant que seule cette catégorie fondât des communautés. Ils agiraient ainsi comme une sorte de levain sur la pâte de la vie, au lieu de se concentrer en une masse où l'influence des uns se ferait à peine sentir sur les autres. Dans une société telle qu'elle était alors organisée, chacun d'eux aurait l'occasion d'exercer son influence sur ceux qui l'entourent et pourrait, avec le temps, travailler à une meilleure organisation sociale (32).

Il estimait en outre qu'il serait beaucoup plus sage que les divers membres de la société agissent suivant leur propre nature. « Travaille à ta place avec courage et santé et tu auras accompli ton devoir envers le corps spirituel. Moi, de mon côté, j'agis de même. Ainsi, imperceptiblement, de la manière la plus heureuse, géniale et triomphale, en faisant ce qui nous plaît, nous nous montrons des communistes, des frères, et nos vies sont liées l'une à l'autre » (33).

Emerson reprochait encore aux communautés de s'imaginer que la récolte est plus grande dans un coffre commun que dans un coffre privé. Au contraire, le plan communiste, en faisant disparaître la responsabilité individuelle, était susceptible d'annihiler toute responsabilité. Il estimait que l'homme est ainsi fait, qu'il lui faut le stimulant de la responsabilité individuelle pour travailler avec profit et qu'il lui faut être obligé de se servir lui-même pour veiller effectivement sur ce qui lui est confié

(32) Vol. 5 Journal, p. 465.

(33) Vol. 7, p. 140.

(34) Vol. 6 Journal, p. 328.

En considérant les communautés sous un aspect pratique, très pratique, Emerson remarque que toutes se sont querellées. Leurs membres avaient des vues différentes. « Peu de gens peuvent vivre ensemble attirés par leurs qualités réciproques. Pour ce faire, il faut qu'ils soient parents, que leur vie commune représente une économie, ou qu'il y ait entre eux soit des intérêts d'affaires, soit un lien matériel quelconque ». Ces liens manquaient aux communautés, ce qui les conduisait toujours à la dissolution finale (35).

Contrairement à ses frères aux rêves utopiques, Emerson ne voulait pas de communauté mais plus d'individualisme. La jeunesse de cette époque, estimant que l'âge mûr faisait une place trop importante à l'individualisme, se lançait dans des entreprises communistes ou autres associations du même genre. Emerson trouvait au contraire que l'individualisme n'était pas assez développé. « On n'a jamais réellement essayé de développer l'individualisme, il est temps qu'on lui donne l'occasion de redresser la structure sociale » (36). Il pensait que ceux-là seuls qui avaient échoué dans les affaires étaient susceptibles d'entrer dans une association communiste, et qu'aucun homme capable de réussir dans la vie ne laisserait échapper l'occasion d'un plus grand succès afin de s'associer à une entreprise où les bénéfices étaient garantis, mais peu importants. Donc, étant donné que les communautés étaient composées de gens qui, pour la plupart, n'avaient pu réussir dans la vie, il y avait peu de chance qu'elles retirassent un grand bénéfice de la présence de ces derniers. Il était même pro-

(35) Works, Vol. 10, p. 368.

(36) Journal, Vol. 6, p. 32.

bable que ces institutions, bien qu'elles fussent peuplées d'hommes supérieurs, allaient dégénérer en asiles où ceux qui avaient échoué dans la vie pourraient être assurés de trouver un moyen d'existence. Emerson avait certainement raison sur ce point. La communauté de Fruit Lands avait à sa tête Alcott qui s'était montré lamentablement incapable de nourrir sa famille, et beaucoup d'autres parmi ceux qui s'enrôlèrent à Book Farm étaient des gens dont le succès n'avait été que médiocre, pour employer l'expression la plus charitable (37).

Un autre inconvénient des communautés était, à ses yeux, qu'en y entrant chaque individu devait nécessairement abandonner quelque chose. Il cessait d'être un homme complet, et pour avoir le privilège d'appartenir à la communauté, il était forcé de ne plus être qu'une partie de lui-même. « L'amitié et les associations, de même que la grande phalange de l'élite de la race humaine groupée en vue de larges desseins, sont de très belles choses, oui, excellentes ; mais souvenez-vous qu'aucune société ne peut être aussi grande que l'homme à lui seul. Dans son amitié, dans ses associations naturelles et momentanées, il se double et se multiplie ; mais à l'heure où il s'hypothèque au bénéfice de deux, ou de dix, ou de vingt autres, il se place au-dessous de la nature d'un seul » (38). C'est là la plus grande objection qu'Emerson faisait à la communauté. Il craignait qu'elle ne nuisît à l'individualité de ses membres et il ne pouvait envisager cette éventualité sans en éprouver

(37) Works, Vol. 3, pp. 264-65.

(38) Works, Vol. 3, pp. 264-65.

un grand regret. Toute organisation qui a tendance à étouffer l'individualité d'une personne est sans valeur, quelle que soit la prospérité matérielle qu'elle lui apporte.

CHAPITRE IV

LE DÉFILÉ DES RÉFORMES

I. — *Le travail pour tous.*

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les communautés étaient en pleine vogue, et vers 1840 on pensait qu'elles auraient l'avantage de rendre le travail attrayant. A cette idée s'en ajoutait une autre. C'était celle que tout être humain, quelles que fussent ses occupations, devait consacrer au moins une partie de son temps au travail manuel. Les partisans de cette réforme devinrent si acharnés qu'ils allèrent jusqu'à déclarer que chacun devait avant tout gagner sa vie par un travail matériel. Le médecin aurait sa petite ferme dont il tirerait les nécessités de la vie, et le temps qui lui resterait de libre pourrait être employé à l'exercice de la médecine. Le professeur aurait son jardin dans lequel il ferait pousser les légumes servis à sa table, tandis que ses heures de loisir seraient employées à ses études et à ses cours. Les réformateurs voulaient ainsi, d'un seul coup, abolir la civilisation sous prétexte que la division du travail n'est pas un mode d'existence naturel et que l'homme a été créé pour se suffire à lui-même par le travail de ses mains. La civilisation, d'après eux, était devenue trop complexe et il en résultait que l'individu était sacrifié aux rouages économiques de la Société. Au moment où ceci se produisait tout

le système social était vicié ; une seule solution devenait possible : le retour à un mode de vie plus simple, presque primitif.

Cette réforme, plus que celles qui avaient été proposées jusqu'alors, peut être attribuée directement au Transcendentalisme, car un des principes fondamentaux de cette doctrine telle qu'Emerson et ses disciples la prêchaient, était l'initiative. Le philosophe déplorait que dans l'organisation complexe qui prévalait, l'individu fût sacrifié et il insistait sur ce point qu'au lieu d'avoir une organisation aussi mécanique, il serait préférable qu'on apportât un peu moins de raffinement à la production et que l'homme pensât davantage. Thoreau prit les paroles d'Emerson à la lettre. Il repoussa la civilisation et, étant un homme d'action plutôt qu'un philosophe tranquille et retiré, il s'en alla dans les bois où il construisit une cabane, prépara ses repas frugaux, se procura le combustible et autres matières nécessaires à la vie et trouva encore beaucoup de temps pour faire de longues expéditions. Bien que le Philosophe n'ait jamais approuvé l'expérience tentée par Thoreau, il savait qu'elle était le résultat de son propre enseignement et en conséquence la modestie lui interdisait de la trop blâmer.

Emerson était trop intelligent pour croire que chaque individu pouvait gagner sa vie par un travail manuel ; il se rendait compte que la division du travail était nécessaire à une civilisation avancée. Néanmoins, il continuait à prêcher les avantages du travail manuel pour tous, soutenant qu'il fallait à chacun, quelle que soit sa situation, une occupation utile et profitable qui lui servît de distraction plutôt que de profession. Il estimait que l'homme est

ainsi fait qu'il ne peut s'abstenir de travailler de ses mains sans nuire gravement à son équilibre physique, que rien ne maintient le corps en état de santé comme un exercice systématique, et qu'un des meilleurs exercices est la pratique de quelque occupation telle que le jardinage, les soins d'un verger ou la culture. Le travail, croyait-il, est nécessaire à la santé de l'esprit autant qu'à celle du corps. L'homme y trouve la solitude qui lui fait découvrir les bienfaits de la Société. Après avoir travaillé seul dans les champs il apprécie mieux la présence de son prochain et peut en jouir de manière bien plus efficace que s'il vivait continuellement en sa compagnie. Le travail donne à l'homme un point de vue sain ; il tue la fatuité, guérit les nerfs surmenés et rend la vie sérieuse et douce (1).

Emerson trouvait aussi que le travail manuel était l'antidote d'une société désagréable. Quand les gens l'enuyaient, il recherchait la solitude dans son jardin. Lorsque sa houe mordait le sol, il se sentait moins tenté de mordre ses ennemis. Tandis qu'il nivelait la terre, il nivelait également son caractère. Après avoir été seul pendant quelque temps avec son travail, il se retrouvait sensible aux influences de la nature, il pouvait de nouveau entendre le chant des oiseaux et recommençait à voir la lumière et les couleurs de ce qui l'entourait(2).

De plus, par le travail manuel, l'homme prend conscience de lui-même. Il doit savoir pêcher, planter, chasser, afin que si la Société vient à le rejeter, il lui soit possible d'assurer son existence. Mais le plus grand avantage du travail manuel est qu'il procure une certaine culture qu'on

(1) Journal, Vol. 5, p. 210.

(2) Journal, Vol. 5, p. 219.

ne peut acquérir d'une autre façon. Il donne de la sûreté aux muscles, de la précision à la main et au pied. Ainsi, quand nous laissons les autres faire notre travail, nous nous volons nous-mêmes. Eux jouissent de la culture, des bienfaits que procure le travail, et nous n'en avons que la commodité, avantage bien faible en comparaison de ceux qu'ils récoltent. De plus, le travail manuel permet d'acquérir de plus grands talents, tels que la poésie et la philosophie. Enfin, c'est une nécessité. « Dans ce monde il faut une contrepartie à toutes nos facultés, sans quoi elles ne se développeraient pas » (3).

En conséquence, et comme d'autres mettaient en pratique ses belles théories sur le travail manuel, Emerson décida que, lui aussi allait travailler. Pendant quelque temps il semble avoir trouvé grand plaisir à jardiner, mais seulement pendant un certain temps. Vers 1840, il avait changé d'avis, car il considérait que vouloir faire des fermiers de tous les hommes était le comble de la pédanterie. — Si la doctrine du travail universel le trouve au milieu de ses livres, dont il sait se servir et dont les autres hommes désirent avoir le bénéfice par son intermédiaire, doit-il laisser infructueuses et son habileté et son utilité pour faire un travail grossier avec la houe et le trait, avec des vaches et des porcs qu'il ne sait pas soigner ? Ne doit-il pas plutôt se servir de ses livres et ne pas perdre un instant en s'employant utilement à ce qu'il fait maintenant ? (4). Généralement parlant, la situation d'agriculteur est la plus ancienne et la plus répandue, et lorsqu'un homme ne se sent pas spécialement qualifié pour un autre travail,

(3) Works, Vol. 1, p. 236.

(4) Journal, Vol. 5, p. 390.

celui-ci est probablement le meilleur à envisager. Mais la théorie de la ferme signifie simplement que chaque homme doit se tenir en proche contact avec le travail du monde ; qu'il doit travailler lui-même et ne pas se prévaloir du fait qu'il a une bourse dans sa poche ou qu'il a été élevé à faire quelque métier déshonorant ou blâmable pour se libérer de sa tâche ; que le travail est l'éducation de Dieu ; que seul est un étudiant sincère, seul peut devenir un maître, celui qui apprend à connaître son secret et qui, par une réelle habileté, arrache son sceptre à la nature (5).

Au cours de la même année (1840), Emerson déclara qu'une grande partie de son travail manuel n'était que simple futilité. Il pensait qu'il était trop facile de perdre des heures et des heures chaque jour dans son jardin à accomplir un travail qui lui plaisait au même titre qu'un jeu. Il ne pouvait donc reconnaître aucun mérite à quiconque travaillait de cette manière, car c'était un passe-temps des plus agréables (6). Un an plus tard, l'enthousiasme d'Emerson pour la simple vie du travail s'était encore plus refroidi. Il jugeait devoir se dédire de beaucoup de belles choses qu'il avait dites concernant le travail des intellectuels. Au lieu de travailler de leurs mains, ceux-ci devraient au contraire, pensait-il, être dégagés de toute responsabilité afin de pouvoir rester dans le même état d'esprit et retenir les pensées qui leur viennent (7).

En 1847 Emerson avait presque renoncé à l'idée de faire travailler les intellectuels. Il se rendait compte que

(5) Works, Vol. 1, pp. 240-41.

(6) Journal, Vol. 5, p. 457.

(7) Journal, Vol. 5, p. 517.

le mélange du travail manuel et de celui de l'esprit n'était pas satisfaisant. Dans son Journal il en décrit les mauvais résultats chez le savant, et ce passage contient certainement son opinion finale sur ce sujet. En tous cas, le même passage est reproduit dans la « Conduite de la Vie », publiée au moins quinze ans plus tard. Ce fait en lui-même montre que ce jugement n'était pas seulement une fantaisie passagère ; c'était une opinion basée sur l'expérience. Le savant, quittant sa table de travail pour aller au jardin, découvre bientôt une mauvaise herbe ; il se baisse pour l'arracher ; mais en voici une autre, puis une autre encore, puis un millier d'autres qui se mêlent à son jeune blé. Il s'aperçoit à la fin qu'il s'est trompé en arrachant un pissenlit, et toutes ses pensées se sont envolées. « Un jardin est comme ces machines pernicieuses dont nous lisons les méfaits tous les mois dans les journaux, qui attrapent un homme par son vêtement ou par la main, puis attirent son bras, sa jambe, puis tout son corps et le broient » (8).

« Le savant qui étend son domaine s'aperçoit bientôt qu'il en est l'esclave. Les arbres, les melons, le blé le retiennent à la maison. Les plantes elles-mêmes le charment et l'empêchent de s'éloigner. Il perd ses idées, il devient maussade et irritable. En somme, il y a antagonisme entre le génie du jardinage et les travaux intellectuels, et celui qui s'adonne à l'un n'est pas qualifié pour l'autre » (9).

Ces paroles indiquent le point culminant de l'évolution qui se produisait dans l'esprit d'Emerson. Il fut d'abord partisan du travail manuel, jugeant que chacun doit travailler plus ou moins de ses mains pour contrebalancer

(8) Journal, Vol. 6, p. 115.

(9) Works, Vol. 6, pp. 116-117.

son activité intellectuelle. Peu à peu cette ardeur diminua, et dans le stage final il en vint à regarder le travail manuel non seulement comme inutile à l'intellectuel, mais comme un mal dont celui-ci doit soigneusement se garder.

II. — *Réforme de l'alimentation.*

Pendant cette période une autre réforme fut poussée énergiquement, la réforme de l'alimentation. Sylvestre Graham avait publié un livre intitulé « Pain et Fabrication du Pain », dans lequel il préconisait l'emploi de la farine faite avec le grain entier plutôt que de la farine blanche habituelle dans laquelle n'entrait que l'amande du grain de blé. La publicité donnée à cette idée fut si grande qu'aujourd'hui encore on vend partout aux Etats-Unis une sorte de pain complet, appelé Graham Bread. Il est douteux pourtant qu'une partie même minime des habitants des Etats-Unis aient entendu parler de Graham et de son œuvre. Ce dernier conseillait encore l'usage de la citrouille comme nourriture.

Emerson fut d'abord enclin à prendre toutes ces propositions à la légère, comme le montre la manière dont il interpelle leur auteur : « Oh, digne Mr. Graham, poète du pain complet et des citrouilles, il y a une limite aux révolutions d'une citrouille, quelle que soit la force avec laquelle elle est projetée à terre. Ce n'est pas une orbe ailée comme le symbole égyptien de la domination, mais une citrouille jaune, rigide, sans plumes, qui s'arrêtera bientôt » (10). Plus tard, Emerson reparle en différentes occasions de Graham et de son projet et d'un ton plus

(10) Journal, Vol. 5, p. 102.

sérieux il présente ses objections. Son opinion est celle de la plupart des gens raisonnables d'aujourd'hui. Il considère comme une superstition le fait d'exiger une alimentation spéciale, qu'elle porte sur les légumes ou sur la viande, puisque les mêmes éléments chimiques se trouvent sous les deux formes de nourriture. « Un homme peut manger de tout, des chats, des chiens, des serpents, des grenouilles, du poisson, des racines et de la mousse. Toute la religion et toute la raison d'être du nouveau régime est que la nourriture animale coûte trop cher. Il faut consacrer tant de temps et de pensées à se procurer une nourriture aussi variée et aussi stimulante, que cela devient une véritable suggestion » (11).

Un autre groupe de réformateurs alla même plus loin dans la réforme de l'alimentation ; ils prétendirent qu'on ne devait pas seulement manger du pain complet, mais qu'en aucun cas le pain ne devait être fermenté. « C'est en vain que la ménagère prétend que Dieu a fait la levure, comme il a fait la pâte et qu'il aime la fermentation tout autant que la végétation ; que la fermentation développe la saccharine contenue dans le grain, lui donne meilleur goût et le rend plus digestif. Non, ils veulent la farine pure et mourront plutôt que de la laisser fermenter » (12).

Emerson traite ces fantasques réformateurs avec une douce ironie. Pour lui, ce que l'on mange est de peu d'importance, que ce soit de la venaison ou des racines ; il lui est indifférent que l'on boive du champagne ou de l'eau. Contrairement à Bernard Shaw, il ne s'oppose pas à ce que l'on se nourrisse de la chair des animaux et le fait de tuer

(11) Journal, Vol. 5, p. 413.

(12) Works, Vol. 3, p. 252.

les bêtes pour subvenir à la nourriture de l'homme ne semble soulever aucun cas de conscience chez lui. A son avis, il y a des questions plus importantes, et la régénération de la société consiste plus en une modification des idées que dans l'observation de croyances superficielles, aussi utiles soient-elles aux dyspeptiques.

III. — *Suppression du système monétaire.*

Parmi les nombreux expédients proposés pour la régénération de l'ordre social, celui de la suppression du système monétaire ne fut pas sans trouver des partisans, bien que le mouvement en restât à ses débuts et n'ait jamais été mis à exécution. A sa tête était Edward Palmer, idéaliste ardent et opiniâtre. Plusieurs fois il vint voir Emerson, essayant de l'enrôler dans sa campagne pour la suppression de l'argent. Personnellement, Palmer ne plaisait pas à Emerson, qui le trouvait trop clérical, d'une intelligence de second ordre, étroite, peu élevée et prosaïque. Néanmoins il y avait une grande noblesse dans sa personne et dans sa conversation, il aimait la vérité et il était honnête et indépendant, bien que trop crédule (13).

Palmer avait l'habitude de voyager dans tout le pays, s'arrêtant là où la nuit le prenait, et demandant s'il plairait aux habitants d'une maison quelconque de loger un voyageur sans argent. Si personne ne témoignait de sentiments hospitaliers, Palmer continuait son chemin jusqu'à ce qu'il rencontrât un endroit où on le reçut de bon cœur. Il trouvait généralement les paysans bien disposés à son égard, mais dans les districts peuplés du bord de

(13) Journal, Vol. 6, p. 180.

la mer il ne rencontrait pas un aussi bon accueil et parfois il se voyait obligé de passer vingt-quatre heures sans manger.

Le projet de Palmer était basé sur la théorie que la race humaine n'est qu'une grande famille. De même que dans une famille, les frères et les sœurs ne tiennent pas le compte précis des services qu'ils se rendent mutuellement dans le but de voir ceux-ci se compenser, de même dans nos rapports avec nos semblables nous ne devrions ni demander ni escompter de paiement pour les services rendus. Si un homme est habile à tisser des vêtements, il doit en donner à ceux qui en ont besoin, et, dans le même esprit, demander à ceux qui les ont, les articles qui lui sont nécessaires. Chaque foyer devrait avoir une pièce où seraient entassés tous les produits dont il n'aurait pas un besoin immédiat et qu'il mettrait à la disposition de l'ami et de l'étranger, leur faisant entièrement confiance en ce qui concerne les demandes qu'ils pourraient lui faire.

Emerson voyait dans ce projet un élément de justice sociale : « Il me semble que j'ai le droit absolu de compter sur la communauté pour me fournir tout ce dont j'ai besoin. Si j'ai travaillé ferme tout le jour, ou si j'ai bien employé ma journée, si j'ai fait ce que j'ai pu, bien que je n'aie fait ni souliers, ni vêtements, ni aucun outil ; si j'ai passé mon temps le plus utilement possible, j'ai servi le monde d'une manière quelconque qui sera visible et se fera sentir quelque part. Tout le monde agissant de même, nous serons tous en mesure de demander et de donner avec confiance » (14).

(14) Journal, Vol. 5, p. 88.

Cependant tous les hommes ne travaillent pas bien, et tous n'emploient pas leur temps de leur mieux. Emerson le savait, et par conséquent il ne voyait pas de raison pour que celui qui a travaillé n'ait pas la liberté de dire à celui qui n'a pas bien employé son temps : « Je ne vous donnerai pas tout ce que vous demandez, mais une partie seulement. Restreignez-vous aujourd'hui et demandez-moi davantage lorsque vous aurez travaillé davantage, comme le font vos frères de leur côté » (15).

L'idéaliste Emerson trouvait même que le système monétaire pourrait être utile chez les anges, car il donne à l'individu la satisfaction de savoir que dans ses demandes il ne dépasse pas le montant de ce à quoi il a droit. En d'autres termes, le Philosophe croyait à la maxime qui veut que le travail honnête apporte sa récompense, et que lorsqu'un homme a loyalement fait du mieux qu'il a pu, il n'a rien à craindre du système monétaire (16).

Retirer l'argent de la société n'aurait aucun effet dans les circonstances actuelles car les grands hommes s'en sont toujours servis comme s'ils ne le faisaient pas. La question essentielle est de savoir, non pas si l'homme emploie l'argent ou un système de comptes quelconque, mais la manière dont il agit. Les actes individuels ont peu d'intérêt par eux-mêmes, mais la pensée qui les dirige est de première importance (17).

Environ deux ans après le début de la soi-disant réforme de Palmer, Alcott s'intéressa à ce projet, comme il le faisait de n'importe quelle idée fantastique ayant pour

(15) Journal, Vol. 5, p. 89.

(16) Journal, Vol. 5, p. 89.

(17) Journal, Vol. 5, p. 235.

but d'améliorer la société. Jusque là, Emerson ne s'en était que vaguement préoccupé, mais un cas se présentait qui lui déplut. Il considérait l'idée adoptée par Alcott comme un spécimen d'hypocrisie. Il ne voyait aucune raison de dire à un homme : « Je creuserai votre champ tout le jour, et à la fin de mon travail, vous me donnerez un dollar ». L'argent n'est qu'une échelle pratique des valeurs ; c'est le standard que nous adoptons. Il n'y a donc aucune nécessité d'essayer de cacher ce fait par du verbiage. Si c'est un mal réel, si le commerce, l'échange, n'est pas destiné à causer le bonheur de l'homme, il faut une fois pour toutes le supprimer, mais jusqu'à ce que nous en ayons décidé ainsi nous ne devons pas être hypocrites et prétendre que nous avons aboli une chose qui est restée aussi vitale qu'elle l'a toujours été (18).

Abolition des classes sociales.

En même temps que les changements dans l'alimentation, que les plans communistes, que les sociétés de tempérance, il se produisit un mouvement en faveur de l'abolition des classes et on alla jusqu'à traiter les domestiques sur un pied d'égalité avec les maîtres. Cette idée intéressa profondément Emerson, car c'était le principe même de la démocratie. Les distinctions de classes allaient être abolies. Emerson les détestait, bien que parfois il lui arrivât de critiquer le peuple. En conséquence, il décida qu'il n'y aurait plus qu'une table chez lui et que les deux domestiques prendraient dorénavant leurs repas avec la famille. Sur ce point, Emerson manqua de psychologie. Comme Fourier, il négligea de tenir compte du

(18) Journal, Vol. 6, pp. 301-302 — Works, Vol. 10, pp. 345-346.

facteur le plus important. Quand arriva le jour du nouvel arrangement, une des domestiques s'excusa en disant qu'il lui était impossible de venir à table en raison du travail qu'elle avait à faire à la cuisine (19). Le lendemain, la domestique qui avait pris son repas avec la famille demanda qu'on l'autorisât à ne pas dîner à table car elle ne voulait pas laisser la cuisinière manger seule. En écrivant à son frère à New-York, Emerson lui fit part du regret qu'il éprouvait de voir échouer son projet favori, mais en homme pratique il n'essaya pas de forcer la situation. Il comprit que s'il était lui-même tout à fait disposé à abolir les distinctions sociales chez lui, il avait à tenir compte de l'avis des autres. En renonçant ainsi à son idéal, il se montra un parfait démocrate.

Tempérance.

Dès 1834, on prêchait la tempérance, qui, par une étrange anomalie, était devenue synonyme de prohibition en Amérique. Alors comme maintenant, les apôtres de cette mesure semblaient travailler avec l'impression que le mot tempérance signifie abstinence totale, et il était inutile d'essayer de les convaincre qu'il ne pouvait signifier prohibition.

En 1834 certains de ces zélés s'étaient adressés à Emerson et avaient essayé de lui faire signer une renonciation à la boisson. Il refusa, non qu'il fût amateur de vin ou qu'il attachât une importance quelconque au fait de boire occasionnellement un verre de vin léger. La raison de son refus était beaucoup plus profonde. Il ne voulait aliéner aucune de ses prérogatives et il considérait le fait de boire

(19) Journal, Vol. 4, p. 250.

un verre de vin comme un droit individuel qu'il ne devait pas sacrifier parce qu'un autre prétendait que cela était mal (20).

Plus tard, les apôtres de la tempérance, ou plutôt de la prohibition, tentèrent de se lancer dans la politique avec une liste de candidats régulièrement choisis. Emerson admit franchement qu'il sympathisait avec eux et qu'il détestait l'ivrognerie ; pourtant la véhémence de leurs plaidoyers ne put le persuader de se joindre à eux. Leurs méthodes n'étaient pas les siennes et toute la sympathie qu'il éprouvait pour leurs objectifs ne réussit pas à leur acquérir son appui (21).

VI. — *Le mouvement de la Paix.*

Depuis l'établissement des Quakers en Amérique, il y a toujours eu une certaine minorité dans la population pour s'élever contre la guerre. Les Quakers ont contribué à établir un idéal de paix mondiale en général, et de non-résistance en particulier, mais en toute justice on doit dire que ce parti n'a jamais été ni important ni influent dans le gouvernement. Il faut noter aussi que ce parti n'était jamais aussi actif que lorsqu'il n'y avait pas probabilité de conflit armé. Ce fut le cas entre 1837 et 1847. On avait presque oublié la guerre de 1812, et on n'avait pas encore envisagé la lutte avec le Mexique comme une possibilité bien définie.

Bien qu'Emerson n'ait jamais été membre actif du parti de la paix, comme tous les humanitaires sensés il n'était pas partisan de la lutte. Considérée au point de vue

(20) Journal, Vol. 3, p. 385.

(21) Journal, Vol. 5, p. 294.

abstrait, la guerre lui paraissait être un procédé insensé. Il lui semblait bien plus naturel que l'offenseur traitât avec l'offensé jusqu'à ce qu'un accord intervint, sans en venir à un conflit armé. A son point de vue, les inventions de la guerre moderne n'étaient qu'une réalisation des mauvais sentiments et des injustices, et n'avaient aucun but pratique (22).

« Je trouve les principes du parti de la paix sublimes et je crois que les ennemis de cette philanthropie ne considèrent pas suffisamment le côté positif du spiritualisme et ne voient que son côté négatif ou abstrait. Mais si une nation s'élève à une telle hauteur morale que ses habitants refusent de se battre et préfèrent perdre leurs biens et la vie plutôt qu'agir avec violence, ce ne sont pas des hommes faibles, mais des êtres capables et grands ; ils frapperont leurs envahisseurs de respect et les rendront ridicules ; leur vertu sera contagieuse, et ils en inoculeront toute l'humanité » (23).

Quant aux moyens de réaliser l'idéal de la paix, l'avis d'Emerson était diamétralement opposé à celui des apôtres du parti. Il était contre l'organisation de sociétés, contre l'adoption de résolutions, le lancement de manifestes. Il avait trop vu de sociétés se créer dans le but d'apporter des changements spécifiques ; il connaissait la perfidie et la fausseté de leurs membres. Tout en reconnaissant qu'il est possible d'influencer momentanément la foule, il n'avait pas confiance dans les manifestations publiques. Ce n'était pas l'opinion publique, mais l'opinion privée qu'il voulait atteindre. Il estimait que lorsque les hommes

(22) Journal, Vol. 4, p. 276.

(23) Journal, Vol. 4, p. 297.

voient par eux-mêmes que la paix est la seule chose raisonnable, la méthode à employer pour atteindre cet idéal est de peu d'importance. « La proposition d'un Congrès des Nations est sans aucun doute celle à laquelle pointent la constitution actuelle de notre Société et le cours des événements. Mais l'esprit, une fois préparé au règne des principes, trouvera facilement la façon d'exprimer sa volonté » (24).

Bien qu'il vénérait l'idéal de la Société de la Paix, Emerson n'était pas d'accord avec tous les agissements de cette organisation. En toutes circonstances, il répugnait à s'engager, quelle que fut la nature des engagements à prendre et bien qu'il fût parfaitement sûr de savoir les respecter. En réalité, il lui déplaisait même de parler à la Société de la Paix, sentant qu'en lui donnant son appui il s'engageait en une certaine mesure : « La paix de l'homme qui a renoncé à l'emploi du canon ne me semble pas tout à fait la paix, mais une impuissance hypocrite. Mais si, par bravoure et par honneur je rejette le couteau et le pistolet, alors je connais la gloire de la paix » (25). Plus tard il exprimera presque identiquement les mêmes sentiments (26).

L'année suivante, il fit sur ce sujet une série de conférences organisées par la Société de la Paix ; il déclara qu'on en était arrivé à considérer la guerre comme une sorte de peste, une forme de choléra qui se déclare de temps en temps, mais que si l'on considérait l'histoire des nations on reconnaîtrait que la guerre a toujours été une

(24) Works, Vol. 2, p. 175.

(25) Journal, Vol. 5, p. 253.

(26) Journal, Vol. 8, p. 362.

fonction bien définie, une nécessité. Dans l'enfance de la société, les besoins matériels prenaient naturellement la prééminence sur les désirs spirituels de l'homme. La nourriture et le couvert étaient insuffisants, et le plus fort prenait par la violence ce que possédait le plus faible.

En outre, la guerre fut une éducatrice. Elle éduqua les sens, développa la volonté chez l'homme, le plaça dans des circonstances critiques donnant ainsi la mesure des possibilités humaines. Dans un certain sens, elle organisa la société, mettant chaque atome à sa place, donnant à chacun sa valeur exacte. De plus, elle mit en relief le bon sens et la prévoyance. L'homme qui possédait ces qualités en plus de la force s'élevait naturellement à un poste de commandement. La guerre fut encore une éducatrice en ce sens qu'elle étendit la civilisation. Les races les plus fortes, en conquérant les plus faibles, se mettaient immédiatement à enseigner à celles-ci les arts et les sciences, propageant ainsi la civilisation chez les peuples conquis.

Cependant la guerre n'est qu'une phase de l'existence. Dans un pays peu civilisé l'idée qui domine chez l'homme est celle de combattre. La question qui le préoccupe inévitablement est celle-ci : Qui s'est battu et qui a gagné ? Cette attitude vient de ce qu'il n'a pas d'idéal plus élevé. Les peuples sans culture n'ont d'autre activité que celle des muscles. Ils ne comprennent ni la vertu, ni la charité et ignorent la loyauté. Dans la société civilisée ils sont « muets et malheureux comme un Indien à l'église ».

« Il est parfaitement exact qu'aimer la guerre est un sentiment juvénile et temporaire. Non seulement la morale, mais la science, le commerce, et tout ce qui concourt aux relations entre les peuples, conspirent à la renverser.

Le commerce, comme tout le monde le sait, est l'antagoniste de la guerre » (27). Le commerce unit les hommes et il nous montre que les autres hommes, dans les pays lointains, sont essentiellement les mêmes êtres que nous. La science, les arts, la religion conspirent éternellement pour démontrer combien la guerre est fratricide ; chercher à la supprimer est un indice du progrès de la civilisation. Nous lisons aujourd'hui avec horreur les épisodes de guerre, autrefois si fréquents, et la répulsion même qu'ils nous inspirent montre à quel point l'homme a progressé.

Comme on lui objectait que l'homme, ou la nation, qui se déclare pour la paix est à la merci d'une attaque, Emerson répondit : « Si une nation s'est élevée à un niveau moral tel qu'elle ne veuille ni faire la guerre ni porter les armes (s'étant libérée de cette folie), les hommes de cette nation seront des êtres pleins de charité, sincères et capables. Que je vienne à les connaître davantage, je ne les trouverai pas sans défense, les mains pendant occupées à leurs côtés. Je verrai que ce sont des êtres capables d'aimer, pleins d'honneur et de sincérité, extrêmement industriels, des hommes dont l'influence s'étend à l'autre bout du monde, dont le regard et la voix décrètent l'honneur et la honte ; toute force cède à leur énergie et à leur persuasion. Quand une nation adopte le principe de la paix, on peut être sûr qu'elle n'attirera pas la haine ; au contraire elle trouvera des amis parmi tous les hommes, même chez les violents et les lâches. Aucune arme n'aura de prise sur elle ; on la regardera comme le refuge de la

(27) Works, Vol. 2, p. 156.

race humaine où convergent toutes les larmes et les bénédictions de l'humanité » (28).

N'oublions pas cependant que lorsqu'Emerson exprimait des idées si pacifiques, la guerre semblait improbable ; rien dans les relations de l'Amérique avec l'étranger ne permettait même de soupçonner qu'un conflit armé avec le Mexique fût possible ; l'Europe était un monde à part, si éloigné, que de ce côté toute crainte était hors de question ; les relations entre le Nord et le Sud des Etats-Unis n'avaient pas encore atteint un point critique. Quand, plus tard, il devint évident qu'une guerre était inévitable entre les deux sections des Etats-Unis, l'optimisme d'Emerson se dissipa en fumée, comme un beau rêve. Il embrassa la cause de la guerre avec ferveur, sans se préoccuper du fait qu'il l'avait autrefois regardée comme un acte contraire à la civilisation. Ses idées sur la noblesse de la paix avaient été excellentes alors que la paix régnait, mais, mises en présence de l'actualité, de la guerre, elles n'existaient plus.

(28) Works, Vol. XI, pp. 168-169.

CHAPITRE V

LES PROFESSIONS

Après la publication de « Nature », Emerson commença à exprimer librement ses convictions à l'égard de Dieu, des méthodes religieuses, de la place que tient l'homme dans la société et de la nécessité de la solitude. Les discours et les écrits du jeune prophète appelant l'homme à une vie plus élevée lui attirèrent l'attention d'un groupe de penseurs dont aucun apparemment n'avait les mêmes idées que lui, mais qui avaient tous le même idéal, celui de libérer l'âme humaine de l'esclavage des conventions sociales.

Le Commerce.

Dans ce groupe se trouvaient un certain nombre de personnes qui ne manquaient aucune occasion de critiquer le commerce. Pour eux c'était un monstre qui consume l'énergie vitale de l'homme. A ce point de vue ils se montraient de vrais romantiques ; ils prétendaient croire que le commerce rend inhumain ; qu'il interdit toute vie intellectuelle ; qu'il corrompt l'homme ; qu'il étouffe la pensée. Parmi eux se faisait remarquer un ami d'enfance d'Emerson, Bronson Alcott. C'est à peine si cet homme consentait à serrer la main d'un commerçant, considérant comme indigne de lui de fraterniser avec l'homme d'affaires, bien que lui-même dût lutter continuellement pour

nourrir les siens sans jamais réussir à les pourvoir même des choses nécessaires à la vie. Un autre membre du groupe, Thoreau, ne voulait pas davantage entendre parler de commerce ; il prétendait qu'un homme doit subvenir à ses besoins, faire pousser les produits qui lui sont nécessaires ou bien s'en passer. Comme Alcott, il méprisait les commerçants ; pourtant, contrairement à ce dernier, il ne recherchait pas continuellement les choses que le commerce procure. Au milieu de tous ces gens, Emerson conserva son bon sens. Il ne se laissa pas entraîner par les belles théories d'Alcott ou de Thoreau, bien que leurs idées puissent être attribuées à la philosophie transcendente que lui, le maître, leur instillait. Il ne mettait, cependant pas ses propres théories en pratique. Bien qu'il prêchât l'individualisme, la nécessité de se suffire à soi-même plus vigoureusement qu'aucun des autres membres du groupe, dans la vie pratique ce n'était pas un révolutionnaire. Il jugeait qu'un homme peut s'occuper de commerce tout en conservant sa personnalité avec la même ténacité que le plus visionnaire des Transcendentalistes.

Alors qu'il était à peine âgé de 21 ans, le Philosophe avait écrit un article dans son journal (1) dans lequel il faisait ressortir la grandeur du caractère des fondateurs de la Nouvelle-Angleterre, et où il remarquait que, pour une fois dans l'histoire du monde, on avait fondé une nation qui n'était pas basée exclusivement sur le commerce. Ces hommes avaient préféré l'idéal plus élevé de la religion et de la littérature. Tout en les admirant, Emerson admettait pourtant que le commerce avait tou-

(1) Journal, Vol. 1, p. 259.

jours existé, que sans lui l'homme serait un nomade, incapable de se plier aux conventions de la vie sociale, qu'il réunit les hommes dans la vie, et leur fait rechercher la fortune.

Le commerce est le levier des nations, le pilier qui supporte la vie civilisée. On peut concevoir que l'idée de détruire les religions, les musées d'art et les laboratoires scientifiques ne soulève pas de grandes protestations, mais si le commerce était menacé, si on proposait de rendre aux mines l'or et l'argent qui en ont été extraits pour subvenir aux besoins de l'homme, on entendrait par toute la terre un cri de réprobation. La place que le commerce tient dans le monde a sa raison d'être. Il faut que l'être humain subviennne à ses besoins avant de développer son esprit.

Le plus théoricien des philosophes a besoin de se nourrir et de se vêtir avant de pouvoir travailler la métaphysique ; il faut un minimum de bien-être aux poètes et aux gens de lettres. Le savant doit admettre que ses théories ne sont qu'un développement de la vie ; il ne peut pas se mettre en dehors d'elle. Naturellement on a vu des hommes de science, des gens de lettres, et quelques savants, travailler en dépit de grandes difficultés, mais ce sont des exceptions, des miracles qui prouvent seulement que la chose n'est pas impossible (2).

« On voit partout des gens s'occupant de commerce déclarer qu'ils vont amasser une fortune suffisante qui leur permettra ensuite de s'occuper de littérature et de philosophie ; malheureusement, plus tard, ils oublient leurs premières intentions. Attelés au travail, ils deviennent les

(2) Journal, Vol. 1, p. 259-260.

esclaves du gain. Il en est de même des nations commerçantes. Leur idéal ne va pas au-delà de l'augmentation de leurs ressources, de la conquête de nouveaux marchés... La Grèce et Rome, par contre, savaient associer à un idéal élevé l'extension de leur commerce ; d'ailleurs c'est le commerce qui a peuplé les colonies, qui a porté la civilisation au loin » (3).

On voit par ce passage qu'à vingt ans Emerson avait déjà adopté un des principes qu'il devait conserver pendant toute sa carrière d'écrivain. Il essayait de montrer les deux côtés de la question et de donner à chacun d'eux sa juste valeur.

Bien que dans son enfance, le Philosophe n'ait pas été insensible aux avantages du commerce, par goût, il s'en éloignait. Lorsqu'en 1833 il se mit à élaborer sa philosophie transcendente, cet éloignement ne fit que s'accroître. Il avait reconnu qu'en général, l'esprit de l'homme une fois éveillé devient actif, mais que malheureusement les moments où il se fond dans l'Esprit Suprême sont rares. La plupart des gens vivent une sorte de « vie dans la mort », ils ne font que marcher dans leur sommeil et ne s'intéressent pas à l'avenir ; ils vivent du présent. Ceux qu'on appelle les hommes pratiques, les hommes d'affaires, ne sont pas plus éveillés que les autres. Ils ne font que se remuer dans leur sommeil et ne raisonnent pas. Partout on reconnaît la puissance des grands commerçants dont l'influence se fait sentir non seulement dans leur propre ville mais dans le monde entier. Pourtant le respect qu'on leur témoigne n'est pas dû à leurs mérites, car leur commerce

(3) Journal, Vol. 1, p. 264.

n'est basé sur aucun système. Leurs affaires ne s'appuient pas sur un principe intellectuel quelconque, mais sont plutôt une suite de duperies échafaudées les unes sur les autres. Ils achètent des valeurs, placent l'argent en propriétés, non pas dans un but ultérieur mais simplement pour avoir des valeurs ou pour posséder des propriétés. On admire leur dextérité, leur sens commun, mais lorsqu'on s'aperçoit combien tout cela est vide, on ne peut arriver à comprendre leur philosophie (4).

A mesure que se développe sa philosophie transcendente, Emerson s'allie davantage aux ennemis du commerce et dans un certain sens il en devient un lui-même. Grâce aux écrits de Coleridge le Romantisme européen s'était déjà glissé en Amérique.

Le sentimentalisme et le sensualisme érotique du romantisme européen ne réussirent pas à s'implanter dans l'esprit américain. Cependant beaucoup d'autres aspects de ce mouvement avaient été bien accueillis et s'étaient infiltrés dans la philosophie transcendente de la Nouvelle-Angleterre. Parmi ceux-ci était le mépris du commerce organisé et de toute activité commerciale. L'aversion que, dans les débuts, Emerson témoigna pour le commerce peut donc être imputée en majeure partie à l'influence du romantisme. En 1841 il déplorait qu'un jeune homme en entrant dans la vie, s'aperçoit que les emplois lucratifs lui sont fermés en raison des abus qu'ils impliquent.

« Le commerce est égoïste jusqu'à la limite du vol et souple jusqu'à la limite de la fraude (sinon au delà). Les emplois du commerce ne sont pas absolument indignes

(4) Journal, Vol. 3, p. 238.

d'un homme, ou moins propices à ses facultés que d'autres occupations, mais ils sont en général si corrompus par des indécatesses et des abus auxquels tout concourt que pour s'y adapter il faut plus de vigueur et de ressources qu'on n'en peut attendre de tous ces jeunes gens. Ils sont liés par lui. Plus ils sont intelligents et honnêtes, moins ils le trouvent digne d'eux et s'ils veulent prospérer il leur faudra abandonner tous leurs beaux rêves, oublier les prières de leur enfance et marcher sous le harnais de la routine et de l'obséquiosité » (5).

Si l'on examine un grand nombre de produits que l'on utilise journellement, on s'aperçoit que leur origine est impure. Les produits des Indes Orientales portent le sceau de l'oppression des travailleurs ; ceux du Sud sont marqués du travail forcé des esclaves. Tout ceci montre que le principe du commerce est celui de l'égoïsme, qu'il n'est pas dicté par les lois de la nature. Le commerce est basé sur la ruse, sur l'exploitation des faibles. C'est le régime de la méfiance et de la fausseté. Ce n'est pas la faute du marchand ni du fabricant ; ce n'est la faute d'aucun individu. Chacun a sa part de cette mauvaise action ; celui qui achète, celui qui consomme. Personne ne se sent le droit de remédier au mal, tous sont pris dans l'engrenage et si l'on veut faire du commerce il faut faire comme les autres ; par conséquent ceux qui ont de bons sentiments, qui ont de bonnes intentions, ne jugent pas le commerce digne d'eux (6).

Toutefois, pendant la période de sa vie où, sous l'influence du romantisme européen qui pèse lourdement sur

(5) Works, Vol. 1, pp. 230-231.

(6) Works, Vol. 1, p. 232-233.

son esprit, Emerson est le plus hostile au commerce, il lui reconnaît malgré tout des avantages. Tandis que beaucoup d'autres « soi-disant philosophes » et humanitaires voient en lui la source de tous les maux, Emerson se rend compte que cette opinion ne peut être celle de l'historien. Ce dernier, en effet, sachant que c'est au commerce que nous sommes redevables de nos colonies et de la suppression de la féodalité, ne peut manquer de reconnaître qu'il est le principe de la liberté. Non seulement il étend le territoire, mais il lui faut la paix, car sans elle il périrait. Emerson attache peu d'importance au reproche que l'on fait au commerce d'opprimer le pauvre et de façonner une nouvelle aristocratie aussi puissante que celle de la naissance et des traditions. L'aristocratie basée sur la fortune n'est pas durable. Elle ne se transmet pas de père en fils, c'est une balance variable ; lorsqu'elle devient trop forte pour de faibles mains, elle passe à d'autres. L'aristocratie du négoce et de la fortune est le résultat du travail et de l'habileté et ne demeure qu'autant que le talent peut la conserver. Le commerce est seulement momentané : il doit céder le pas à une puissance supérieure, mieux fondée et plus élevée. Emerson croit voir à l'horizon les signes précurseurs de cette force mystérieuse et il pense que plus tard le commerce perdra sa puissance (7).

Les années passent, cependant, et sa vision idéaliste ne se réalise pas. Nulle puissance ne vient supplanter le commerce ; celui-ci continue d'exister comme par le passé, mais c'est Emerson qui change. Quand il atteint la cinquantaine, l'accent de son œuvre se transforme. De pure-

(7) Works, Vol. 1, pp. 378-79. Journal, même idée, Vol. 6, p. 481.

ment idéaliste, celle-ci devient plus pratique et son opinion à l'égard du commerce se modifie. S'il le juge toujours égoïste, opprimant pour le pauvre, il lui trouve maintenant des avantages qui font compensation. Le commerce à ses yeux est un bienfait pour l'humanité, bien qu'il ne tende pas à ce but. Il est l'éducateur des nations et par une étrange coïncidence, le commerce de détail devient le plus grand agent du progrès que l'humanité ait jamais connu (8).

Et ce n'est pas tout. Pour Emerson, le commerce, comme tous les autres phénomènes, reflète les lois de la nature. Ces lois se manifestent au hasard, dans l'atome comme dans tout le corps céleste. La tâche que l'homme accomplit pour gagner son pain quotidien lui en apprend autant que pourraient le faire les budgets des grands empires. Il sait que sa réserve diminue en proportion de sa consommation ; mais il sait aussi que si les matières qui font l'objet de sa consommation servent à le nourrir ou à le vêtir, elles sont bien employées. Il sait encore que ce n'est pas la fantaisie du fabricant qui préside à l'établissement des prix ; ceux-ci dépendent directement de la valeur des matières premières. Le papier, par exemple, peut se faire en feuilles minces ou épaisses, le prix en reste le même. « Si une poire de la Saint-Michel vaut 1 shilling, c'est que sa culture revient à 1 shilling. Si, à Boston, la meilleure valeur offre 12 %, elle a exactement 6 % d'insécurité. On peut ne pas admettre que la belle poire vaille 1 shilling ; elle coûte cependant ce prix à la communauté ; le shilling représente tout ce qui peut nuire au

(8) Works, Vol. 7, p. 165.

fruit et les risques encourus pour le faire mûrir. Le prix du charbon provient de l'étroitesse de la mine et du confinement obligatoire des mineurs en un certain district » (9). Il semblerait donc que rien n'est bon marché ni cher. Les variations de prix indiquent simplement que le vendeur a mieux su dissimuler les défauts de l'article bon marché qu'il ne l'a su faire pour les marchandises plus chères.

« De même qu'une armée, pour être victorieuse, doit, au cours de ses campagnes, déployer de la ruse, il faut, pour réussir dans le commerce, agir avec habileté. La raison du succès d'un commerçant se trouve toujours en lui-même et le voir faire c'est comprendre pourquoi il réussit. Il reconnaît l'avantage qu'il y a à regarder les choses en face, à voir par soi-même plutôt que d'accepter l'opinion de qui que ce soit. En somme, la nature elle-même semble admettre le commerce, car, en créant le marchand, elle a donné le sceau de son approbation aux entreprises commerciales. Le marchand formé par la nature emploie celle-ci comme alliée. Il a pour standard l'équité et l'intérêt du public, de sorte que les gens aiment à faire des affaires avec lui et qu'il réussit. Son succès découle d'une stricte application des lois du monde et de la nature » (10).

Ces lignes, écrites alors qu'Emerson était relativement jeune, témoignent clairement de son admiration pour le commerce ; à mesure qu'il avançait en âge ce sentiment ne faisait que s'accroître. En dépit de son mépris des petites gens que l'on rencontre fréquemment dans les affaires, il en vint à favoriser le marchand et même à le faire passer

(9) Works, Vol. 6, p. 108.

(10) Works, Vol. 3, pp. 92-93.

avant son cher savant, car il voyait dans le premier une réalisation partielle de son idéal, l'homme capable d'agir. Le marchand mène une vie active ; Emerson admirait la faculté qu'il a de lutter contre les difficultés de l'existence et de triompher des obstacles (11). Sa mâle énergie plaisait au Philosophe toujours respectueux de la force quelle que fut la forme sous laquelle elle se montrât. Emerson était un admirateur, presque un adorateur de Napoléon, qui était homme à aller jusqu'au bout de sa tâche ; il professait le même sentiment pour quiconque était capable d'accomplir quelque chose, fût-ce une domestique irlandaise ou un commerçant prospère. à

Dans sa maturité, Emerson reconnaissait à notre commerce une certaine grandeur et tout en chantant les louanges du haut commerce, son admiration, par implication, se reportait sur le petit boutiquier. En 1862, il était très mécontent de la politique de Lincoln et de la soi-disant indolence avec laquelle ce dernier conduisait la guerre contre le Sud. Il comparait le gouvernement à un établissement commercial chez qui le dévouement ne va pas jusqu'à l'héroïsme, et de plus il estimait qu'un gouvernement de boutiquiers doit nécessairement être timide et boutiquier ; qu'il ne peut s'élever à de grandes hauteurs, car il s'intéresse plutôt aux petites affaires routinières de chaque jour. Ne semble-t-il pas étonnant qu'Emerson, qui avait chanté les louanges du commerce, critique maintenant le boutiquier ? C'est que le petit commerçant représentait à ses yeux ce qu'il méprisait le plus, la routine sans but et sans horizon. Le commerce de détail, au temps d'Emerson,

(11) Works, Vol. 6, p. 339.

n'était pas le commerce, c'était à peine une transaction, un moyen mesquin de gagner sa vie. Donc, quand il compare le gouvernement à un boutiquier, il exprime simplement son déplaisir de voir que les affaires ne soient pas faites sur une grande et héroïque échelle, mais il ne dénigre ni le commerce ni l'activité commerciale (12).

La Vie des Champs.

Tout en faisant la guerre au commerce les Transcendentalistes ne manquaient pas de chanter les louanges de la campagne. De même que les romantiques d'Europe, ils souhaitaient le retour à la glèbe, aux joies simples de la vie champêtre. Ils peignaient en couleurs brillantes le dur labeur de la ferme, les occasions qu'il offre pour la contemplation, les rapports directs qui, pensaient-ils, doivent inévitablement exister entre le cultivateur et son Créateur, le calme et la paix qui sont l'apanage d'une vie si éloignée des chicanes du commerce. Pour les Transcendentalistes en général, la vie de la ferme était d'une simplicité Acadienne.

Emerson partageait cette opinion. Alors qu'il n'avait que vingt ans il avait copié un passage de Cowley dans lequel le poète anglais disait que les armes les plus nobles pour une famille seraient une charrue représentée dans un champ arable. Il joignit à cette citation un essai en miniature dans lequel il émettait des idées qui ressemblent d'une manière frappante à celles de la deuxième période. Le jeune homme se réfère à l'agriculture comme à la mère vénérable de tous les arts, favorable au développement de l'esprit de ses enfants. Il juge que le travail

(12) Journal, Vol. 9, pp. 364-365.

de l'agriculteur engendre la vertu, le bon sens et un esprit tourné vers la contemplation et que, contrairement au citadin, l'homme des champs a l'occasion de gouverner et de travailler, de faire des projets et de les exécuter (13).

Dans les années d'activité qui suivirent son premier éloge de la vie des champs, Emerson parle peu du travail du fermier, mais à mesure que se développe sa philosophie transcendente il revient sur ce sujet. Dans « Nature », il est enclin à regarder la terre et la culture du même point de vue que les Romantiques. Pour lui, la nature n'est que le symbole du divin, la ferme est un évangile muet ; « le blé, les mauvaises herbes et les plantes, la stérilité, la pluie et les insectes, le soleil — tout est un symbole sacré, des premiers sillons du printemps à la dernière meule que l'hiver surprend dans les champs ». « On ne peut douter que ce sentiment moral qui parfume l'air, pousse avec le blé, et imprègne les eaux du monde, soit saisi par l'homme et pénètre dans son âme » (14).

Quatre ans après avoir écrit ce passage (1840), Emerson avait atteint l'apogée de sa philosophie transcendente. Il n'est donc pas surprenant que les écrits de cette période soient pleins des louanges de la ferme. Il n'avait aucun désir d'en exagérer les mérites et n'exigeait pas que tous les hommes fussent agriculteurs ; il ne voulait pas faire la guerre aux professions ni au commerce. Néanmoins, il trouvait que « l'état d'agriculteur est le plus ancien et le plus universel », et que « lorsqu'un homme ne se découvre pas de capacités spéciales pour un métier plus que pour un autre, il peut aussi bien donner la préférence

(13) Journal, Vol. 1, p. 322.

(14) Works, Vol. 1, p. 42.

à celui-ci. La théorie de la ferme consiste simplement en ce que chacun doit se tenir en rapports directs avec le labeur universel, qu'il doit travailler lui-même et ne pas se laisser écarter de ce devoir par le fait d'avoir de l'argent dans sa poche ou d'avoir appris un métier déshonorant et indigne ; c'est ainsi que le labeur est l'éducation de Dieu ; que seul celui qui apprend les secrets du travail, et qui, par une réelle habileté, enlève son sceptre à la nature, est un étudiant sérieux et peut devenir un maître » (15).

En 1844 Emerson soutient encore plus ardemment la cause de la ferme. Il voit avec regret qu'en Amérique les villes enlèvent à la campagne ses meilleurs bras ; que l'élément le plus sain de la jeunesse va dans les villes, laissant la culture à la classe inférieure. Il en résulte que la campagne a un air délaissé qui contraste beaucoup avec la campagne anglaise où l'aristocratie s'ennorgueillit d'avoir de la terre. Pour Emerson : « Quels que soient les événements qui dégoûteront les hommes de la ville et leur insuffleront la passion de la vie à la campagne et des plaisirs agrestes, ils rendront service à tout ce continent et serviront la cause de la plus poétique des occupations de la vie réelle, celle de faire ressortir la grâce naturelle, mais cachée du paysage (16).

Emerson croyait que tout contact avec la terre, au moyen de l'agriculture, des mines ou même de la chasse, fait naître chez l'homme l'amour de la patrie. Dans son esprit, celui qui travaille la terre vénère son pays, et désire le voir florissant, mais ce sentiment ne peut exister

(15) Works, Vol. 1, pp. 240-41.

(16) Works, Vol. 1, pp. 237-41.

chez l'exploitant qui tient boutique ou qui dirige une fabrique. Heureusement la plupart des Américains gagnent leur vie directement par la terre. Comme les inventions et le trafic maritime ont fait de l'Atlantique un simple détroit séparant l'Amérique de l'Europe, la région de l'Est s'est assimilée la culture européenne ; elle est devenue une nation de commerce et de transports et son patriotisme en a souffert. Pour remédier à cet état de choses, un vaste territoire s'est développé à l'Ouest où l'agriculture a encore le rôle principal, et ce territoire donnera à l'Amérique l'esprit continental qui doit faire naître chez elle le sentiment de la nationalité et l'empêcher de croire qu'elle n'est qu'une partie de quelque nation européenne. C'est là l'influence salutaire de la terre qui crée un patriotisme durable (17).

Pendant cette même période, pourtant, tout obsédé qu'il fût de l'idée de la ferme, Emerson se rendait compte qu'il y avait une autre face au tableau qu'il peignait en de si brillantes couleurs. Il comprenait qu'une partie relativement faible de la population suffirait à produire assez de nourriture pour toute la race humaine et que de plus tous les hommes ne sont pas doués pour l'agriculture. Contrairement à son ami Thoreau, il ne croyait pas que le travail agricole en vue du gain dût rendre le cultivateur inapte à tout développement spirituel. Sa conception du travail des champs était tout autre que celle de son jeune ami, qui envisageait les rapports de l'homme avec la terre nourricière d'un point de vue très particulier. Le but de Thoreau n'était pas de se pourvoir des superfluités de la

(17) Works, Vol. 1, pp. 369-370.

vie ni même de nourrir et d'élever une famille. Il ne cherchait dans le travail de la terre que le moyen de se procurer un repas frugal, afin de se libérer pour la méditation et les envolées imaginatives. Mais pour Emerson la conduite d'une ferme était une profession réelle, c'était un travail qui permet à l'homme de gagner sa vie et de faire en même temps quelques économies destinées à assurer plus tard son indépendance.

Il est à noter qu'après le second voyage d'Emerson en Angleterre en 1847, ses écrits se firent d'une nature de plus en plus pratique et ses idées sur l'agriculture prirent le même tour. Bien que son profond attachement pour la ferme et tout ce qui touche à l'agriculture persistât, il devint plus enclin à regarder la question sous ses aspects purement pratiques. Il n'essayait plus de peindre la ferme sous des couleurs roses, il ne décrivait pas une sorte d'idylle bucolique. Il voyait la vie de l'agriculteur telle qu'elle est réellement, et ne cherchait pas à réduire au minimum les ennuis d'un travail physique continu, les mesquineries qui accompagnent nécessairement les petites tâches et les petites économies, mais à ces ennuis il opposait l'indépendance du campagnard, son innocence, sa communion avec Dieu et avec la Nature (18). Il estimait que le fermier par son association avec la nature, lui emprunte un peu de sa simplicité primitive et qu'il a ainsi la place choisie de Dieu pour le plus grand développement spirituel de l'homme (19).

(18) Works, Vol. 7, pp. 135-137.

(19) Works, Vol. 7, p. 154.

L'Industrie.

En même temps que s'accomplissait l'exode vers les villes, un nouvel intérêt s'était éveillé pour l'industrie dans toute l'Amérique et particulièrement en Nouvelle-Angleterre. Emerson regardait s'opérer ce changement d'occupation avec quelque crainte, car, bien qu'il eût prêché l'initiative et l'oubli du passé, il ne pouvait accueillir un aussi radical abandon de l'ordre social traditionnel sans de graves appréhensions. Sa plus grande crainte était que dans le nombre croissant des fabriques le travailleur ne soit sacrifié au produit. Il ne voulait pas regarder avec aigreur les villes manufacturières qui s'étendaient rapidement. Au contraire il aimait le son de la roue à eau, la puissance dont elle est le symbole ; il voyait un trait de génie dans toute invention dont le but est d'accroître la puissance de l'homme. Il reconnaissait que les arts mécaniques offrent une sorte d'éducation au travailleur ; mais il n'en craignait pas moins que celui-ci ne soit sacrifié à sa tâche (20).

Emerson estimait que la répétition continuelle d'une même tâche, qu'elle soit scientifique ou manuelle, risque d'amoindrir l'individu. Dans sa philosophie, qui, nous l'avons vu, a pour base l'inspiration, la discipline ne figurait pas comme une qualité ; il ne pouvait donc trouver aucune valeur à l'homme qui accomplit indéfiniment le même travail.

La belle doctrine du Philosophe sur les compensations s'applique également aux manufactures. L'homme civilisé a inventé de nombreuses machines pour diminuer son tra-

(20) Works, Vol. 1, p. 192.

vail, mais l'emploi même de ces machines diminue son initiative. L'usage d'une voiture lui fait oublier la marche ; en se servant d'une montre il ne sait plus lire l'heure par la position du soleil. Pour ces raisons Emerson se demande si l'homme est meilleur, plus noble, plus cultivé, s'il a plus d'initiative qu'avant l'emploi d'une telle quantité de machines et d'inventions destinées à diminuer le travail (21).

Cette même crainte que la machine ne soit nuisible à l'individu se retrouve dans les œuvres du Philosophe quelques années plus tard. Dans sa maturité il estime que pour obtenir notre salut nous devons chercher plus loin que les moyens mécaniques les plus modernes. Ces machines ne sont pas passives, mais agressives ; la tisseuse se transforme en tissu, le mécanicien devient une machine ; il perd son individualité, il cesse d'être un homme et devient un engrenage. Toute amélioration faite à la machine l'est aux dépens de l'opérateur, car là où il fallait autrefois un homme instruit pour faire des travaux mécaniques, un enfant peut maintenant se tenir à la machine et presser les leviers ou mettre l'eau nécessaire. C'est la fonction de spécialistes de réparer la machine lorsqu'elle est brisée, car l'ouvrier se trouve impuissant devant un travail qui demande de la réflexion et un jugement sûr (22).

Emerson, en exprimant la crainte que l'ouvrier d'usine n'ait à souffrir du fait qu'il doit travailler toujours à la même machine et accomplir un travail unique, exprimait une idée commune à beaucoup d'économistes. Par exemple, Adam Smith dit : « Non seulement l'art du fermier,

(21) Works, Vol. 1, p. 192.

(22) Works, Vol. 7, p. 165.

la direction générale des opérations agricoles, mais beaucoup des travaux inférieurs de la campagne, requièrent plus d'habileté et d'expérience que la plupart des métiers mécaniques. L'homme qui travaille le fer et le bronze emploie des instruments et un matériel qui sont toujours les mêmes, ou presque les mêmes. Mais l'homme qui laboure la terre avec un attelage de bœufs ou de chevaux travaille avec des instruments dont la santé, la force et le caractère sont très différents en des circonstances différentes. Les matériaux qu'il emploie sont aussi différents que les instruments dont il se sert, et chacun d'eux doit être manié avec beaucoup de jugement et d'habileté. Le laboureur ordinaire, bien qu'on le considère généralement comme un modèle de stupidité et d'ignorance, est rarement en défaut dans son jugement et dans ses décisions. Il est vrai qu'il est moins accoutumé aux relations sociales que le mécanicien qui vit en ville ; sa voix et son langage sont moins beaux et plus difficiles à comprendre par ceux qui n'y sont pas habitués. Cependant, par le fait qu'il est entraîné à considérer un plus grand nombre d'objets, sa compréhension est généralement bien supérieure à celle de l'ouvrier, dont l'attention, du matin au soir, se concentre sur une ou deux opérations simples.

« Tous ceux que les affaires ou la curiosité ont conduits à converser avec ces deux catégories de travailleurs, ont pu se rendre compte combien les gens de la campagne du rang le moins élevé sont encore supérieurs à l'ouvrier des villes » (23).

(23) Adam Smith *Wealth of Nations*, p. 100.

L'amour du travail.

La discussion précédente sur le commerce, l'agriculture et l'industrie, prouve qu'Emerson n'était nullement difficile en ce qui concerne le choix d'une profession. Il regardait tout travail, aussi peu important soit-il, comme digne de respect. Si un homme fait des chaussures et les fait bien, il doit être honoré tout autant que celui qui peint de beaux tableaux ou celui qui fait de belles statues. Chacun a accompli son labeur au mieux de ses capacités et l'honnête travailleur, quelle que soit son occupation, a une plus grande valeur que l'homme oisif qui se trouve pourvu d'un héritage suffisant à lui assurer les nécessités de la vie (24).

De plus, Emerson pensait que chacun a été créé en vue d'accomplir une certaine tâche pour laquelle il a un penchant et qu'il peut faire mieux que d'autres travaux ; son devoir est de suivre ce penchant. L'homme découvre sa vocation en constatant l'habileté avec laquelle il fait un certain travail (25). Emerson estimait avec Wordsworth que chacun doit comprendre la tâche qui lui est dévolue et l'exécuter sans se laisser détourner de son but. En réalité le labeur d'un homme peut être sans importance aux yeux du monde, mais l'individu doit avoir foi dans son travail car ce n'est qu'à cette condition qu'il s'y donne entièrement et que son œuvre reflète sa personnalité (26).

Quand l'homme a découvert sa vocation, il doit se mettre à l'œuvre par amour du travail et non dans l'espoir d'un gain. En cherchant une rétribution il a chance

(24) Works, Vol. 7, pp. 291-94.

(25) Works, Vol. 2, p. 140.

(26) Works, Vol. 6, p. 225.

d'oublier sa tâche et de ne pas se souvenir que la récompense découle inévitablement de la peine qu'on se donne. Il est toujours enclin à escompter un avantage pécuniaire, quand en réalité, le fait d'avoir accompli quelque chose est en soi-même une récompense (27).

Ces conceptions sur le travail, qui semblèrent si idéalistes lorsqu'Emerson les exprima pour la première fois, sont devenues des lieux communs dans les affaires en Amérique. Quelle que soit l'âpreté avec laquelle les firmes commerciales poursuivent aujourd'hui leurs intérêts, presque toutes essaient de camoufler leur habileté financière sous cette façade banale : « Notre but est de rendre service ». Le but d'un grand magasin a cessé d'être la vente des marchandises au plus haut prix que le public consent à les payer, mais il est plutôt de rendre service au client. Rien n'était plus éloigné de l'idéal d'Emerson que ce refrain familial, mais les commerçants ont eu vite fait d'en découvrir la valeur. En théorie ils sont tous devenus idéalistes ; bien qu'il soit bon de noter qu'en affaires les bénéfices qu'ils peuvent réaliser sur le client restent leur plus grand intérêt.

(27) Works, Vol. 6, p. 283.

CHAPITRE VI

LA VIE ÉCONOMIQUE

En tant que critique de la vie sociale aussi bien que philosophe pratique, Emerson ne pouvait manquer d'étudier la Société au point de vue économique. Bien entendu cette question ne faisait pas l'objet principal de son étude, mais elle était si intimement liée aux autres aspects de la vie de l'individu, que même l'idéaliste qu'il était ne pouvait l'en séparer. On trouvera donc çà et là au cours de ses travaux, sous une forme fragmentaire, des observations concernant l'organisation matérielle de la vie sociale et son influence sur la vie de l'individu. De même que pour la plupart de ses autres études, les idées qu'il émet pendant la période qui marque ses premiers pas dans le Transcendentalisme se transformeront plus tard, lorsque ses tendances deviendront essentiellement pratiques.

I. — *Au temps du Transcendentalisme.*

Dans les premières œuvres qu'il publie, Emerson attaque assez vigoureusement le principe de la propriété individuelle. Il peint la situation d'un jeune homme né dans un monde organisé sur une base purement économique, qui doit faire face à la nécessité de se vêtir et de se nourrir et qui se voit rebuter de tous côtés. Ce jeune homme s'aperçoit que tout appartient à quelqu'un et qu'il ne lui

est permis sous aucun prétexte de toucher à un objet sur lequel un autre a un droit de priorité. En désespoir de cause, et comme il est né sur la terre, il demande que quelqu'un lui désigne sa part afin qu'il lui soit possible de travailler sans entrave. On lui répond que cette part n'existe pas et qu'il lui faut se contenter de travailler pour les autres. Il met en doute les lois sur la propriété mais tout en admettant qu'elles ne sont pas basées sur l'équité, le propriétaire soutient que ces lois sont une nécessité sociale. Il déclare qu'ayant travaillé péniblement pour acquérir ses biens, il faudrait, pour les lui enlever, que quiconque en a le désir puisse donner de justes titres à sa revendication. Le jeune homme, bien entendu, se rend compte que toute cette question de la propriété est injuste, que la terre lui appartient aussi bien qu'à tous les autres humains, et que nul n'a le droit de lui en défendre l'usage.

Il oublie de prendre en considération, cependant, le fait que les lois sur la propriété sont comme la Constitution britannique, pleines d'erreurs, mais néanmoins applicables. Elles sont injustes, mais leur but est utile. Elles donnent à l'homme l'occasion de mettre en pratique ses talents et ses capacités, et en réalité elles aident le travailleur plutôt qu'elles ne lui font obstacle. De plus, la propriété est une sorte de filet dont les ramifications s'étendent sur le monde entier ; si un homme naît dépourvu de biens cela ne veut pas dire qu'il soit privé de tous les avantages que procure la propriété.

La société est organisée de telle sorte que chaque homme récolte le fruit du labeur des autres. « Le fermier laboure pour moi, pour moi le juge rend ses sentences. Soutenir que je suis né pauvre parce que je n'ai pas de titre

effectif de propriété est donc une aberration. La Providence m'a assigné une place, et dès que je pourrai témoigner de ma valeur, je serai en état de l'occuper » (1).

Bien qu'il reconnaisse la nécessité des lois sur la propriété, Emerson s'aperçoit que parfois il existe de belles âmes dont la conscience se révolte contre les procédés injustes du système économique. « Il n'a pas de ferme et ne peut progresser, car gagner assez d'argent pour en acheter une nécessiterait une sorte de concentration de ses efforts dans le gain, c'est-à-dire l'abdication de sa personnalité pour un certain nombre d'années, et pour lui, l'heure qui passe est aussi sacrée et inviolable que toute heure à venir » (2). « Aussi longtemps que cette personne restera sans biens et sans moyens d'existence, le droit de n'importe quelle autre personne sur la propriété sera mal fondé ». Les ramifications de la richesse, les vilénies qui s'y attachent sont variées et au lieu de nous en arracher, nous nous y laissons prendre de plus en plus (3).

Cette corruption même a amené bien des gens à croire qu'il n'y a qu'un remède à la situation : renoncer à ces biens pour nous mettre en contact plus proche avec la terre, c'est la théorie du travail manuel pour tous. Emerson, bien entendu, comprenait que cette façon d'agir exigerait l'abandon d'un grand nombre d'avantages apportés par la civilisation, mais il pensait que si cette renonciation pouvait améliorer l'ordre social, ce résultat vaudrait le sacrifice du confort. La conscience en sortirait ennoblie et le goût plus sûr, car les hommes, comprenant qu'il est possi-

(1) Works, Vol. 1, pp. 306-312.

(2) Works, Vol. 1, p. 234.

(3) Works, Vol. 1, p. 235.

ble de vivre plus librement et plus sainement loin d'une organisation économique corrompue, accepteraient ce sacrifice. Automatiquement le mal disparaîtrait, et au bout d'un certain temps, les hommes pourraient à nouveau revendiquer les avantages d'une vie complexe (4).

Emerson nous découvre plus encore son juvénile optimisme quand il prétend que l'amélioration des lois de la propriété doit venir des riches et non du pauvre, que l'homme ne devrait prendre des richesses en réserve dans le monde que ce dont il a besoin et comprendre que son rôle ici-bas est avant tout d'aimer son prochain. A son point de vue, l'individu doit veiller à ce que le monde s'améliore du fait de son existence, et chercher le dédommagement des avantages dont il enrichit l'humanité dans l'approbation de sa conscience et non dans les émoluments qu'il peut recevoir (5).

Cependant, à l'époque où il commence à se lancer dans le Transcendentalisme, Emerson ne considère pas que la richesse soit absolument nuisible. Il trouve qu'il y a quelque chose de noble à l'acquérir (6), que ses lois, comme les autres lois de la vie, sont naturelles et que l'homme qui accumule des biens sait comprendre les voies de la nature (7). Il dit encore que la fortune est un pion du damier de la vie, et que pour jouer sa partie, l'homme peut user de celui-là aussi bien que d'un autre. D'après lui c'est, de la part des soi-disant réformateurs, une aberration que de trop insister sur la richesse ; c'est ignorer

(4) Works, Vol. 1, p. 236.

(5) Works, Vol. 1, p. 254.

(6) Works, Vol. 2, p. 6 ; Vol. 3, p. 262.

(7) Journal, Vol. 7, p. 174.

que, loin d'être infamante et édifiée sur la faiblesse et la fourberie de l'homme, la fortune est en réalité un gage de vertu (8). Du seul fait de sa richesse, l'homme acquiert de la décision et de l'influence. Comparativement à l'homme d'affaires, le jeune intellectuel est timide et craintif. Il est mis en déroute par une personne plus assurée dont les idées sont probablement inférieures aux siennes. « Qu'il vienne, par la force des millions, à imposer sa volonté à des centaines de personnes pendant des mois et des années, comme le font les marchands, et vous le trouverez transformé en un gentilhomme adroit, aisé, maître de lui, équipé pour se faire une place dans n'importe quelle société, et pour s'y maintenir ».

II. — *Les idées d'Emerson sur l'Economie sociale pendant la Troisième Période.*

Il semble que lorsqu'Emerson atteint la cinquantaine il perd son ardeur première pour le Transcendentalisme et qu'il entre dans une phase de son existence plus pratique et plus posée qui durera jusqu'à la fin de sa vie active de penseur et d'écrivain. Si cette transition n'est pas brusque, elle est cependant sensible, et les idées qu'il exprime au cours de cette période peuvent être considérées comme son opinion définitive sur les sujets traités. C'est également pendant cette période que ses idées sur l'économie sociale sont le mieux coordonnées.

Pour commencer, il cherche à définir la richesse, et trouve qu'elle dérive de l'application de l'esprit à la nature. L'homme qui, le premier, comprit que de l'échappe-

(8) Journal, Vol. 6, p. 51 ; Works, Vol. 3, pp. 262, 200.

ment de la vapeur pouvait résulter une force inconnue, accrut la richesse mondiale. La vapeur n'en fut pas pour cela plus puissante. L'homme qui, voyant à terre, sous l'arbre, les pêches du fermier, les porta au marché à des gens désireux de les acheter, ajouta à la richesse de la Société. Ces hommes appliquant simplement la force de l'esprit à la nature, devinrent créateurs. Pour cette raison, la fortune est la jauge d'après laquelle on peut mesurer les gens (9).

La richesse a pour origine l'acquisition d'un peu de confort qui n'est pas seulement nécessaire à la vie, mais qui la rend plus agréable. Lorsqu'un individu se procure une bonne lampe pour lire, un complet neuf, des outils pour travailler, un bateau, il est sur le chemin de la fortune. A ses forces naturelles il ajoute un meilleur équipement, et devient riche en proportion de ce qu'il leur adjoint. Graduellement il est tenté de conquérir d'abord telle partie de la nature, puis telle autre. Outre son morceau de pain et son toit, il demande au monde la liberté, la possibilité de se déplacer, de voir et de connaître. Il souhaite de s'enrichir afin d'atteindre ces résultats et pour y arriver il utilise le travail de ses semblables. Plus le nombre d'hommes qui travaillent pour lui est grand, plus il est riche lui-même (10).

La richesse étant la captation de la nature par l'esprit ne peut être regardée comme un mal, mais plutôt comme un bien. Elle rend à l'homme le service de l'affranchir, de le libérer des ennuis et des légers soucis de la vie. En débarrassant le penseur des tracasseries qui l'assaillent, elle lui

(9) Works, Vol. 6, p. 86.

(10) Works, Vol. 6, p. 84-94.

rend un réel service, car elle crée autour de lui une atmosphère propice à la réflexion, à la méditation et à l'échange amical d'idées avec ses amis (11). Néanmoins, sous ce rapport, Emerson voit un danger dans la richesse. Il est vrai, dit-il qu'elle affranchit de bien des tracasseries, mais, fréquemment, elle leur substitue d'autres soucis aussi nuisibles à l'esprit. Souvent, dans son inquiétude pour ses biens, l'homme ne voit plus son but et se trouve tellement absorbé par l'élaboration de sa fortune qu'il perd toute spontanéité de pensée (12). Le riche a ses biens ; le pauvre a l'univers qu'il juge admirable. Trop souvent, quand le pauvre devient propriétaire, riche, il ne contemple plus l'univers et ne voit que sa fortune (13).

Bien que souvent la richesse soit cause de préoccupations et de véritables ennuis, les hommes sensés la désirent. Contrairement à l'opinion générale, ils ne la recherchent pas pour elle-même. « Ce qu'ils veulent c'est sa force, et non sa douceur ; la force pour accomplir leurs desseins, le pouvoir pour donner corps, forme et consistance à leurs pensées, ce qui, pour un homme sensé, semble la raison d'être de l'univers » (14).

Il est probable qu'Emerson en assumant que la soif du pouvoir est la seule raison pour laquelle les mortels recherchent la fortune, simplifie trop son explication. Tandis qu'à n'en pas douter, elle y est pour beaucoup, on ne peut la regarder comme une cause unique. Taussig, économiste américain éminent, trouve que l'émulation so-

(11) Works, Vol. 7, p. 114.

(12) Works, Vol. 7, p. 118.

(13) Journal, Vol. 7, p. 174.

(14) Works, Vol. 6, p. 93.

ciale est plus forte que l'amour du pouvoir. En Amérique, tout comme ailleurs, les hommes rendent hommage au rang, et suivant lui, le but de l'individu est d'amasser suffisamment d'argent pour parvenir à un rang plus élevé dans la société. Toutefois, il semblerait que la poursuite de la fortune dans ces conditions n'est en définitive que la poursuite du pouvoir, car pourquoi recherche-t-on une position sociale, si ce n'est en vertu de la force qu'elle confère ? Taussig dit encore qu'un autre facteur pousse, lui aussi, l'homme à accumuler des richesses, c'est ce qu'il appelle le besoin d'activité de l'individu. Aucun raisonnement ne permet de le classer sous la rubrique plus vaste de l'amour du pouvoir. Taussig, en outre, dit que l'esprit d'imitation entre en jeu dans l'accumulation des biens. Un homme imite son riche voisin car, dans un certain sens, celui-ci représente à ses yeux ce qu'il voudrait être si la chance lui en était donnée. Contrairement à Emerson, donc, Taussig considère que la recherche de la fortune a des causes très complexes et que la poursuite du pouvoir n'est que l'une de ces causes (15). Puisque l'argent apporte avec lui l'aisance, les loisirs, qu'il crée l'atmosphère favorable au développement de la pensée, et puisqu'il donne une impression de force, tous les hommes devraient essayer de se rendre indépendants au point de vue financier. Même s'il est né riche, l'individu doit se faire producteur, autrement il ne justifie pas son existence. Il est forcément consommateur, de là la nécessité pour lui de se procurer les objets de sa consommation. Il peut fixer une marge à ses dépenses, très grande s'il le désire, mais il ne faut pas que ses besoins dépassent la

(15) Taussig, p. 20. Principles of Economics.

mesure dans laquelle il peut les satisfaire. Il ne doit jamais la dépasser (16). Si, d'autre part, un homme est né pauvre, plus grande est pour lui l'obligation de s'enrichir et d'acquérir l'indépendance financière. La pauvreté a tendance à démoraliser l'homme et quand celui-ci est acculé par une crise d'argent il a bien moins de chances de rester honnête et intègre (17).

L'homme ne doit pas seulement se contenter de subvenir à ses besoins ; il doit ajouter aux trésors du monde (18). Pour Emerson, la richesse sociale passe avant la sécurité financière de l'individu, et encore plus, avant l'accumulation de l'argent. Des hommes comme les Césars, les grands rois de France, les puissants ducs anglais ont ajouté au trésor de l'humanité parce qu'ils ont conservé au monde des biens sans prix bien qu'intangibles à certains moments. Il s'ensuivrait donc, que dans l'intérêt de chacun, la richesse, un surplus de richesse même, est souhaitable, que ce soit la propriété d'un individu ou celle de l'état. Les collections d'œuvres d'art du Louvre et du British Museum, les collections d'histoire naturelle du Jardin des Plantes, sont toutes de véritables trésors, et il importera toujours de les garder. Même si ces œuvres appartiennent à des particuliers, l'intérêt de la société veut qu'on les conserve. Toutefois ces trésors devraient être l'apanage de celui qui enrichit ses semblables. L'individu qui fournit le plus de travail au peuple, qui peut mettre à sa portée les chefs-d'œuvre de l'art et de la scien-

(16) Works, Vol. 6, p. 85.

(17) Works, Vol. 6, pp. 90-91.

(18) Works, Vol. 6, p. 85.

ce, est digne de posséder ; l'homme qui ne fait qu'amasser et soustraire ne l'est pas (19).

En considérant la richesse sous ce jour, Emerson fut forcé de s'occuper d'un aspect de l'économie sociale plus strictement technique, la question des prix. A l'égal de Smith, il croyait que le facteur qui détermine le prix définitif d'un article est la différence entre l'offre et la demande. Quand, sur un marché, la quantité d'un certain produit est supérieure au nombre des personnes disposées à payer le prix normal du produit, il arrive qu'une certaine partie de cet article échoue à ceux qui se refusent à payer même le prix représentant les frais de culture et de préparation à la vente. Par contre, lorsqu'il y a pénurie de ce même article, la demande effective est si forte qu'elle crée inévitablement l'inflation, le taux atteint par le produit dépasse le prix de revient. Celui-ci n'en est pas moins le centre autour duquel gravitent tous les autres prix, et l'on cherche toujours à s'en rapprocher le plus possible (20). La fortune, par conséquent, s'entoure toujours de ses moyens de contrôle et de ses poids. La base de l'économie politique est l'absence d'intermédiaires. La seule règle sûre se trouve dans la concordance exacte de la demande avec l'offre. « Ne légiférez pas. Si vous vous immiscez dans les affaires des autres par vos lois somptuaires vous en briserez les rouages. Ne faites pas de générosités, faites des lois équitables, assurez-vous la vie et la fortune, et vous n'aurez pas à faire l'aumône. Favorisez le talent et la vertu, ils se feront justice et la propriété ne sera pas en de mauvaises mains ».

(19) Works, Vol. 5, p. 349.

(20) Adam Smith, pp. 42-47 — Wealth of Nations.

CHAPITRE VII

L'ÉTAT

Bien qu'à plusieurs reprises Emerson ait prétendu se désintéresser complètement du gouvernement et des affaires politiques, il ne faut pas le prendre trop à la lettre. On trouve dans toutes ses œuvres des réflexions sur les affaires publiques, sur l'Etat, sur les fonctions du Gouvernement, ses pouvoirs, etc... L'abondance même de ces remarques semblerait indiquer qu'Emerson, loin d'être un philosophe retiré, vivant loin du monde, n'était en réalité qu'un citoyen ordinaire, portant un vif intérêt à ce qui se passe autour de lui, se voyant souvent obligé de critiquer certaines pratiques de la politique locale bien qu'il professe un mépris absolu pour toutes les affaires du Gouvernement.

Le Gouvernement — Sa nature.

Dans ses premières études sur l'Etat, Emerson ne voulait pas admettre que le Gouvernement fût un corps politique, ayant une existence indépendante, capable de forcer les citoyens à exécuter ses décisions. Il ne voyait pas en lui une entité indépendante, mais une simple agglomération de citoyens.

A son point de vue il était contraire à la vérité de dire que l'Etat imposait une taxe ou même que ses membres, agissant solidairement, levaient des impôts. Pour lui,

c'étaient uniquement les circonstances qui exigeaient cette contribution et non un groupe quelconque de gens agissant de concert (1).

« L'Etat n'est pas une institution naturelle, bien qu'il ait existé avant nos temps et que probablement il existera encore après nous. Ses règles ne dominent nullement le citoyen qui ne sacrifie aucune de ses prérogatives et ne perd en aucune façon son individualité du fait qu'il y est incorporé. L'homme ne cesse d'être souverain ; aucune association ne peut supprimer un seul de ses droits ou de ses devoirs » (2). A cet égard, Emerson est loin de la conception de Rousseau, car ce dernier investit le chef de certains pouvoirs et il estime que l'individu faisant partie de l'Etat renonce nécessairement à quelques-uns de ses droits en échange de la protection que lui accorde la société organisée.

Vers 1846, cependant, Emerson en était arrivé à considérer l'Etat comme un corps politique, presque une abstraction, susceptible de faire le bien et le mal chez les citoyens. Lorsque Thoreau, désapprouvant le Gouvernement des Etats-Unis d'avoir déclaré la guerre au Mexique, essaya pour sa part d'en annuler l'effet en refusant de payer les taxes imposées, Emerson se montra opposé à cette attitude extrême et déclara que l'Etat est un pauvre animal qui cherche à bien faire envers les citoyens. De même que l'homme ne refuse pas la subsistance à l'animal qui le sert, de même le citoyen ne doit pas refuser à l'Etat l'argent qui lui est nécessaire (4).

(1) Journal, Vol. 7, p. 18.

(2) Works, Vol. 3, p. 199.

(3) Rousseau. Contrat Social.

(4) Journal, Vol. 7, p. 220.

Ici, Emerson, oubliant qu'il refuse à l'Etat un pouvoir indépendant, tombe dans la méthode conventionnelle et, cessant de considérer le Gouvernement comme un simple groupe de voisins, il en fait une organisation à part, ayant sa propre volonté. Aussi individualiste que soit un homme, en effet, il lui est presque impossible d'envisager l'Etat sous un autre jour.

Le but de l'Etat.

Pour Emerson l'Etat a deux tâches principales à remplir : protéger la propriété et protéger le citoyen. En tant que protecteur des gens, il l'approuve, surtout dans ses premiers écrits. En 1831, il se réjouit de ce qu'en échange du versement de la faible somme de vingt ou de trente dollars par an, sa vie est en sécurité. Il se rend compte qu'à une époque antérieure, même en payant le double, il n'aurait pas eu la protection qu'il a aujourd'hui. Simple citoyen de Concord en 1830, il vit avec bien plus de liberté qu'un chevalier du Moyen-Age. Dans ce temps là il fallait que l'homme se défende lui-même, ce qui lui prenait beaucoup trop de temps et ne lui laissait pas le loisir de méditer ni de philosopher. Le procédé plus simple qui consiste à payer une somme fixe au Gouvernement tous les ans pour assurer la sécurité de sa vie et de son bonheur, lui semble infiniment plus pratique (5).

En émettant la théorie que le but de l'Etat est de protéger les gens, Emerson ne fait que reproduire un principe d'économie politique bien connu et qui fut déjà exprimé dans « Léviathan » de Hobbs (6), dans le « Contrat

(5) Journal, Vol. 2, p. 400.

(6) Hobbs, Léviathan, p. 115, p. 242.

Social » de Rousseau et plus tard, dans la Déclaration d'Indépendance écrite de la main de Thomas Jefferson alors que les Colonies américaines se décidèrent à repousser la domination anglaise pour former un Gouvernement indépendant (7).

L'autre tâche de l'Etat, la protection de la propriété, qui est également bien connue, n'a pas davantage été découverte par Emerson. Peut-être dès la fondation des états les plus barbares a-t-il été reconnu que la propriété doit être protégée par l'Etat, celle de l'individu comme celle de la communauté ; et il est probable que la plupart des guerres qui ont éclaté dans la société primitive ont eu pour motif la protection des biens, que l'enjeu ait été les femmes ou les « wampum » des tribus indiennes de l'Amérique du Nord. A l'aube de la société, il n'y avait aucun philosophe pour faire connaître les devoirs du Gouvernement dans des termes aussi nets, mais ils n'en existaient pas moins. Quand l'homme en vint à étudier la raison d'être des gouvernements, il considéra toujours la protection de la société comme une de leurs principales attributions ; Rousseau (8), Jefferson (9), et divers autres écrivains politiques en font mention ; on la trouve dans presque tous les traités d'économie politique.

A mesure qu'Emerson avançait en âge, il découvrait à l'Etat de nouvelles raisons d'être. Il estimait que le Gouvernement devait viser au progrès et ne pas se limiter à un programme de défense. Cette méthode aurait pour résultat de garantir le plus grand bien au plus grand

(7) Jefferson. Déclaration of Independence.

(8) Jefferson. Déclaration of Independence.

(9) Rousseau. Contrat Social.

nombre (10). Mais comment un gouvernement peut-il atteindre un but d'une telle ampleur ? Autrefois on croyait que la prospérité sociale était le plus grand avantage de l'homme, et on sacrifiait volontiers l'individu à l'Etat. Une conception plus moderne veut que le gouvernement existe pour protéger et renseigner l'individu, et qu'il ne puisse être effectif s'il ne remplit ces conditions (11).

Emerson estimait que le mouvement de réformes qui était en pleine activité en Nouvelle-Angleterre vers 1845, avait eu, entre autres, pour résultat, de faire comprendre aux gens que le gouvernement tel qu'il existait était maladroit en ses méthodes et qu'il ne réussissait pas à mener à bien ses affaires. Les gens demandèrent alors à ce qu'il soit plus qu'un banquier ou qu'un délégué ; de nouveaux mouvements eurent lieu partout pour demander des réformes. En France, en Allemagne, en Suisse, ce fut un mouvement communiste ; en Angleterre des ligues se formèrent pour combattre la loi sur le blé et en Nouvelle-Angleterre des sociétés communistes se créèrent pour protester contre le gouvernement. Ces dernières estimaient que l'Etat avait perdu de vue ses attributions réelles qui étaient de renseigner les citoyens et de pourvoir les pauvres de travail lorsque ceux-ci ne pouvaient en trouver eux-mêmes (12). Dans sa politique économique, Emerson développe l'idée d'un gouvernement « paternel ». L'Etat doit être un médiateur entre l'acheteur et le producteur, entre l'offre et la demande. Le procédé qu'il emploie actuellement consiste en l'entretien de bureaux qui rensei-

(10) Works, Vol. 10, p. 91.

(11) Works, Vol. 10, p. 326.

(12) Works, Vol. 1, pp. 380-381.

gnent le pauvre quant à l'endroit où il pourra vendre ses produits au mieux de ses intérêts, quant au genre de produits dont il a besoin, aux ressources disponibles, quant à la quantité probable d'une marchandise quelconque qui sera produite en un temps donné (13).

Ces attributions sont maintenant généralement reconnues et elles sont ordinairement remplies par un Secrétaire d'Etat de l'Agriculture ou par un bureau central correspondant. Elles deviendraient néanmoins inutiles si le Gouvernement ne remplissait ces deux fonctions principales : protéger la vie du citoyen et la propriété ; il s'agit donc de savoir quel poids chacune d'elles aura dans l'élection d'un gouvernement.

Démocratie.

Les droits des citoyens dans l'Etat sont égaux et chacun devrait avoir voix au choix du Gouvernement. Ce principe implique nécessairement le régime démocratique, car seule une démocratie donne des droits égaux à tous les citoyens.

La théorie de l'égalité de tous trouve un parallèle chez Rousseau et chez de nombreux Romantiques ; elle est encore énoncée dans cette fameuse phrase de la Déclaration de l'Indépendance : « Tous les hommes sont nés libres et égaux ». Cependant Emerson ne prétend pas que la démocratie soit la seule forme de gouvernement possible. Il a vu que dans beaucoup de monarchies les citoyens ont un pouvoir presque égal à ceux qui vivent sous le régime démocratique. Il estime que la forme du gouvernement n'est que la résultante du degré de culture d'un pays donné

(13) Works, Vol. 1, p. 384.

à un moment donné, et il considère la démocratie comme l'expression de la plus haute culture qui ait existé jusqu'à ce jour. Contrairement à Coleridge, il ne croit pas qu'à certains hommes plus éclairés échoit la tâche de guider les autres vers une amélioration de l'Etat. Pour lui, tous les hommes ont la même faculté de recevoir l'inspiration divine ; il n'existe donc pas de classe plus favorisée au point de vue de l'intelligence. Alors que Coleridge conseillait une sorte de démocratie Tory, Emerson recommande la démocratie universelle, d'après laquelle tous les hommes, égaux en vertu de leurs rapports avec la Sur-Ame, n'ont qu'à suivre leurs propres penchants (14).

Personnellement, le Philosophe avait confiance en un gouvernement démocratique dont les principes s'harmonisaient parfaitement avec ses théories. Suivant lui, la démocratie s'appuie sur le libre arbitre, principe qui s'allie intimement non seulement avec sa doctrine bien connue sur l'individualisme (15), mais encore avec ses idées sur l'inspiration. Il pensait qu'établir la démocratie, faire participer tous les citoyens au gouvernement qui devait les diriger, c'était admettre qu'il y a quelque chose de divin chez tous les hommes et que tous sont susceptibles d'être touchés par l'influence divine. Ils n'avaient qu'à se mettre en communion et ils recevraient le flot divin, car leurs âmes et celle de l'Esprit Suprême sont identiques (16). Né dans une démocratie, cependant, Emerson n'estimait pas être en mesure de juger les bons et les mauvais côtés d'une monarchie. Il considérerait néanmoins qu'une démo-

(14) Crane Brinton, p. 70.

(15) Journal, Vol. 3, p. 369.

(16) Journal, Vol. 3, p. 390.

cratie était le régime le plus indiqué pour l'Amérique. En d'autres termes, il recommandait qu'à chaque peuple adoptât un système de gouvernement pratique, celui qui lui conviendrait le mieux et s'il n'était pas encore prêt pour la démocratie, il devait appliquer le régime le plus approprié à son degré de culture.

Estimant que les Américains avaient suffisamment prouvé leur degré avancé de civilisation pour avoir droit au gouvernement démocratique, Emerson ne s'arrêta pas là dans son désir de donner la souveraineté au peuple. Il prétendit que le citoyen devait avoir le droit de participer aux élections de ses représentants et que le droit de vote ne devait pas être le privilège des propriétaires.

Cette question fut discutée âprement par la législature de Massachusetts et très chaleureusement opposée par Daniel Webster qui voulait conserver à la propriété ses privilèges en matière de vote. A cette époque les Etats-Unis montraient une tendance très marquée vers le suffrage universel, tendance qu'Emerson approuvait.

Pourtant, au point de vue pratique, il voyait un certain danger à trop étendre le vote, car bien qu'il ne doutât pas que le citoyen ordinaire fût capable d'agir avec sagesse, il craignait que celui-ci, se laissant influencer par une campagne adroite, n'agît sans réflexion. Emerson avait confiance dans les capacités des citoyens sincères ; même au temps de sa jeunesse il se refusait à croire que l'homme inculte pût être incapable de comprendre et de juger le discours le plus érudit. Cette foi dans l'humanité persista toute sa vie, mais elle fut toujours tempérée par l'idée que souvent les hommes cessent de réfléchir et se fondent dans la masse sans pensée.

Emerson détestait parler de la masse. Il voulait qu'elle disparût pour ne laisser que des êtres pensant individuellement. « La masse est brutale, imparfaite, peu éduquée, ses exigences et son influence sont pernicieuses ; il ne faut pas la flatter mais lui tenir tête. Je ne veux rien lui céder, mais la dompter, la discipliner, la diviser, la briser et en tirer des individus... La masse est une calamité. Je ne veux pas de masse, mais seulement des hommes, des femmes honnêtes, bonnes, douces, accomplies » (18). Au lieu du vote collectif, le Philosophe voulait le vote réfléchi de chaque individu. Il eut l'occasion de voir agir la masse sans même bouger de Concord. Dans son Journal il raconte qu'il a vu le Jacobin du village faire son cours de politique à un groupe d'électeurs, et qu'il s'est aperçu que ce chef aimait ce que lui (Emerson) haïssait. « Le démagogue se soucie peu des hommes, il ne s'occupe que de leur bulletin de vote. Il ne voit pas en eux des êtres humains, ayant une âme, mais une majorité » (19).

De plus Emerson se plaignait qu'à l'instigation d'un étranger intelligent, le peuple de Concord avait été conduit à refuser un poste politique à Samuel Hoar, homme de grande valeur et de probité indiscutable. A sa place il avait élu un candidat presque inconnu. Un cas de ce genre où même ses concitoyens s'étaient laissés jouer, le fit réfléchir, et il en vint à se demander si, après tout, un Gouvernement populaire répondait bien à ce que l'on en attendait (20).

(18) Works, Vol. 6, p. 249.

(19) Journal, Vol. 5, p. 76.

(20) Journal, Vol. 4, p. 148.

Emerson savait qu'en dépit de la manière dont se passent les élections, le fait d'être élu à la présidence ou à quelqu'autre poste important du Gouvernement est aux yeux de tous l'attestation de la valeur d'un homme. Bien qu'on connaisse les moyens méprisables employés pour obtenir une élection, on fait grand cas de son résultat.

Il réprouvait ce sentiment et il reconnaissait que dans l'état actuel de la société il faut qu'un homme possède une grande force de caractère pour ne pas se laisser influencer par l'éclat d'une situation brillante et pour savoir distinguer l'état d'esprit qui existe derrière la façade ; qu'il faut aussi du courage pour donner la préférence au patriote et ne pas se laisser entraîner par les acclamations de la rue (21).

Là encore l'optimisme d'Emerson s'affirmait. En dépit de la faiblesse qu'il constatait chez les hommes politiques, il prétendait que bien que les travailleurs fussent poussés par des meneurs intelligents et intrigants à voter contre les meilleurs candidats, cet état de choses ne durerait pas longtemps. « Les gens désirent réellement être représentés et dirigés par les bons et non par les mauvais, et le fait que la masse se soit laissée tromper ne prouve pas qu'elle doive continuer d'exister. Le temps viendra où elle se dissoudra en individus qui voteront pour l'homme le mieux qualifié » (22).

D'autre part la propriété a aussi des droits qui devraient lui donner voix au gouvernement, mais contrairement à ceux des gens, les droits de la propriété sont très variables. Il est évident que la manière la plus facile de

(21) Journal, Vol. 5, p. 79.

déterminer les droits relatifs de l'individu et de la propriété serait de permettre aux gens de faire les lois pour les gens et à la propriété de légiférer pour elle-même. Ce principe idéaliste n'est cependant pas aussi simple à appliquer qu'il le semble. La propriété se transmet de main en main, et bien que dans la société primitive on ait trouvé pratique de lui donner le pas sur les gens, ce principe ne paraît pas aussi acceptable à un âge plus éclairé. Cela équivaut tout simplement à mettre aux mains du riche les moyens d'empiéter sur les droits du pauvre. De plus on s'est rendu compte que la propriété serait toujours protégée quelle que soit la loi (23)... La valeur intrinsèque d'un objet lui restera toujours et celle des gens ne leur sera pas enlevée quelles que soient les lois qui puissent les régir. La propriété s'attache aux gens, donc la seule chose à envisager par l'Etat doit être la protection des gens, laissant à la propriété le soin de se protéger elle-même, ce qu'elle ne manquera pas de faire.

Gouvernement non centralisé.

Emerson estimait encore, et il insiste souvent sur ce point, que le pays était trop gouverné (24). Cette opinion le rapprochait des hommes d'Etat du Sud qui avaient toujours été ennemis d'un gouvernement trop centralisé, et qui préconisaient une confédération assez élastique, laissant la plus grande partie du gouvernement à chaque Etat particulier et aux villes. Ces mêmes doctrines furent professées par Jefferson et Calhoun, qui tous deux regardaient avec appréhension l'empiètement du gouvernement

(23) Works, Vol. 3, p. 205.

(24) Works, Vol. 3, p. 255.

fédéral sur le pouvoir des Etats particuliers. De même que les hommes politiques des Etats du Sud, Emerson reprochait au gouvernement d'intervenir dans les affaires locales, et il croyait que c'était aux petites communautés ou à la Ville, ainsi qu'on l'appelait en Nouvelle-Angleterre, que revenait le pouvoir de décider des questions de politique intestine. Après cela viendrait la République où l'Etat et en dernier ressort le Gouvernement National. En déléguant ainsi le pouvoir aux unités locales, le gouvernement Fédéral n'aurait naturellement à s'occuper que des affaires purement nationales.

Cette opinion conduisit Emerson à déclarer que : « Moins le pays serait gouverné, mieux cela vaudrait », « moins nous aurons de lois, mieux le pays sera gouverné ». Plus tard ces idées furent rejetées par Nietzsche (25).

La Loi.

Emerson n'éprouva jamais un grand respect pour les lois. Il était tout disposé à les voir changer, à briser avec le passé si un changement politique était susceptible d'apporter une amélioration à la situation. Il considérait la loi comme un expédient auquel on a donné une forme écrite et qui permet de solutionner un cas particulier. « Nous pouvons aujourd'hui faire d'aussi bonnes lois qu'il en a jamais été fait, et probablement même de meilleures que celles qui sont en vigueur depuis des générations. Tout ce qu'il faut pour élaborer une loi, c'est qu'un homme puissant acquiert une position tellement forte qu'il oblige les autres membres de la société à subir sa volonté. Les lois ne font que traduire cette forte centralisation et

(25) Works, Vol. 3, p. 215.

toute leur valeur réside dans le fait qu'elles sont l'expression de la vie sociale » (26). Il n'y a rien de sacré dans une loi, et il est absurde de dire que la loi fait la ville, comme le pensent certains politiciens. Ceux-ci semblent croire que l'on peut imposer aux gens n'importe quelle loi si l'on obtient assez de voix pour la faire passer. Pourtant une loi injuste est une corde de sable qui se brise à la première torsion. D'ailleurs il est inutile de voter pour ou contre une loi, puisque l'Etat ne fait que suivre la volonté du citoyen, et si celui-ci s'oppose à l'une d'elles, aucune législation ne peut la rendre applicable.

Avec de tels sentiments, Emerson ne pouvait concevoir qu'une loi soit digne de respect parce qu'elle avait été utile autrefois. Il n'y a rien de sacré dans une mesure prise plusieurs générations avant nous, mais au contraire, quand l'esprit public progresse, il trouve que les lois qui l'exprimaient à quelque date antérieure sont irrationnelles et mal énoncées. Le meilleur code légal est celui qui suit les progrès de l'intelligence ; il est plus facile à adapter et mieux approprié à nos besoins (27).

Emerson pousse même plus loin l'individualisme. Il déclare qu'il est absurde qu'un homme fasse des lois pour les autres ; celles-ci sont plus qu'inutiles (28). Une loi qui n'a pas la sanction du citoyen est sans force ; elle n'acquiert de puissance que par la loyauté de ceux qu'elle concerne. En donnant leur assentiment à une loi, les citoyens s'engagent naturellement à la respecter. Un mur de pierre, même peu élevé, entourant un verger, empêche

(26) Works, Vol. 3, pp. 199-200.

(27) Works, Vol. 3, pp. 200-201.

(28) Works, Vol. 3, p. 215.

les gens d'envahir celui-ci bien qu'on puisse facilement y pénétrer et prendre tout ce qu'on désire. Si quelqu'un agissait autrement, le propriétaire pourrait recourir à la loi, qui par une lente procédure, condamnerait l'offenseur, mais si tout le monde en faisait autant, ni les jugements ni les plaidoyers ne suffiraient à garder la propriété. La raison pour laquelle l'homme respecte la loi est que celle-ci trouve un écho dans son esprit et que chez l'individu, aussi bien que dans le code, il existe un sentiment de réprobation contre le vol (29).

Emerson pousse cette acceptation individuelle de la loi jusqu'aux limites mêmes de l'anarchie, si toutefois son individualisme même n'est pas pure anarchie. On a dit que la logique dans l'individualisme conduit à l'anarchie, et à ce point de vue il est logique. En faisant l'individu juge du bien fondé de la loi, il ouvre la voie à la suppression totale de cette dernière. Bien entendu, puisqu'Emerson pensait que tous les hommes sont essentiellement les mêmes, s'il avait été conséquent avec lui-même, il aurait usé de l'argument que les lois sont fondamentalement justes étant donné que les hommes qui les ont faites sont comme ceux qui leur obéissent. Cependant, là il n'est pas logique car il prétend que l'homme bon ne peut se plier à obéir strictement aux lois (30) ; ce n'était pas chez lui une idée passagère, mais un jugement bien mûri. Six ans plus tard (1850), quand le Congrès eut passé la loi sur les Esclaves Fugitifs, il fit un discours à ses concitoyens sur ce sujet, au cours duquel il déclara : « Mais l'acte du congrès du 18 septembre 1850 est une loi à la-

(29) Works, Vol. 2, p. 234.

(30) Works, Vol. 3, p. 208.

quelle chacun de vous doit désobéir à la première occasion, à laquelle nul ne peut se plier ou conseiller aux autres d'obéir sans manquer au respect de soi-même et au nom de gentilhomme » (31).

Si Emerson parle ainsi c'est que la loi en question est immorale ; or, on ne peut pas plus imposer une loi immorale qu'un contrat obtenu par la force. Comme Seward, il pensait qu'au-dessus de la Constitution des Etats-Unis, il y a la Loi Morale, et que toute législation contrevenant à cette loi est nulle et non avenue. Emerson estimait que tous les hommes savent distinguer ce qui est moral de ce qui ne l'est pas ; or, comme la loi sur les Esclaves Fugitifs fut soutenue d'une part, et désapprouvée de l'autre, par des hommes dont la sincérité et les bonnes intentions étaient hors de doute, il est évident que tous ne voient pas de la même façon en ce qui concerne la morale (32).

VI. — *Théorie — Les deux grands Partis.*

Parmi les divers partis politiques, Emerson n'en reconnaissait que deux grands qui conservent toujours leur identité quel que soit le nom qu'ils choisissent pour parader. Ce sont les Conservateurs et les Libéraux Radicaux, les Innovateurs ou les Démocrates.

Cette division est plus qu'un simple hasard, car ces deux partis ont existé de tous temps et leurs querelles ont rempli l'histoire. Dans presque toutes les nations il y a eu un parti pour soutenir la monarchie et un parti pour favoriser un gouvernement plus libéral, le parti de la propriété et du riche, et celui qui prenait la défense

(31) Journal, Vol. 8, p. 327 — Works, Vol. 3, p. 342.

(32) Journal, Vol. 8, p. 479.

du pauvre, le parti des vieux usages et des anciennes coutumes et celui des idées nouvelles et du progrès. Emerson considère que l'adhésion à l'un de ces partis est plutôt une question physiologique qu'innée. L'homme fort se donne aux nobles causes, au parti de l'innovation, mais quand il commence à vieillir, il se calme, il devient conservateur et réactionnaire. Il ne désire plus aller de l'avant, entrevoir de nouvelles possibilités ou faire de nouvelles expériences. Il se contente de se reposer sur ce qui a été fait, « de se poser sur la crête de la dernière vague » (33).

Le parti Conservateur se limite toujours au fait et ne regarde pas au delà. Il n'a à son service que de faibles arguments, car il lui faut toujours recourir au mot « nécessité » et prétendre qu'un changement serait un mal plutôt qu'une amélioration. Il nie la possibilité du bien et du progrès. Il s'appuie sur la faiblesse de l'homme, sur ses fautes et ne veut pas admettre qu'il lui soit possible d'aller de l'avant ; c'est le parti du souvenir, de ce qui a été fait et non de ce qui pourrait être fait dans un temps meilleur.

D'autre part, les Conservateurs ont beaucoup de bon, car ils représentent le parti de la sécurité. Ils ne se lancent pas dans un mouvement sans voir où ils vont. Ils ne font pas confiance à de simples théories, mais veulent avoir la preuve qu'une idée est pratique avant de l'appliquer. Ils estiment que la société est malade et qu'il n'y a pas de remède possible ; à leur point de vue, tout ce qu'on peut faire est de lui donner un palliatif, quelque chose qui en-

(33) Works, Vol. 1, pp. 297-300.

lève immédiatement la douleur sans s'attaquer à la cause directe du mal. Ils n'essaient pas de réorganiser le système défectueux du commerce puisque celui-ci a pu se maintenir tel qu'il est depuis si longtemps, et si quelqu'un proteste ils crient à l'absurdité, mais ils ont bien soin d'écarter du protestataire les moyens qui lui permettraient de s'élever, de crainte qu'en devenant fort celui-ci ne dérange l'ordre établi des choses, et ne trouble leur tranquillité.

L'autre parti, celui de l'innovation et des réformes, est l'antagoniste des Conservateurs.

Les Réformateurs sont prêts à rompre avec le passé, à se tailler un nouvel état. Il leur importe peu que la société soit organisée suivant une législation plusieurs fois centenaire, que les lois sur la propriété, comme les institutions, soient basées sur des coutumes bien éprouvées. Ils vont de l'avant. Ils tablent sur des probabilités, envisagent ce que l'homme peut faire plutôt que ce qu'il a déjà fait, mais il faut avouer qu'ils se débattent parfois contre des impossibilités.

Le réformateur cependant a tendance à concentrer ses efforts sur une réforme unique ou sur quelque point de morale ; il y met une telle ardeur que le monde entier, lassé, se ligue contre lui. La sagesse lui conseillerait de ne pas tenter ce qu'il ne peut réaliser complètement, ou même à peu près, car si son projet venait à échouer, il éprouverait un découragement qui le briserait (34). De plus, aussi bonne que soit la réforme entreprise, cette manière de procéder ne pourrait que lui être nuisible.

Entre les deux partis, Emerson donne naturellement

(34) Works, Vol. 1, p. 303.

la préférence au second, bien qu'il estime que celui-ci, pas plus que l'autre, ne représente un tout parfait. Chacun des deux groupes représente une excellente moitié ; il n'est ni tout à fait conservateur, ni entièrement libéral ; c'est un mélange des deux, avec une prédominance dans un certain sens. Ceci, aux yeux du Philosophe, est une heureuse combinaison, doublement heureuse même si la prédominance penche du côté libéral.

Les Partis Politiques.

Emerson eut trouvé parfaitement naturel que les citoyens soient divisés en deux groupes : celui des Conservateurs et celui des Libéraux. Il avait peu d'estime pour les partis politiques qui existaient alors aux Etats-Unis. Il pensait que ces partis ne représentaient pas les convictions réelles de leurs membres et que ce n'étaient que des associations créées par les circonstances et placées sous la domination d'un chef assez hardi pour exiger l'obéissance sans s'inquiéter des désirs de ceux qu'il conduisait.

Entre les deux grands partis qui se divisaient alors le pays, Emerson aurait préféré donner son appui aux démocrates, dont le programme, comprenant la liberté du commerce et d'autres réformes, concordait avec ses opinions, mais il s'aperçut vite que, s'il partageait leur idéal, il ne pouvait approuver leurs dirigeants. Il sentait que les démocrates avaient sans aucun doute le point de vue le plus juste, l'idéal le plus élevé, mais les Whigs avaient des chefs supérieurs (35). De plus, s'il est vrai que les démocrates possédaient une forte puissance d'attraction,

(35) Journal, Vol. 6, p. 276.

cela ne suffisait pas à prouver qu'ils fussent les meilleurs, car les meilleurs exercent rarement cette attraction (36). Cependant, Emerson qui éprouva toujours de l'admiration pour l'homme d'action, voyait une puissance presque irrésistible dans les démocrates, puissance toute d'énergie, et il les admirait, bien qu'il ne put se décider à soutenir leurs chefs (37).

Une des causes de la méfiance d'Emerson envers les démocrates vient probablement du fait que ce parti avait été lancé par Andrew Jackson, politicien très capable, mais, pour n'en pas dire davantage, de manières peu raffinées. Cet homme recherchait ouvertement le soutien du pauvre et recrutait de nombreux partisans parmi les travailleurs et les petits fermiers. Lui et ses disciples employaient des méthodes qui choquaient profondément les sentiments délicats du Philosophe. Brahmine des Brahmines, celui-ci ne pouvait supporter leur manque de dignité, étant donné surtout qu'il se refusait à croire que les partisans de Jackson eussent choisi celui-ci pour chef s'ils avaient agi individuellement, mais qu'agissant en masse ils s'étaient laissés jouer par des dirigeants habiles.

Emerson sentait que le parti de Jackson avait une mauvaise influence dans les villes et en général dans les campagnes, mais il trouvait chez eux un signe encourageant. Même dans leur dépravation, ils ne voulaient pas qu'il fut dit qu'ils se consacraient au mal et sur leurs bannières ils faisaient de grandes déclarations d'honnêteté et de sentiments élevés (38). Emerson les accusait de

(36) Journal, Vol. 5, p. 423.

(37) Journal, Vol. 8, p. 340.

(38) Journal 1834, Vol. 3, pp. 356-357.

manipuler les votes, il prétendait qu'un même homme votait plusieurs fois, et il reprochait au parti d'autres formes de corruption. Cependant, son éternel optimisme lui faisait croire que même s'il advenait le pire, que les Whigs fussent défaits, la constitution violée, il n'arriverait pas grand mal à l'Amérique si ensuite les Whigs se relevaient avec une force nouvelle. Il croyait que le peuple ne se laisserait pas égarer longtemps, et que, désirant un Gouvernement honnête, il se détournerait de ses chefs corrompus et rappellerait au pouvoir le parti des Whigs pour la rédemption de l'Amérique, comme la chose s'était déjà produite en Angleterre (39).

En soutenant les Whigs, cependant, Emerson ne s'illusionnait pas sur leurs défauts. En tant que parti politique il les critiquait assez sévèrement, et il adopta le mot « Whigs » pour symboliser tout ce qui était faible et rétrogressif dans le Gouvernement. Il sentait que les idées des Whigs étaient presque les mêmes que celles des Conservateurs de tous les gouvernements. Ils étaient doux et disciplinés (40). Ils acceptaient l'idée du mauvais état général des affaires gouvernementales et ne faisaient que des lois passagères (41) ; leur but était de réfréner les actes hâtifs, bien qu'en agissant ainsi ils retardassent le progrès (42) ; ils refusaient de s'allier aux abolitionnistes (43) et subissaient la tyrannie et l'injustice pourvu qu'elles fussent d'accord avec le code (44).

(39) Journal 1834, Vol. 3, p. 359.

(40) Journal 1841, Vol. 6, p. 88.

(41) Journal, Vol. 6, p. 65.

(42) Journal, Vol. 8, p. 311.

(43) Journal, Vol. 7, p. 54.

(44) Journal, Vol. 9, p. 410.

Emerson était donc plutôt hésitant en ce qui concerne ses couleurs politiques. Il voulait voter pour le parti du progrès et de l'avancement, pour le parti légèrement radical, pour le parti de l'individualisme, mais il ne pouvait se décider à en accepter les chefs. D'autre part, il reconnaissait la valeur des chefs des Whigs, mais il trouvait leur politique timide et rétrogressive. En conséquence, ce fut un heureux moment pour lui lorsque les Whigs furent remplacés par le parti républicain qui se montra fermement opposé à l'esclavage. Emerson comprit que ce parti pouvait compter sur son appui en dépit du fait qu'il n'était pas parfaitement d'accord avec lui sur tous les points.

Une chose sur laquelle les opinions d'Emerson différaient de celles des Républicains était la question du commerce. De tous temps les républicains s'étaient montrés désireux de favoriser l'industrie américaine par l'application de taxes douanières sur les articles de fabrication étrangère susceptibles de concurrencer ceux de la production nationale. Emerson, d'autre part, émettait la théorie plus purement démocratique que le commerce doit être libre et que si le fabricant américain ne pouvait lutter avec le commerce étranger sur une fabrication donnée, il restait encore de nombreux produits sur lesquels il pouvait soutenir la concurrence.

En se montrant opposé à l'application des tarifs douaniers, Emerson n'était pas tout à fait d'accord avec la Nouvelle-Angleterre. Avant 1818, cette question avait soulevé l'opposition de tout le pays, qui, à cette époque, mettait presque toute son activité commerciale dans les transports ; il ne pouvait donc accepter des restrictions

qui auraient été susceptibles de mettre son commerce en danger. Quand donc, en 1818, la question du tarif fut soulevée, elle rencontra l'opposition énergique de Webster. Peu à peu, cependant, la Nouvelle-Angleterre se détourna du commerce de transports pour s'intéresser à la fabrication et ce changement d'occupation amena naturellement une modification des taxes sur la production. Webster se rallia au parti du tarif élevé, car il était de l'intérêt de la Nouvelle-Angleterre de se protéger contre l'étranger. Quant à Emerson, il ne s'y convertit jamais. Il ne se laissa pas impressionner par l'argument de Greely qui entrevoyait dans cette mesure non pas l'avantage du capitaliste mais celui du travailleur américain qui serait ainsi protégé contre la concurrence du travailleur européen (45). En 1830, il était du parti du commerce libre et en 1851 il le soutenait toujours, prétendant que la taxe favorisait seulement quelques riches fabricants et qu'elle ne servait en rien les gros capitaux placés dans les chemins de fer et dans les améliorations intérieures du pays (46). En 1868, Emerson croyait encore au commerce libre. Il déclarait que, bien qu'il se vît enserré dans un réseau de faits prouvant l'utilité des tarifs protecteurs, sa foi dans la justice essentielle du commerce libre n'était pas morte. Il ne voyait pas de raison de taxer d'une amende les Cubains parce que les oranges et les ananas poussent naturellement en abondance à Cuba. Il ne voyait pas de raison pour que l'habitant du Massachusetts soit favorisé par la loi au point de faire pousser des fruits dans des serres et de les forcer à mûrir artificiellement dans un

(45) Journal, Vol. 2, p. 314.

(46) Journal, Vol. 8, p. 265.

mauvais climat. « Agir ainsi c'est punir le planteur de Cuba et le consommateur des Etats-Unis. Si l'on doit lever des taxes, qu'on force l'opium, le brandy, le gin, le tabac à payer une contribution au Gouvernement et non les choses de réelle nécessité » (47). Il semblerait donc que si Emerson trouvait fort à redire à la conduite des affaires, il n'en donnait pas moins une grande attention à la forme du Gouvernement, à ses pouvoirs et à ses devoirs, et à la façon dont celui-ci expédiait les affaires courantes.

(47) Journal, Vol. 10, p. 228.

CHAPITRE VIII

Première Partie

L'ESCLAVAGE ET L'ABOLITION

Aucune évolution de la pensée d'Emerson n'est plus intéressante à observer que celle qui a l'esclavage pour objet. Se plaçant au point de vue philosophique, il commença par se contenter de considérer cette question de loin comme un problème dont les conséquences pouvaient être importantes, mais qui présentait peu d'intérêt pour la Nouvelle-Angleterre. Dans sa jeunesse, Emerson s'intéressait aux affaires locales plutôt qu'aux questions nationales : le Sud était loin de la Nouvelle-Angleterre, et parmi ceux qui l'entouraient il y en avait peu qui fussent en contact direct avec les pratiques de l'esclavage. Lentement cette question fit son chemin dans l'esprit du jeune homme ; peu à peu son âme s'éveilla au sentiment de l'injustice qu'il y avait à asservir les hommes, mais pendant longtemps il ne put se résoudre à prendre une part active au mouvement de l'abolition. Pourtant, au cours des dernières années du conflit, dans son âge mûr, il se lança dans la lutte avec une ardeur surprenante chez un homme d'un tempérament aussi froid ; il se donna tout entier à la cause, bien qu'il conservât toujours l'impression qu'une controverse de ce genre n'était pas son fait mais qu'elle

concernait plutôt des esprits plus impétueux, tels que Garrison et Phillips.

L'attitude d'Emerson à l'égard de la question de l'Esclavage pendant sa jeunesse.

C'est en 1822, alors qu'il n'est encore qu'un collégien de dix-huit ans, qu'Emerson fait pour la première fois allusion à l'esclavage dans son Journal. D'un style pompeux, il décrit un rêve qu'il a fait et dans lequel il se voyait en Afrique, sur la berge d'un fleuve. Une végétation luxuriante abondait, des animaux féroces erraient en liberté, et dans le lointain on apercevait un village composé de huttes. Non loin de là, un groupe de jeunes nègres se baignaient dans le cours d'eau. Soudain, une troupe d'étrangers apparut : les gens qui la composaient se jetèrent sur les enfants, les lièrent et les emportèrent vers un bateau caché dans la végétation tropicale de la rive. Les cris des captifs, leurs grincements de dents, leurs gémissements pitoyables, parvenaient jusqu'à Emerson qui ne pouvait s'empêcher de souhaiter que ces malheureux eussent trouvé la mort dans la rivière plutôt que d'être soumis au sort qui les attendait. Dans son rêve il s'élança pour suivre le bateau et délivrer les prisonniers, mais les marchands d'esclaves réussissaient toujours à le distancer. Il ne pouvait jamais rattraper le bateau, mais il entendait sans cesse les cris des infortunés qu'on entraînait vers l'esclavage. Finalement, les pauvres captifs furent conduits sur une terre étrangère où on les vendit comme esclaves. Là on les obligea à travailler dans les champs de l'aube à la nuit close, conduits sans pitié par le fouet du surveillant, jusqu'à ce que, épuisés de fatigue, ils trou-

vassent leur libération dans la mort. S'il y a une âme humaine dans ces corps, pourquoi, demande Emerson, Dieu permet-il qu'un tel crime soit perpétré ? (48).

En considérant le triste sort du malheureux sauvage, Emerson nie la véracité de cette maxime : « Tous les hommes sont nés égaux » et il la considère comme une hypocrisie. Il ne veut pas reconnaître avec Rousseau que les hommes soient nés égaux, mais toujours enchaînés. Au contraire, il voit l'inégalité des avantages personnels, des circonstances essentielles qui font la vie heureuse, la famille, la fortune, inégalités qui abondent partout. Il avance la théorie que la nature a assigné différents degrés d'intelligence aux différentes races, et qu'en conséquence les barrières qui existent entre elles sont pour ainsi dire insurmontables. Cette inégalité est le signe par lequel la Providence distingue ceux qui sont nés pour diriger de ceux qui sont nés pour obéir. De même que le chien et le cheval dépendent de leur maître, ceux qui sont au bas de l'échelle de l'humanité dépendent des classes supérieures (49).

Cet argument en faveur de l'esclavage ne doit pas être considéré comme une indication des sentiments d'Emerson. Ce n'est qu'un effort de sa part pour faire ressortir les deux côtés de la question, peser l'un et l'autre, et pour en tirer une conclusion qui ne soit ni de parti pris ni injuste. L'esclavage concerne essentiellement le Sud, et cette question fut traitée à bien des reprises différentes par ses protagonistes. Le chancelier Harper, de l'Université de South Carolina comparait fréquemment le nègre à un ani-

(48) Journal, Vol. 1, p. 80.

(49) Journal, Vol. 1, pp. 181-186.

mal, et, par analogie, il prétendait que le nègre, étant essentiellement inférieur au blanc au point de vue de l'intelligence, est formé par la nature pour devenir le serviteur de ce dernier (50). De plus, il était d'usage à cette époque d'en appeler à l'évangile pour régler toutes les questions en litige. Les amis et les adversaires de l'abstinence totale, ceux qui croyaient au droit de vote pour la femme, ceux qui étaient pour et ceux qui étaient contre l'emprisonnement pour dettes, épluchaient l'évangile avec diligence pour trouver des textes en faveur de leur cas particulier (51). Naturellement les abolitionnistes et les esclavagistes ne manquaient pas d'avoir recours à cette source fertile de preuves. Un de leurs arguments les plus ingénieux fut celui de John Henry Hopkins, Archevêque de Vermont : ce prélat essaya de prouver que l'esclavage avait été ordonné par Dieu, en ce sens que Noé avait prophétisé que son fils et les descendants de celui-ci seraient perpétuellement les esclaves de leurs semblables, que l'esclavage était reconnu dans les dix Commandements et que Saint Paul avait créé des lois pour gouverner les esclaves (42). Il n'est donc pas surprenant de voir Emerson prétendre que Dieu ait créé des hommes de différents degrés d'intelligence, dont les uns étaient destinés à servir les autres.

Etant donné que des différences naturelles existent entre les membres d'une même espèce, Emerson se demande ensuite si un individu quelconque a le droit d'en asservir un autre à sa volonté. Il ne veut pas donner à la ques-

(50) Harper, *Pro-Slavery Argument*.

(51) Hart, *Slavery and Abolition*, pp. 139-140.

(52) Hopkins, *View of Slavery*.

tion de volonté une importance prédominante, car il fait ressortir que ce n'est pas volontairement que lui-même est né sujet d'un état quelconque. Si le choix lui avait été donné, il aurait probablement préféré être le Grand Mogol plutôt qu'un simple citoyen de l'état de Massachusetts. Les circonstances qui président à la naissance d'un être humain ne sont que pur hasard et ne dépendent pas de lui. Dans l'Inde, les hommes nés dans les castes les plus basses de la société souffrent aussi profondément que les esclaves africains, la seule différence entre eux étant que Dieu a imposé la souffrance aux pauvres indiens tandis que c'est l'homme qui a imposé la misère aux captifs africains.

Aux yeux d'Emerson, la faiblesse relative du nègre d'Afrique, qui ne possède pas les moyens de se défendre contre ses agresseurs, ne peut servir d'argument ni en faveur de l'esclavage ni contre lui. La force sans intelligence lui semble être un avantage inutile. Ainsi l'homme enchaîne les bêtes sans souci de leur force, car elles n'ont pas l'intelligence, mais si elles possédaient l'un et l'autre il lui serait impossible de les employer comme il le fait maintenant.

Emerson se sert encore d'un autre argument, cher à tous les défenseurs de l'esclavage : celui que l'esclave est beaucoup plus heureux et a de bien plus grands avantages dans sa situation qu'il n'en aurait avec la liberté primitive de la brousse africaine. « ...Il est vrai que l'esclave sous le toit chaud d'un maître humain, soumis à des travaux faciles et recevant une subsistance régulière, est beaucoup plus heureux que ses frères nus, mourant de soif dans les sables brûlants, ou exposés à tous les dangers de la sau-

vage solitude de leur terre natale » (53). Ce même argument se retrouve souvent dans les écrits d'Emerson ; il cherchait par ce moyen à montrer que l'esclavage est la méthode que Dieu a ordonnée pour la propagation de la Chrétienté ; que la captivité apporte aux races païennes plongées dans la nuit de l'ignorance les arts et les sciences des Anglo-Saxons qui forcément leur resteraient inconnus en Afrique ; et enfin que la situation des esclaves est en bien des cas supérieure à celle des pauvres blancs, forcés de travailler dans les usines de la Nouvelle-Angleterre. En effet, le sort de l'esclave ne semble pas avoir été particulièrement dur dans le Sud, et les exemples de cruauté de la part des maîtres n'ont été que l'exception. Guidé simplement par un intérêt économique, le planteur du Sud ne pouvait se permettre de maltraiter ses esclaves ni manquer de leur donner les vêtements et la nourriture nécessaires, car agir ainsi c'était détruire sa propre propriété. De plus, la plupart des maîtres d'esclaves étaient humains et ne se sentaient pas disposés à maltraiter une créature humaine (54). En ce qui concerne les conditions du travail, il est exact que l'esclave jouissait d'une protection bien plus efficace que l'ouvrier d'usine du Nord, et que sa part de confort excédait de beaucoup celle du travailleur industriel de la Nouvelle-Angleterre. A cette époque, ce dernier n'était en réalité qu'un esclave du capital, vivant et travaillant dans les pires conditions (55).

Après avoir émis ces arguments en faveur de l'esclavage, Emerson donne ses propres opinions concernant la

(53) *Journal*, Vol. 1, pp. 176-186.

(54) U. Phillips, pp. 188-220.

(55) Hart, p. 146 — Harper, *Pro. Sl. Arg.*, p. 95.

question. Quelque logiques que ces arguments puissent paraître, ils sont contraires à la raison et au bon sens, et un esprit sans préjugés ne peut leur donner créance. L'intérêt seul, et non le raisonnement, peut faire admettre l'esclavage. Si c'est une offense envers Dieu que d'enlever la liberté à un homme, le fait d'agir ainsi est une audacieuse impiété, et si l'homme n'est pas libre, la faute doit en être imputée à Dieu ; cette idée est révoltante. En tous cas, l'homme dont le devoir est d'imiter la bienveillance de l'Etre Suprême, à mauvaise grâce à tenir un de ses semblables dans les liens de la servitude (56). Ici, Emerson ne fait que répéter les arguments dont les abolitionnistes religieux se servaient constamment, c'est-à-dire, que l'esclavage est opposé au principe de la Chrétienté, qui a pour but de libérer les hommes et non de les tenir captifs.

Ce n'est que quelques années plus tard qu'Emerson se réfère de nouveau à l'esclavage. A l'âge de 22 ans, il élève une protestation contre le trafic des esclaves qui devient un danger pour les Etats-Unis. Depuis 1808, le gouvernement avait formellement interdit l'importation d'esclaves ; néanmoins ce trafic devait continuer bien des années plus tard. La prohibition fit croître la valeur des noirs, et pendant quelque temps le trafic des esclaves devint un des métiers les plus lucratifs. Bien qu'avant 1828 l'esclavage eut pratiquement disparu de la Nouvelle-Angleterre en raison du climat peu favorable au travail des nègres, l'habitant de cet Etat n'avait en aucune façon renoncé à ce commerce, et ses bateaux revenaient chargés

(56) Servey, The Slave Trade.

à couler d'esclaves capturés sur la côte d'Afrique. Il n'était pas rare qu'un négrier devînt riche après une seule campagne. Emerson protesta contre cette pratique inhumaine, et déclara que les nations du monde devaient former une ligue si puissante, si concentrée, qu'elle la rendît impossible (57).

Années de silence sur la question de l'Esclavage.

On ne trouve aucune autre réflexion sur l'esclavage dans le Journal d'Emerson avant 1827, époque à laquelle il passa l'hiver en Floride pour rétablir sa santé. Par une étrange coïncidence, le trésorier de la Société de la Bible, qui était également prévôt du district de Saint Augustin, avait organisé au même endroit et en même temps, un meeting de la Société et une vente d'esclaves aux enchères. Emerson remarqua l'ironie des deux procédés. Les gens qui étaient dans le bâtiment écoutaient les paroles de joie, tandis que dans la cour un commissaire-priseur mettait aux enchères quatre enfants privés de leurs mères. Une telle inconscience ne pouvait échapper à Emerson, mais il fit peu de commentaires sur ce marché, se contentant de raconter les événements (58).

En dehors de cet incident, Emerson ne fait pour ainsi dire aucune mention de l'esclavage pendant dix ans. Il revient dans le Nord au printemps suivant, où il a peu d'occasions de se trouver en contact avec la pratique de l'esclavage, et la question semble lui être complètement sortie de l'esprit. De plus, pendant cette période, les anti-esclavagistes paraissent avoir lutté désespérément ; il

(57) Journal, Vol. 2, p. 80.

(58) Journal, Vol. 2, p. 178.

semble que leur énergie se fût épuisée. Les églises ne reprouvaient plus l'esclavage, et l'intérêt populaire, pour le moment, s'était tourné vers d'autres questions. Seul un petit groupe de gens continuait la lutte, mais il était rare qu'ils fissent autre chose que de réitérer les arguments qui avaient été énoncés vingt ans plus tôt. Ce fut pour les abolitionnistes une période d'inertie (59).

Il est curieux de constater qu'Emerson, comme ses compatriotes, semblait peu préoccupé d'un mouvement qui lui était désagréable. Il n'avait pas changé d'avis concernant le tort qui était fait au sauvage africain, mais il ne prenait pas intérêt à la discussion. Là encore, il était de son époque, se laissant influencer par ses contemporains, bien qu'on lui ait donné le nom de « philosophe indépendant ».

Réveil du mouvement abolitionniste.

La période d'apathie dans laquelle le mouvement de l'abolition était tombé ne devait pas durer longtemps. Les événements se précipitaient en Amérique et dans les pays étrangers et la question de l'abolition revenait à l'ordre du jour. Les derniers vestiges de la féodalité avaient disparu en Europe ; toutes les colonies Sud-Africaines, sauf le Brésil, avaient supprimé l'esclavage ; en 1848 le Gouvernement français prit les mêmes mesures envers les îles qu'il possédait dans le nouveau monde. L'Angleterre commença à mettre en vigueur la prohibition concernant le commerce des esclaves et une société se forma dans le but d'abolir l'esclavage dans toutes les possessions britanniques, société qui avait à sa tête des hommes tels que

(59) Hart — *Abolition of Slavery*, pp. 165-170.

Clarkson et Wilberforce. Ainsi stimulé, le Parlement anglais passa un acte d'émancipation en 1833, par lequel l'esclavage devait être aboli dans les Indes Occidentales, et une compensation donnée aux propriétaires d'esclaves. Ces mouvements, qui avaient lieu aux portes des Etats-Unis, ne manquèrent pas d'avoir une profonde influence sur l'Amérique. En général, cependant, le Nord se souciait peu d'abolir l'esclavage dans le Sud, mais il était de plus en plus décidé à ne pas lui permettre de s'étendre. Ce lent changement d'opinion des Etats du Nord ne fut pas sans se répercuter sur les abolitionnistes, qui insistèrent de nouveau pour que l'esclavage soit rapidement supprimé. Ils demandèrent que l'on obligeât les propriétaires du Sud à libérer leurs esclaves et que tout le système fût déraciné avec énergie, sans égard au prix ou à la peine que cela coûterait.

En 1837, Emerson n'en était pas encore arrivé à un état d'esprit qui lui permit d'aider la cause de l'abolition, bien que sa répulsion pour cette institution se soit graduellement cristallisée. Il déclarait que « l'esclavage est une institution créée pour convertir les hommes en singes » (60), et il le redit encore dans un discours prononcé en 1851. La répétition de la phrase indique qu'elle représente plus qu'une simple idée mentionnée par hasard dans son Journal. Elle représentait un sentiment qu'il considérait comme digne d'être exprimé publiquement, ce qu'il fit d'ailleurs treize ans plus tard dans une conférence. Au cours de cette même année, il remarqua encore : « Les

(60) Journal, Vol. 4, p. 300 — Works, Vol. 11, p. 227.

hommes de bon sens se sont récemment décidés à abolir l'esclavage » (61).

Un événement qui se produisit vers la fin de 1837 aviva encore l'intérêt qu'Emerson portait à la cause de l'abolition. Lovejoy, un des plus ardents abolitionnistes, avait été forcé de quitter Saint-Louis, Missouri, en raison de ses emportements contre les propriétaires d'esclaves. Il s'était installé à Alton, Illinois, où il avait continué sa publicité en dépit des protestations répétées des nombreux citoyens de cette ville. A différentes reprises il reçut des avertissements ; ses presses furent brisées, et ses boutiques pillées. Non dompté, il continua son œuvre de propagande contre l'esclavage jusqu'au moment où les habitants d'Alton saccagèrent son établissement et l'assassinèrent. A l'époque où ce fait se produisit, Emerson faisait une série de conférences à Boston. Au milieu d'une dissertation sur l'Héroïsme, il regarda soudain son auditoire dans les yeux et dit : « Le brave Lovejoy a donné sa poitrine au boulet, et il est mort quand il valait mieux ne pas vivre. Il est absout. Il y a plus d'hommes qu'il n'en faut qui sont prêts à mourir pour la moindre peccadille, comme des chiens qui se dévorent entre eux, mais je me réjouis profondément qu'il s'en soit trouvé un qui donne sa vie pour l'humanité et pour la liberté de parole et la liberté d'opinion » (62).

Son ami, George Bradford, dit qu'« un frisson sembla parcourir l'auditoire non préparé encore à entendre des

(61) Journal, Vol. 4, p. 359.

(62) Journal, Vol. 4, p. 372.

paroles aussi hardies concernant un martyr d'une cause impopulaire » (63).

Emerson ne se sentait pas encore prêt à entrer activement dans la cause de l'abolition. Il sympathisait avec le mouvement mais ne le faisait pas encore sien. Fidèle à ses principes, il ne se mêlait pas d'une campagne qu'il ne se sentait pas appelé à poursuivre. Il éprouvait une certaine honte à ne pouvoir se lancer de tout cœur dans aucune campagne de réforme mais cette honte même lui prouvait que ces mouvements ne lui étaient pas tout à fait indifférents.

« La furie avec laquelle le propriétaire d'esclaves et le négrier défendent leur butin sanguinaire centimètre par centimètre, leurs ponts sanglants, et leurs proies gémissantes, sert comme la Trompette du Jugement, à alarmer l'humanité, à éveiller les dormeurs, à entraîner les neutres, à leur faire entendre les arguments de la justice et le verdict qu'elle prononcera finalement » (64). Le même passage est reproduit dans ses « Œuvres » dans une conférence sur les Temps faite en 1841, montrant à nouveau qu'en 1837 son opinion sur la question de l'abolition et des horreurs de l'esclavage était définitivement faite.

A cette époque, Emerson laissa voir l'antipathie qu'il éprouvait pour l'habitant du Sud d'un ton qui est loin de ressembler à ses expressions habituelles, charitables et éprouvait pour les habitants du Sud d'un ton qui est loin de ressembler à ses expressions habituelles, charitables et un ton aisé, mais que tout cela n'est que pure façade. Il a été si longtemps en contact avec les chiens, les fusils

(63) Journal, Vol. 4, p. 374.

(64) Works, Vol. 1, p. 269.

et les chevaux, qu'il est incapable de penser à autre chose. Dans le Nord il est traité avec une déférence qu'il accepte comme son dû. Qu'on lui laisse le plus petit avantage et il en prend infiniment plus que ce qui lui revient. Il essaie de parler pour tout le Sud, déclarant que « dans le Sud nous faisons comme ceci et comme cela », ce qui signifie réellement que dans son village nègre particulier les quelques personnes qui s'y trouvent ont une certaine opinion. Comme les indiens, ils jugent de la valeur d'un homme à sa bravoure dans les combats, et si dans une conversation on traite un sujet humanitaire, ils sont aussi muets et embarrassés qu'un indien à l'Eglise (65). L'expression de ces idées personnelles si pleines d'inimitié fait peu d'honneur à Emerson habituellement si doux et si philosophe. Cela montre que, comme tant d'autres adversaires de l'esclavage, il n'envisageait pas seulement la question au point de vue purement humanitaire, mais qu'il était tenté de donner des arguments *ad hominem*. Et cependant, bien qu'il ait pu y avoir un peu de vrai dans les accusations portées par lui contre les Sudistes, surtout en ce qui concerne l'admiration que ceux-ci professaient pour la vie au grand air, la vie sportive, il n'en est pas moins certain qu'avant la Guerre Civile, le Sud dans son ensemble était la partie la plus aristocratique et la plus cultivée de l'Amérique (66).

En dépit de ces amères accusations contre le manque de culture du Sud, Emerson était cependant forcé d'admettre que les abolitionnistes, n'envisageant les choses que sous un seul jour, tombaient dans le ridicule ainsi qu'il

(65) Journal, Vol. 4, pp. 312-314.

(66) Voir Hart, *Abolition of Slavery*, pp. 24-25.

arrive souvent aux gens qui ont cette tendance (67). Le parti de l'abolition devenait de plus en plus puissant et en 1839 Emerson commença à le considérer comme un danger. Pour les élections on ne demandait plus à un candidat ce qu'il était mais quelles étaient ses opinions sur l'esclavage. Emerson voyait dans ces agissements une tendance à sacrifier l'individu à la cause, et bien qu'il détestât le principe de l'esclavage, il ne pouvait voir la tournure que prenaient les choses sans de grandes appréhensions.

La méfiance avec laquelle Emerson considérait les revendications des abolitionnistes, ne l'empêchait pas de tenir Garrison, le chef de la campagne, en assez haute estime. Ce dernier, ainsi que ses partisans, n'avait consenti à se joindre à aucun des mouvements politiques pour l'abolition ; il préférait prêcher ses doctrines et laisser de côté toute autre question. Il encourageait une politique de passivité, qui plut à Emerson. « Ayez confiance dans le principe de la passivité, laissez de côté le Gouvernement sans vous soucier de savoir si l'on peut encore construire des routes ou sauvegarder les titres de propriété ou encore si la poste fonctionne, bien que le Gouvernement n'ait plus de force armée » (68).

L'opinion d'Emerson sur Garrison, cependant, formait un contraste frappant avec ce qu'il pensait de la majorité des abolitionnistes. En effet, il jugeait que la plupart des autres réformateurs travaillaient dans un but particulier plutôt que pour la cause, et qu'ils n'étaient pas fermement convaincus, car pour l'homme convaincu

(67) Journal, Vol. 5, p. 491.

(68) Journal, Vol. 5, p. 235.

les circonstances ne sont rien, tandis que le principe est tout. « Donc, combien triviale semble la lutte des abolitionnistes, qui n'envisagent que la situation de l'esclave. Donnez à l'esclave la moindre notion de sentiments religieux et il ne sera plus esclave ; non seulement il se sentira supérieur dans son humble situation, mais il jugera que cette situation si pénible n'est qu'une simple futilité et il vous fera éprouver le même sentiment. Il est le maître. Les exagérations que nos jeunes gens font de ses malheurs, les dépeignent. Ils ne pensent naturellement pas que ce qui n'est pas futile pour eux peut l'être pour Pompéï. Nous disons donc que le principe du mouvement de réforme est sacré, mais dans sa conduite et dans ses détails, il est timide et profane. Ces bienfaiteurs espèrent élever l'homme en améliorant sa situation ; ils espèrent faire quelque chose de vivant de ce qui est mort. C'est en vain. Rien ne peut être refait et renforcé que par l'infusion de l'esprit qui l'a fait et qui le dirige » (69).

Il est assez clair qu'Emerson critiquait, non pas la cause mais le Réformateur, et on finit par se lasser de l'entendre constamment parler de servir un but universel plutôt qu'un but particulier. Que veut-il dire exactement par un but universel plutôt qu'un but particulier ? Et si les circonstances ne sont rien, pourquoi lui-même devient-il un abolitionniste actif quelques années plus tard ? Les mêmes facteurs se sont-ils transformés de particuliers en universels en un si court laps de temps, ou bien Emerson cherche-t-il une excuse pour ne

(69) Works, 1841, Vol. 1, p. 281.

pas être entré dans la lutte plus tôt ? Et puisqu'il parle d'instiller un sentiment religieux à l'esclave, qu'a-t-il fait auparavant pour réaliser ces idées ? Nous pensons avec Gray qu'Emerson commença par prétendre que si les esclaves avaient de la religion il n'y aurait pas d'esclavage (70). Il semblerait que ce qu'il voulait dire réellement c'est ceci : j'honore la cause de la liberté, mais pour des motifs purement personnels, je ne désire pas m'associer à ceux qui travaillent pour la faire aboutir.

En 1843, on tint beaucoup de meetings anti-esclavagistes dans toute la Nouvelle-Angleterre. Emerson considéra d'abord ces réunions de loin, et il est facile d'en comprendre la raison. Si l'on réfléchit combien il était raffiné et combien ces désaccords lui déplaisaient, on ne sera pas étonné qu'il n'ait pu les accueillir de bonne grâce. Clarke, dans ses « Questions du Dix-Neuvième Siècle » donne une description intéressante de ces réunions : « Il n'y avait certainement pas d'endroit plus intéressant à visiter que ces réunions de la société anti-esclavagiste. Avec une assiduité infatigable les abolitionnistes apportaient sur leur estrade tout ce qui pouvait exciter et impressionner leur auditoire. Ils avaient des orateurs de tous genres — des hommes rudes et des femmes à la voix perçante, des universitaires au parler policé, et des esclaves fugitifs balbutiants, des philosophes et des fanatiques, des athées et des ministres chrétiens, des hommes sages que l'oppression avait exaspérés et des intelligences faibles à qui Dieu avait révélé certaines des plus nobles vérités. Ils assassinaient le roi d'Angleterre, ils commettaient

(70) Gray, p. 90.

des erreurs manifestes ; les coups qui étaient destinés aux mauvais s'égarèrent souvent sur les bons. Les invectives étaient peut-être trop fréquemment l'expression de leurs arguments, et toute différence d'opinion était susceptible de les amener à retourner leurs armes les uns contre les autres. Cette Eglise militante devint souvent une église turbulente. Cependant, en faisant la part de leurs erreurs de jugement ou de leur mauvais goût on peut dire que leurs meetings étaient une splendide arène dans laquelle fut livrée une des plus grandes batailles de l'humanité ».

Clarke continue en disant que l'éloquence déployée dans ces réunions n'était pas académique mais qu'elle visait à encourager l'action. Chaque mot portait ; tout y était attaqué ; même la Constitution des Etats-Unis qui avait été jusque-là un objet d'idolâtrie, fut dénoncée comme étant un pacte avec l'enfer. Les hommes proéminents de la nation devinrent des objets de haine, les Eglises, les gouverneurs, les universités furent déclarés coupables de trahison ou ridiculisés suivant le degré d'indifférence qu'ils témoignaient à la cause de la liberté (71).

D'après ce qui précède, et vu le caractère d'Emerson, il n'est pas surprenant qu'il se soit montré opposé à une telle procédure. En 1844, il déclara que l'homme qui reste à la maison et qui travaille dans son jardin toute la journée fait beaucoup plus pour l'abolition de l'esclavage que celui qui va par tout le pays faisant des discours. Tandis que l'un parle, l'autre travaille ferme pour lui assurer la subsistance qui lui permet de poursuivre ses

(71) Clark, pp. 323-24 — Nineteenth Century Questions.

arguments. Après tout, le fait de voyager à travers le pays en faisant des conférences est facile en comparaison de la tâche du vrai travailleur. Si les adversaires de l'esclavage faisaient leur travail systématiquement, s'ils étaient réellement logiques, ils laisseraient les longs discours à ses défenseurs et montreraient que l'attachement à une cause se témoigne par le travail. Si l'on assume la profession d'abolitionniste, il faut la remplir systématiquement. Il faut éviter de se servir de tous les produits du labeur des esclaves. L'abolitionniste ne doit pas oublier que le planteur ne désire pas d'esclaves, qu'il ne trouve pas grand plaisir à employer le fouet et le surveillant corrompu, mais que ce qu'il désire réellement c'est le luxe, le luxe qui s'achète. Dans son avidité il est prêt à accepter même l'esclavage comme un moyen de satisfaire ses désirs. Si l'abolitionniste veut attaquer l'esclavage, il lui faudra d'abord entreprendre la lutte contre le luxe et montrer qu'il est prêt à le sacrifier. En se passant des choses mêmes pour lesquelles le Sud entretient une armée d'esclaves, l'abolitionniste fera plus pour les opprimés que ne le feront ses discours (72).

Annexion du Texas.

En 1848 l'annexion du Texas était à l'ordre du jour. L'intérêt de cette opération résidait plutôt dans la question de l'esclavage que dans l'acquisition d'un nouveau territoire. Un certain nombre d'Américains avaient été autorisés, d'abord par le Gouvernement Espagnol, qui dominait alors Mexico, puis plus tard par le Gouvernement Mexicain lorsque celui-ci eut réussi à secouer le joug

(72) Journal, Vol. 6, p. 536.

espagnol, à coloniser une partie de ce qui est maintenant l'état du Texas. Les Américains affluèrent dans le territoire ainsi ouvert à leur activité, et bientôt cette province fut presque entièrement habitée par des Anglo-Saxons. Au bout de quelque temps des difficultés s'élevèrent dans le gouvernement, et la province du Texas déclara formellement son indépendance. On savait, cependant, que cet acte n'était qu'une ruse de la part des habitants qui voulaient se libérer pour pouvoir se joindre à l'Union. En effet, dès qu'ils obtinrent leur indépendance, ils projetèrent d'envoyer une pétition au Congrès, demandant d'entrer comme état dans l'Union. Le Sud favorisait cette politique qui devait conduire à une annexion, car le vaste territoire du Texas étant à proximité des états où régnait l'esclavage, offrait l'occasion d'étendre encore cette institution. De son côté, le Nord n'envisageait pas avec satisfaction un projet qui devait contrecarrer tous ses efforts pour empêcher l'esclavage de s'étendre dans l'Union. Des deux côtés on savait que la question du Texas amènerait presque fatalement une guerre avec Mexico, mais on ne s'inquiétait pas de savoir s'il est moral de prendre la propriété d'une autre nation, ou de déclarer la guerre à un pays plus faible parce qu'il résiste à l'accaparement de son territoire. On n'envisageait dans cette affaire que la question de l'esclavage.

En 1844, Emerson semble avoir regardé l'annexion du Texas presque avec indifférence, si même il n'alla pas jusqu'à se montrer en faveur de cette politique. Il employa l'argument familier de la « Destinée Manifeste », cherchant à démontrer que le Texas appartenait en réalité aux Etats-Unis et qu'il devait en faire partie, tout comme

pour des causes géographiques le territoire qui s'étendait à l'ouest, jusqu'au Pacifique, était une partie intégrante des Etats-Unis. Emerson avait la certitude que le Texas devait être dominé par la forte race anglaise, et il exprima la conviction que dans les siècles à venir la méthode qui aurait été employée pour parvenir à ce résultat perdrait toute son importance... « C'est une question séculaire. Il est tout à fait dans le caractère des habitants de la Nouvelle-Angleterre de considérer les conséquences locales et temporaires de la question et de résister à l'annexion de toutes leurs forces. C'est une mesure qui n'est guidée ni par le droit, ni par la sagesse, mais par le sentiment » (73).

Dans le volume 7 de son Journal, Emerson raconte simplement : « La déclaration de guerre avec Mexico fut promulguée le 13 mai, 1846 » (76). Il remarque que la populace de Washington vaut encore mieux que la Vile Opposition dont les partisans, évaluant le degré d'endurance des gens, usent d'audace jusqu'à l'extrême limite. Webster, en tant que membre de la Vile Opposition, avait protesté contre la guerre, non pas à un point de vue moral, mais parce qu'elle coûterait trop cher. Pourtant, en présence de l'Opposition, il avait voté pour la guerre et avait envoyé son propre fils sur le front. Emerson considère que la conduite de Webster est lâche. Pour lui, elle indique un manque d'énergie qui contraste d'une manière frappante avec la conduite de son ami Thoreau ; celui-ci, qui désapprouvait la guerre, avait préféré aller en prison plutôt que de contribuer en quelque manière à un tel crime contre l'humanité. Après qu'il eût été enfermé quel-

(73) Journal, Vol. 6, p. 495.

(76) Journal, Vol. 7, p. 219.

ques heures, un de ses amis avait porté l'argent de ses taxes au geôlier, et Thoreau avait été relâché. Emerson estime que des actes aussi extrêmes dans un cas comme celui-ci ne sont pas justifiés. Il juge que l'Etat est bien intentionné envers l'individu, et que lutter contre une futilité est une cause peu glorieuse. Il fait ressortir qu'au moins 90 % des taxes servent à soutenir le Gouvernement local et d'autres obligations que l'individu lui-même approuverait et que, par conséquent, un homme ne peut lutter pour un dixième, et doit réserver son énergie pour une cause à laquelle il pourra se donner entièrement. A son sens, les abolitionnistes, contrairement à Thoreau, ont une cause en main à laquelle ils peuvent se donner tout entiers ; il leur est donc loisible de résister et d'aller en prison en masse. Ils ne voient qu'un côté de la vie ; ce sont des hommes pratiques qui croient que le redressement d'un tort refera le monde, et il est naturel qu'ils résistent (74).

Bien que la question du Texas semblât à Emerson un de ces mouvements qui retardent la civilisation, il croyait cependant qu'il n'est pas si facile de dérouter l'esprit du monde. Celui-ci peut transgresser les lois, ce qui ne l'empêche pas de se maintenir (75). Ainsi, bien qu'en principe le Philosophe n'ait pu se montrer favorable à l'accaparement d'une terre, ni à l'extension de l'esclavage, il estimait d'autre part qu'après tout le résultat ne serait que d'intérêt local et que, s'il avait la désapprobation du Nord, il aurait l'approbation du Sud. Il conserva son bon sens, et se contentant de proclamer que la guerre était néfaste,

(74) Journal, Vol. 7, pp. 219-22.

(75) Journal, Vol. 7, p. 26.

il ne résista pas ouvertement à la politique du Gouvernement.

Dans la question de l'annexion du Texas, Emerson se montrait beaucoup moins amer que la plupart de ses concitoyens : John Quincy Adams, ancien président des Etats-Unis, qui n'avait pas toujours été partisan de l'abolition, proclama audacieusement que l'annexion était une dissolution virtuelle de l'union et le fameux Dr. Channing déclara qu'il était préférable que l'Union périclât plutôt que de commettre un tel crime. Edward Everett, autrefois professeur d'Emerson et que celui-ci admirait jusqu'à l'adoration, prétendit que l'annexion était un crime énorme. Ces expressions ne représentent qu'une faible partie des nombreuses opinions qui furent vigoureusement exprimées à cette époque et parmi lesquelles celle d'Emerson est la plus douce de ton, la plus optimiste (77).

En 1843, en dépit du fait que Boston était enclin à sympathiser avec le Sud, sympathie purement commerciale il est vrai, car c'était au Sud que Boston vendait la plus grande partie de ses produits, la Législature de Massachusetts passa une résolution condamnant l'annexion.

A la fin de 1845 la question de l'annexion du Texas semble avoir fait surgir une véritable nuée de meetings anti-esclavagistes. Emerson assista à un grand nombre de ces réunions et s'attacha de plus en plus à la cause en dépit du peu d'estime qu'il éprouvait pour les chefs du parti. Il entendit Wendell Phillips, un de ces chefs, et déclara qu'il était un véritable « générateur d'orateurs »

(77) Clarke, Nineteenth Century Questions, The Annexation of Texas.

et qu'il avait une réelle vocation (78). Peu de temps après, ceux qui organisaient un « lyceum » à Concord se trouvèrent embarrassés de savoir s'ils accepteraient une conférence libre de Phillips sur la question de l'esclavage. Emerson leur conseilla fortement d'autoriser Phillips à parler pour deux raisons : d'abord parce que le « lyceum » n'avait pas de fonds suffisants pour payer de nombreux conférenciers, et ensuite parce que la question de l'esclavage devait être envisagée sous tous ses aspects. Il la comparait au démembrement de la Pologne qui fut si criminel et dont on était saturé d'entendre répéter l'atroce histoire. Il la considérait comme un fantôme que les marchands de Boston, avec leur amour du gain, n'aideraient pas à supprimer, et qui réapparaîtrait jusqu'à ce que des mesures soient prises pour le faire disparaître.

Emerson était de plus en plus attiré par les meetings abolitionnistes. Il en était arrivé à se sentir une sorte de responsabilité envers les meetings et leurs orateurs, et c'était pour lui un soulagement quand Phillips parlait, car alors il était toujours sûr que celui-ci réchaufferait l'auditoire ; il comparait l'orateur à un poêle placé dans une froide maison de la Nouvelle-Angleterre. Il commençait aussi à admirer Garrison comme conférencier, ne trouvant rien à redire à son honnêteté pas plus qu'à celle de Phillips (79). Néanmoins les mots qu'il répétait si souvent : « La constitution des Etats-Unis est un pacte avec

(78) Journal, Vol. 7, p. 5.

(79) Journal, Vol. 7, p. 96.

la Mort ; ils sont de connivence avec l'enfer, ils sont d'accord », semblaient au Philosophe paroles de fou (80).

Il est bon de remarquer qu'Emerson commençait à voir d'un œil plus indulgent les conférenciers des sociétés abolitionnistes. Il trouvait que « le bruit que l'on fait et les œufs que l'on jette quand les Forsters commencent à parler, ne sont pas des arguments et ne sont qu'un amusement de jeunes gens » (81).

Emerson en venait graduellement à croire que l'esclavage était en train de signer sa propre condamnation, que la bataille était déjà gagnée. Il trouvait cependant que les gens étaient de bois et de pierre et qu'un des plus grands obstacles à la liberté était l'amour du luxe qui les rendait timides et les faisait hésiter à agir. Il semble presque plaisant de voir Emerson reprocher aux gens d'être de pierre, de ne pas s'enflammer pour la cause de la liberté quand on songe qu'il ne faisait alors que commencer à s'intéresser au sort des nègres esclaves (82).

Les Compromis Clay de 1850.

En 1849 les événements se déroulèrent avec la plus grande rapidité. On découvrit de l'or en Californie et immédiatement l'exode vers l'Ouest commença. Des états allaient se fonder dans ce qui avait été jusque-là le désert ; sans plus tarder les avocats et les adversaires de l'esclavage commencèrent à manœuvrer pour prendre une position favorable en regard du nouveau territoire. La Californie, en vertu de la longueur de ses côtes sur le Paci-

(80) Journal, Vol. 7, p. 102.

(81) Journal, Vol. 7, p. 178.

(72) Journal, Vol. 7, p. 183.

fique s'étendait à la fois sur le territoire qui était déclaré libre et sur celui qui, par un ancien compromis, était reconnu ouvert à l'esclavage. La Californie fut peuplée en grande partie par des gens venus du Nord ; il en arriva environ quatre-vingt mille pendant l'année, qui formèrent une constitution et demandèrent d'entrer dans l'Union à titre d'état libre. Le président Taylor était d'avis que la Californie, ainsi que le Nouveau Mexique qui se trouvait également dans le territoire esclavagiste, devaient être admis dans l'Union immédiatement sans que la question de l'esclavage soit soulevée. La décision en serait laissée à l'autorité locale. Calhoun, le chef du Sud, se montra très opposé à ce point de vue ; il était déjà trop faible pour prendre la parole lui-même, mais il vint au Sénat pour entendre lire son discours par un autre sénateur. A ce moment Clay s'avança avec un de ses compromis, demandant que la Californie soit admise comme état libre, mais qu'en compensation on fasse une loi sévère sur les esclaves fugitifs, rendant obligatoire la remise à leurs propriétaires de tous les esclaves qui avaient réussi à fuir en territoire libre. Cette mesure fut adoptée en 1850 et mise en vigueur avec un amendement stipulant qu'aucun jugement ne serait octroyé à un esclave fugitif pour déterminer si oui ou non il était réellement la propriété de l'homme qui le réclamait (83).

Webster, politicien éminent du Massachusetts, agit contrairement à ce qui était attendu de lui et donna son appui au compromis proposé par Clay. Dans un des discours les plus habiles qu'il ait jamais faits, il se plaça à un point de vue tout à fait judicieux ; il révisa toute la

(83) Channing, *Student's History of U.S.*, pp. 235-257.

question de l'esclavage, les arguments du Sud en sa faveur et ceux que le Nord avançait pour sa suppression. Il fit ressortir qu'en général le Sud traitait ses esclaves avec bonté et qu'il avait de la considération pour leur santé et leur bien-être ; que la demande faite au Gouvernement par le Sud en vue de protéger l'institution de l'esclavage était juste, que le planteur du Sud ne voyait moralement pas de mal à maintenir l'esclavage. « Et la sincérité m'oblige à dire que je considère que beaucoup des habitants du Sud, et parmi eux tous les gens religieux, ont une aussi bonne moralité que les gens du Nord dont les opinions sont différentes ». D'autre part, Webster trouvait que beaucoup de gens du Nord, qui cependant avaient une claire perception de leur devoir, ne voyaient pas que la poursuite trop ardente de ce devoir unique allait les conduire à la violation d'autres obligations tout aussi sacrées. « Certains d'entre eux pensent que l'on peut remplir les devoirs d'humanité avec une exactitude mathématique, que le bien est aussi facile à distinguer du mal qu'une équation algébrique bien résolue l'est d'une équation mal résolue. Il demande la perfection immédiate, oubliant que le bien doit venir graduellement et qu'il y a beaucoup d'autres crimes que l'esclavage qui passent tous les jours inaperçus ». Webster déclara qu'il était absolument opposé à toute nouvelle extension de l'esclavage, mais qu'en vue de la nature même du territoire du Nouveau Mexique et de la Californie et étant donné que le pays en lui-même n'offrait aucun encouragement pour la pratique de l'esclavage, il serait absurde d'insulter le Sud sans nécessité par une prohibition formelle (84).

(84) Webster, Seventh of March speech.

Le passage de ce discours qui souleva surtout l'opposition du Nord est celui dans lequel Webster exprimait l'opinion que le Nord était tenu par la Constitution de rendre tout esclave fugitif qui aurait pu échapper à ses propriétaires du Sud. Sans aucun doute il existait une clause constitutionnelle rendant la remise des esclaves échappés obligatoire. « Nul homme ne remplit son devoir envers une législature s'il cherche des prétextes, des échappatoires pour éviter d'accomplir ses obligations constitutionnelles » (85).

Dans le même discours Webster s'engageait à soutenir toute mesure qui serait prise pour racheter des esclaves au Sud, sans souci de la question de prix, à condition qu'elle soit équitable envers le Sud. Il était en faveur de l'idée d'affecter à ce rachat l'argent provenant de la vente des terres publiques (86).

Ce discours fut le signal général de meetings en masse dans le Nord, et Webster fut dénoncé comme un traître à la cause de la liberté. Mais ce qui choqua le plus le Nord ce furent ses paroles concernant la loi sur les esclaves fugitifs. D'après ce que nous venons de voir, le Sud était parfaitement en droit de réclamer l'extradition des esclaves fugitifs. L'argument légal invoqué pour défendre ce droit était excellent, mais les gens du Nord ne pouvaient admettre que Daniel Webster fût qualifié pour le faire. La loi sur les esclaves fugitifs était en contradiction absolue avec la conscience éveillée et les sentiments de morale des gens du Nord. Appliquer la loi et insister pour qu'on lui obéisse, c'était la meilleure manière de rendre la résistance

(85) Webster, p. 141.

(86) Webster, p. 154.

plus violente et plus intolérable (87). Rhodes déclare que l'attitude de Webster irrita d'autant plus le Nord que son argument ne pouvait être combattu légalement (88).

Emerson, de même que d'autres citoyens de son milieu qui partageaient ses croyances, était absolument exaspéré de l'attitude prise par Webster. En 1861, quelques mois après la promulgation de la loi sur les Esclaves Fugitifs, il parla sur ce sujet à ses concitoyens de Concord. Il déclara que pendant l'année écoulée tous les hommes avaient été obligés de s'occuper de politique et de voir se produire ce que jusqu'à présent ils avaient pu éviter. « La promulgation de cette abominable loi sur les esclaves fugitifs est une infamie qui va jusqu'à corrompre l'air, enlever la beauté au paysage, qui donne à l'homme un sentiment de culpabilité et qui lui fait souhaiter de n'avoir pas vécu à une période aussi corrompue de l'histoire ». Emerson fut profondément peiné de ce que son Boston tant aimé ait si pacifiquement accepté la loi, et que l'on ait même été jusqu'à tirer le canon pour en célébrer la promulgation. Il vit là une sorte de trahison car Boston s'était autrefois vanté qu'aucun esclave fugitif ne pourrait être arrêté dans ses murs. Il avait vendu son droit à la liberté pour l'attrait d'un gain matériel, pour faire des affaires avec le Sud.

Cette loi qui violait la conscience, était contrebalancée par la loi immortelle qui oblige les hommes à rompre un contrat immoral. « C'est un principe bien connu qui fait qu'un contrat immoral est considéré comme nul, donc une loi immorale est nulle. Elle obligerait tous les citoyens à participer à un vol, ce qui dans la loi morale équivaut

(87) Lodge, *Life of Webster*, pp. 305-306.

(88) Rhodes, Vol. 1, p. 152.

à incendier ou à assassiner. Accueillir un esclave fugitif dans le Massachusetts n'est pas intervenir dans les affaires de la Caroline du Sud. C'est seulement aider un homme qui a déjà risqué la mort afin de reconquérir sa liberté. Tous les grands jurisconsultes, Cicéron, Grotius, Blackstone, Coke et Montesquieu, affirment que la loi morale doit avoir la préséance sur la loi civile. Si le fait de résister à une telle loi n'est pas juste, c'est qu'il n'y a pas de justice » (89).

Pendant les trois années qui suivirent la promulgation de la loi sur les esclaves fugitifs, le Journal d'Emerson est plein de protestations contre l'injustice de cette mesure et contre Webster qui avait contribué à sa promulgation malgré l'aversion qu'elle inspirait au Nord. Emerson dit que « Webster rend justice à son origine, puisqu'il est né en New Hampshire et que la caractéristique de tous les politiciens originaires de cette province est la servilité. Pendant quelque temps il put y résister parce qu'il vivait à Boston, mais la nature reprit le dessus et quand il accomplit cette trahison la chute fut d'autant plus grande qu'elle avait tardé plus longtemps. Les plus grands discours de Webster avaient eu pour but de défendre la liberté. Il vante encore la liberté, mais il serait plus décent qu'il restât tranquille. Ses discours sur ce sujet et son acte récent au Sénat sont aussi incongrus que de chanter Hail Columbia à un marché d'esclaves » (90).

Emerson écrivit une des plus graves accusations contre Webster en même temps qu'il composait son discours de Concord ; cependant, il ne publia que certaines

(89) Works, Vol. 2, pp. 201-210.

(90) Works, Vol. 11, Fugitive Slave Law.

parties de ce discours, dans lesquelles il déclare que le fait d'avoir voté pour la loi abhorrée montre que Webster, dont l'intelligence est tout instinct et force brutale, manque totalement de sens moral. Il dit, en outre, que, se montrant l'esclave des conventions et n'osant repousser le nouvel ordre des choses, ce politicien se repose sur ce qui a déjà été fait. A son avis, il faudrait à l'Amérique un homme entreprenant, tel que Napoléon (91), car le pays n'a pas besoin d'un crabe comme Webster, qui recule toujours.

A la mort de Webster en 1852, l'admiration qu'Emerson avait éprouvée pour lui autrefois lui revient partiellement, et nous le voyons écrire un hommage à la mémoire de l'homme d'Etat, comme s'il n'avait jamais condamné ses principes. Il déclare que depuis Napoléon la nature n'avait jamais créé un être aussi merveilleux, que Webster possédait la force du sauvage combinée avec une grande culture, qu'il n'avait pas seulement l'apparence d'un homme d'Etat, mais qu'il en possédait aussi les qualités, qu'il s'était élevé à sa haute situation par ses capacités. « Mais hélas, il fut la victime de son ambition ; pour plaire au Sud il trahit le Nord, et fut rejeté par les deux ». Emerson s'empresse d'ajouter que Webster a introduit l'éloquence dans la législature, qu'il a élevé le ton des discours populaires du bas niveau de la harangue grossière à celui du discours historique et à l'expression d'idées élevées (92).

Ces paroles bienveillantes ne signifiaient pas qu'Emerson eût renoncé à considérer Webster comme un traître.

(91) Journal, Vol. 8, pp. 231-232.

(92) Journal, Vol. 8, pp. 335-336.

En 1854, à New-York, il fit un discours dans une réunion qui eut lieu pour le quatrième anniversaire de l'application de la loi sur les esclaves fugitifs, et en dépit du fait que Webster était mort depuis deux ans, Emerson l'attaqua avec presque autant d'âpreté que d'habitude pour la part que ce politicien avait prise dans la promulgation de la loi détestée. D'un ton mordant et sarcastique il déclara que personne ne mettait en doute la faculté qu'avait eue Daniel Webster de faire un bon discours, qu'on l'en jugeait capable, mais que lorsqu'avait sonné l'heure de l'action, alors qu'il avait été forcé de prendre un parti, il avait abandonné la cause de l'humanité et de la justice ; il avait renoncé aux bons principes pour la gloire. Il n'avait trouvé rien de mieux que de faire prendre au Massachusetts le parti du propriétaire d'esclaves, et de rejeter dans l'esclavage des hommes qui avaient réussi à conquérir leur liberté.

Emerson redit encore que Webster, en appuyant de son influence la promulgation d'une telle loi, s'était montré un traître.

Depuis la promulgation de la loi, Emerson montrait de plus en plus d'âpreté à la lutte. Il jugeait que la situation de Commissioner n'était maintenant rien de plus que celle d'un fonctionnaire chargé de rendre les esclaves à leurs maîtres. Il estimait donc que toute personne disposée à accepter un mandat dans le gouvernement serait entachée d'infamie et que la société lui ferait avec raison sentir son mépris (93). Un peu plus tard il déclara : « Cet acte répugnant fut passé au XIX^e siècle par des gens qui

(93) Journal, Vol. 8, p. 236.

savent lire et écrire. Dieu sait que je ne lui obéirai pas » (94). Pourtant il considérait que cette loi n'était pas entièrement dépourvue d'avantages. Il s'imaginait qu'elle donnait aux amis de la liberté une cause plus définie à défendre. C'était une chose concrète qu'ils pouvaient attaquer et il croyait que la loi honnie ferait plus que tout le reste pour exciter les hommes contre l'esclavage (95). Il sentait aussi que cette institution avait cessé d'être timide et qu'elle commençait à affirmer ses droits. Ce qui prouvait qu'il ne fallait rien attendre des mesures temporaires. On avait espéré que la Constitution arrêterait l'extension de l'esclavage ; on avait fait confiance aux Cours Suprêmes, on avait pensé que le compromis du Missouri isolerait définitivement la région infectée, mais tous ces moyens avaient échoué. Il fallait abroger la loi, l'effacer du code. En attendant, les amis de la liberté devaient s'employer à l'interpréter, à lui substituer la loi morale. « Le Massachusetts est sous le joug d'une infamie qui ne disparaîtra que lorsque la loi sera supprimée, que le Gouvernement National saura une fois pour toutes que le Massachusetts ne peut, et ne veut, pas appliquer la loi sur son territoire ».

Les attaques qu'Emerson lançait contre Webster, non seulement en raison de la part que celui-ci avait prise à la promulgation de la loi sur les Esclaves fugitifs, mais encore pour l'appui apporté par ce dernier aux revendications du Sud, qui réclamait pour les propriétaires d'esclaves la protection promise par la Constitution, étaient de la même nature que les reproches adressés à Webster par les plus ardents abolitionnistes. John Greenleaf Whittier, le poète

(94) Journal, Vol. 8, p. 236.

(95) Journal, Vol. 8, p. 242.

de l'abolition, écrivit une critique de Webster des plus accusatrice qu'il intitula « Ichabod ». Channing, l'éminent historien américain, commentant ce poème dit : « Il n'y a pas de lignes plus pénibles, plus injustifiables dans la poésie américaine que celle de l'Ichabod de John Greenleaf. Whittier décrivait Webster comme l'homme tombé, l'homme perdu, auquel le Tentateur a tendu un piège » (96). Théodore Parker déclara : « Je ne connais dans l'histoire de l'Amérique que l'acte de Benedict Arnold (97), accompli par un enfant de la Nouvelle-Angleterre, auquel on puisse comparer celui-ci » ; et Charles Sumner, le plus acharné des abolitionnistes, sentait que « Webster s'est inscrit sur la sombre liste des apostats » (98). Horace Mann, le plus connu des réformateurs de l'éducation américaine, fut aussi mordant lorsqu'il compara Webster à une étoile tombée, à Lucifer descendu des cieux (99). Un examen impartial du discours de Webster ne peut expliquer la raison d'un pareil déchaînement de sentiments, même parmi les abolitionnistes les plus acharnés. On l'accusa de trahison envers la cause de la liberté, mais si l'on considère les faits, on verra que Webster ne cessa jamais de haïr l'esclavage, et que dans son discours du Sept Mars il déclarait ouvertement qu'il ferait tout en son pouvoir pour en arrêter l'extension. Il est vrai que le ton de ce fameux discours était moins acide que les premiers qu'il avait faits sur ce sujet, car il n'y donnait pas une philippine mais une interprétation plus judicieuse de l'esclavage.

(96) Channing, Histoire des Etats-Unis, Vol. 6, p. 85.

(97) Mc Master, Vie de Webster, p. 321.

(98) Mc Master, Vie de Webster, p. 318.

(99) Rhodes, Vol. 1, p. 154.

Webster se rendait compte que si on voulait arriver à un résultat, il fallait agir avec modération, et il ne voyait aucune raison d'exaspérer sans nécessité le Sud déjà irrité : « Ce n'est certainement pas le manque de persévérance qui fait changer le politicien de tactique suivant les circonstances » (100).

On lui en voulait d'avoir consenti à faire entrer le Nouveau Mexique et la Californie dans l'Union sans faire intervenir de clause prohibant l'esclavage ; en d'autres termes que le « Wilmot Proviso » n'ait pas été appliqué à ce territoire. En réalité tous ceux qui connaissaient le territoire en question auraient dû savoir qu'il n'y avait pas la moindre chance pour que le commerce de l'esclavage prospérât dans cette région. « Il semble que Webster ait étudié cette question plus à fond, qu'il connaissait la situation et qu'il ait vu plus clair que ses détracteurs » (101).

Il semble donc que Rhodes ait eu raison de croire que le point de vue de l'histoire serait que Webster, en évitant d'insulter le Sud inutilement, se montra un homme d'Etat de la plus grande valeur.

De plus, Webster, contrairement à ses détracteurs, avait un respect profond de la Constitution et une grande vénération pour l'Union. Il désirait la défendre des ennemis qui l'assaillaient au Sud aussi bien qu'au Nord. En outre il ne voulait pas voir annuler délibérément une partie de la Constitution par la seule volonté d'un groupe de citoyens. Il suivait la loi à la lettre et il la défendait bravement. « Quant à la loi sur les esclaves fugitifs, ce n'est qu'une clause qui permet de rendre effective une

(100) Rhodes, Vol. 1, p. 15.

(101) Rhodes, Vol. 1, p. 15.

partie de la Constitution sans laquelle celle-ci n'aurait jamais été adoptée et Webster voit un sérieux danger pour l'Union dans les fréquentes infractions à sa Constitution » (102).

Cependant le texte de la loi n'était rien pour Emerson. Le reproche qu'il lui faisait était d'un vrai Transcendentaliste. Il estimait que si la loi faite par les hommes n'était pas d'accord avec la conscience de l'individu, celui-ci ne pouvait l'accepter et qu'il avait parfaitement le droit de ne pas lui obéir. Emerson a pu ne pas être constant à d'autres points de vue, mais il le fut dans l'opposition qu'il éleva contre la loi sur les esclaves fugitifs. Son attitude est une preuve convaincante que l'individualisme poussé à ses dernières limites tombe dans l'anarchie.

Troubles du Kansas et du Nebraska en 1853.

La question de l'esclavage ne cessa d'être agitée, car le pays continuant à s'étendre vers l'Ouest il s'agissait de savoir si les nouveaux territoires entreraient dans l'Union à titre d'Etats libres ou esclavagistes. En 1854, Stephen Douglas de l'Illinois proposa une loi qui prit le nom de « Kansas-Nebraska Bill ». Cette mesure prévoyait que les nouveaux Etats organisés dans le territoire situé au Nord de 36°30' seraient esclavagistes ou libres suivant le désir de leurs habitants, ce qui équivalait à annuler l'effet du Compromis du Missouri qui spécifiait qu'aucun Etat esclavagiste situé à l'Ouest de l'Etat de Missouri et au Nord de la latitude stipulée n'entrerait dans l'Union. De plus, la loi en question prévoyait la création immédiate de deux

(102) Fiske, 407.

Etats, le Nebraska et le Kansas, qui devaient être plus tard admis dans l'Union. Cette mesure fut adoptée par le Congrès avec une majorité de 37 voix sur 14, contre Seward, Sumner, Chase et plusieurs autres abolitionnistes ardents. Dans les débats qui s'ouvrirent sur cette question, Douglas répéta virtuellement les arguments de Webster, déclarant que la question de l'esclavage n'était pas vitale pour le Nebraska, puisque son climat et sa situation géographique étaient peu propices à l'esclavage, et que par conséquent il était logique d'en faire un Etat libre. Sans aucun doute cette opinion était juste, car l'expérience avait prouvé que l'esclavage ne donnait pas de résultats satisfaisants dans un climat froid. Cependant Seward éleva une violente protestation, soutenant qu'un propriétaire d'esclaves était plus influent à Washington que cinq cents citoyens d'un Etat libre. La loi fut également attaquée avec acharnement par Sumner, qui déclara que la question qui se posait maintenant pour les américains était celle-ci : « Etes-vous pour ou contre l'esclavage ? » Il était d'avis de la solutionner immédiatement.

Emerson, qui était devenu un ardent abolitionniste se montra ennemi de la loi proposée par Douglas. Il déclara : « Il n'y a personne à Washington qui puisse expliquer cette affaire du Nebraska au peuple — personne d'importance. Il n'y a aucun homme de valeur dans le parti adverse. Seuls Douglas et ses complices spéculent sur l'ignorance grossière des gens, des malheureuses masses de la Pensylvanie, qui ne savent pas écrire et qui ignorent tout ce qui se dit au-delà de leur village démocratique. Mais quelle effronterie de s'élever contre la loi écrite, et comme cela montre que nous ne sommes pas défendus,

qu'il n'est pas de proposition audacieuse que les Sudistes ne soient capables de faire » (103).

Cette dénonciation était plutôt sévère, surtout si l'on tient compte du fait que la loi était passée au Congrès avec une grande majorité. Il est vrai que les événements qui suivirent prouvèrent qu'elle était mauvaise, mais c'était se montrer trop extrémiste que de dire qu'il n'y avait eu personne d'importance pour la voter. Il aurait été plus exact de dire que personne, sauf les abolitionnistes irréconciliables, ne vota contre ; mettre en doute la bonne foi de cette majorité c'était aller un peu loin, surtout pour un homme qui avait des prétentions à la philosophie et qui généralement se montrait juste envers son prochain. Emerson avait le sujet trop à cœur pour être impartial.

De nombreux Nordistes décidèrent que le Kansas entrerait dans l'Union à titre d'Etat libre ; on forma donc immédiatement des sociétés de secours aux émigrants pour envoyer des colons dans le nouveau territoire et pour les aider financièrement à atteindre cet Etat à la condition qu'ils s'opposeraient à ce que l'esclavage fut introduit dans l'Etat. Les propriétaires d'esclaves ne se déplaçaient pas aussi facilement que les autres car leurs biens consistaient en terres et en esclaves qu'ils ne pouvaient vendre ou transporter aisément, tandis que beaucoup de Nordistes que l'on envoyait n'avaient pour tout bien que les vêtements qu'ils portaient. Il arriva donc que le nombre des partisans de la liberté excéda celui des esclavagistes. La situation se compliqua encore du fait de l'exode des Missouriens qui, passant la frontière en grand nombre, avaient

(103) Journal, Vol. 8, p. 443.

le droit de vote en qualité de résidents. Pendant quelque temps il y eut deux gouvernements, celui des propriétaires d'esclaves et celui des partisans de la liberté et les deux partis en venaient souvent à des conflits armés.

A un meeting de la Société d'Aide au Kansas à Concord, on recueillit plus de treize cents dollars pour envoyer aux colons du Kansas qui devaient voter pour la liberté. Cette somme était légèrement supérieure à 1 % de la richesse totale de la ville, fait qu'Emerson nota avec un plaisir extrême (104). Il considérait l'aide apportée aux colons comme un moyen légitime de gagner un nouvel Etat à la cause de la liberté. Il déclara que les particuliers à eux seuls auraient suffi à coloniser le Kansas et que le gouvernement n'avait été qu'un obstacle. Il dénonça le Président Pierce comme chef d'un gouvernement qui, à son estime, décevait les citoyens, commettait des violences (105) et se laissait guider par de vaines formules au lieu de s'en tenir à la stricte justice. En vain le parti de la liberté se plaignait-il de ce que le vote ait été donné aux habitants du Missouri tandis qu'eux-mêmes avaient été écartés des élections : le gouvernement avait déclaré que les certificats présentés par les Missouriens étaient absolument en règle avec la loi et qu'il n'y avait rien à faire (106).

En 1856 Emerson se rendit à Cambridge pour faire une conférence sur les affaires du Kansas, dans laquelle il déclara que la question avait ceci de particulier, c'est que la justice n'était que d'un seul côté. Là, il ne disait pas la

(104) Journal, Vol. 9, p. 51.

(105) Journal, Vol. 9, p. 52.

(106) Journal, Vol. 9, p. 172.

vérité, car l'histoire a prouvé que les deux partis s'étaient rendus coupables de fautes qui n'auraient pas dû être commises dans une contrée civilisée (107). Puis, dans un plaidoyer passionné, il demanda qu'on envoie du pain, des vêtements, des fonds aux colons du Kansas — du moins à ceux qui étaient anti-esclavagistes — car il était juste de les aider puisqu'ils s'étaient aidés eux-mêmes ; il déclara qu'il fallait que les gens de la Nouvelle-Angleterre réduisissent leurs dépenses au minimum, qu'ils vendissent de la propriété et vécussent dans la simplicité afin de pouvoir envoyer de l'aide.

Emerson ne s'en tint pas là. Il développa à cette occasion un plan des plus impraticable, dans lequel la législature du Massachusetts devait voter une certaine somme pour aider ses concitoyens partis dans le nouveau territoire. Il prétendait qu'il était du devoir des membres du gouvernement de chercher un moyen de leur donner l'appui de l'Etat, et que s'ils n'en trouvaient pas, ils devaient à l'Etat de donner leur démission et de former un nouveau gouvernement qui fut capable de mener à bien cette tâche. Emerson se plaignait en outre du fait que le gouvernement s'arrêtait devant des difficultés techniques et il insista pour que ces difficultés soient supprimées immédiatement. Il estimait que le gouvernement avait été institué pour exécuter la volonté des citoyens et que du moment où il ne remplissait pas cette condition, il cessait d'être un bon gouvernement. Il alla même jusqu'à dire que le gouvernement national armait et lançait des gens de mauvais aloi contre les pauvres pionniers qui s'étaient installés

(107) Rhodes, Vol. 1, pp. 425-498. Channing, Vol. 6, pp. 148-179.

dans le Kansas, stipulation qui ne peut se soutenir, car bien qu'à cette époque le gouvernement des Etats-Unis fût certainement en faveur de l'esclavage, il n'existe aucune preuve qu'il ait soutenu un parti contre l'autre.

Dans sa fureur, Emerson était d'avis de dissoudre l'Union immédiatement. Il trouvait que le Gouvernement Représentatif avait cessé d'être représentatif : « L'Union est une conspiration contre les Etats du Nord, que ceux-ci auront le privilège de payer » (108). Il se félicitait de ce que la terreur de la désunion disparût rapidement et il fit ressortir qu'aux temps héroïques du Massachusetts il n'y avait pas de gouvernement. C'était l'anarchie dans laquelle chaque homme se gouvernait et se défendait lui-même. Il est difficile de comprendre quelle période il appelle la « période héroïque », car le Massachusetts fut soumis à un gouvernement dès l'arrivée des Pères Pèlerins jusqu'à nos jours, mais il faut faire la part de l'enthousiasme qui le faisait parler et on ne peut exiger même d'Emerson l'exacte vérité dans un cas semblable ; de plus, il déclara que la Californie au temps de la ruée vers l'or avait le gouvernement idéal, qui consistait en l'absence de gouvernement. Evidemment, Emerson n'avait jamais entendu parler des fréquents assassinats qui y avaient lieu. D'un ton martial il loua le temps où tous les hommes étaient armés de revolvers et de couteaux, où tous savaient que l'injustice serait immédiatement punie. Pourtant il passe souvent pour avoir été un pacifiste (109).

Quand la proposition de loi de Douglas fut présentée au Sénat, un abolitionniste exalté du Massachusetts, Sum-

(108) Works, Vol. 11, p. 259.

(109) Works, Vol. 11, pp. 253-263.

ner, lança une attaque qu'il intitula : « Le Crime du Kansas », et dans laquelle il parlait en termes peu mesurés du Sénateur Butler de la Caroline du Sud et du Sénateur Douglas qu'il comparait à Don Quichotte et à Sancho Pança. Il déclarait en outre que Butler avait choisi la « courtisane de l'esclavage » comme Dulcinée de Toboso. « Tout ce discours montre jusqu'où un savant peut s'abaisser lorsqu'il est tout à fait lancé » (110), dit Channing, un des meilleurs historiens américains. De plus, Sumner flétrissait la « déviation de la vérité » de Butler et son « incapacité d'être exact » (111), et déclarait que « toute l'histoire de la Caroline du Sud a moins de valeur pour la civilisation que la lutte du Kansas contre l'oppression ». Dans son désir d'insulter, il prétendait même que la Caroline du Sud avait été « outrageusement impotente pendant la Révolution et plus encore en raison de l'esclavage » (112). Se référant encore à Douglas il le comparait à un skunk qui emplissait le Sénat de son odeur repoussante (113).

Quelques jours plus tard, Preston Brooks, représentant de la Caroline du Sud et parent du Sénateur Butler, entra au Sénat, chercha Sumner qui était entrain d'écrire à son bureau, et presque sans préavis il l'attaqua furieusement. Il semble que Sumner ait été incapable de se lever de sa table et il reçut une grêle de coups de canne sur la tête. Brooks ne s'arrêta de frapper que lorsque Sumner tomba à terre et perdit connaissance. Dans sa chute, celui-ci se blessa à la colonne vertébrale et il ne

(110) Channing, *Student's History*, pp. 235-257.

(111) *Memoirs of Charles Sumner*, p. 464.

(112) *Memoirs of Charles Sumner*, p. 464.

(113) Beard, *Rise of Am. Civilisation*, Vol. 2, p. 28.

put jamais reconquérir sa vigueur, bien qu'il put rentrer dans la politique en 1859.

Le discours de Sumner fut immédiatement tiré à 500.000 exemplaires et distribué dans le Nord. On considéra son auteur comme un martyr de la cause de la liberté et beaucoup de gens qui auraient dû agir plus sagement acclamèrent son discours comme un chef d'œuvre de la propagande anti-esclavagiste. Whittier, l'abolitionniste passionné, pensa que « Le Crime du Kansas » était la meilleure chose que Sumner ait jamais écrite, et même le doux Longfellow le loua chaleureusement (114).

« Dans le Nord on ne tint pas compte de la provocation qui était contenue dans le discours grossier de Sumner, et l'acte de Brooks fut considéré comme un exemple typique des manières des propriétaires d'esclaves. La lâcheté qu'il y avait à attaquer un homme dans une situation désavantageuse fut ce qui impressionna le plus le Nord ».

Emerson fut complètement révolté par l'attaque contre Sumner. Dans un langage peu mesuré il dénonça Brooks et tout le Sud. Il taxa le Sud de communauté barbare avec laquelle il était impossible de continuer à vivre en harmonie. Il jugeait que dans le Nord les caractéristiques de la collectivité étaient l'éducation, le travail habile, les arts, le respect des liens de famille, l'honneur et la justice ; tandis que dans le Sud la vie était fiévreuse, l'homme était un animal frivole, irritable, passant ses journées à manier des armes dangereuses pour se défendre contre ses esclaves et les compagnons élevés de la même manière que lui. Il déclara que dans la Caroline du Sud toute

(114) Story Life of Sumner, p. 145.

entière il n'y avait personne de comparable à celui que le plus indigne de tous avait frappé. Puis Emerson se lança dans les louanges de Sumner. Il déclara que c'était un caractère singulièrement pur qui s'était refusé à s'associer à une politique vile et qui avait toujours résisté à l'influence néfaste de Washington. Toutes les mères de la Nouvelle-Angleterre le regardaient avec vénération, les malheureux recherchaient son appui, l'esclave espérait en lui pour obtenir la liberté (115). Là, comme dans une grande partie de sa propagande pour la liberté, Emerson fut entraîné par une passion soudaine. Il est surprenant de constater qu'il n'ait pas vu la vulgarité des remarques de Sumner. On peut presque dire que les paroles d'Emerson ne font que justifier l'observation de Channing que même un homme intelligent peut s'abaisser lorsqu'il est emporté par la passion.

Emerson comprenait pourtant que l'attaque contre Sumner avait un avantage. Elle mettait les choses à leur place. Elle montrait que l'esclavage devait être aboli, que « tous sont dans le vaisseau de l'Etat et que nul ne peut éviter les devoirs ainsi contractés » (116). La sympathie qu'Emerson éprouvait pour la cause de l'abolition lui fit défendre ardemment un citoyen de la Nouvelle-Angleterre, John Brown. Celui-ci s'était dirigé vers l'Ouest et s'était associé au mouvement qui voulait empêcher l'esclavage de s'établir au Kansas. Il se jeta furieusement dans la lutte engagée entre les partisans de la liberté et les protagonistes de l'esclavage. Après s'être lancé dans des guerrillas

(115) Works, Vol. 11.

(116) Journal, Vol. 9, p. 47.

pendant un certain temps, il tomba avec ses disciples sur le petit village de Pottawotamie, arracha cinq hommes de leur lit et les laissa morts sur le bord de la route. Enhardi par son succès, il se rendit à Harper's Ferry, en Virginie, sous prétexte de chercher un logis. Après avoir mûri soigneusement leur plan pendant plusieurs mois, lui et sa bande saisirent l'Arsenal des Etats-Unis afin de libérer les esclaves de la Virginie. Des troupes furent envoyées sur place immédiatement ; Brown et ses disciples, accusés de meurtre et de trahison, furent exécutés à Charleston, en Virginie.

En 1857, Brown avait fait un voyage dans l'Est pour essayer d'attirer la sympathie des habitants sur les colons du Kansas. Il parla à Concord, et Emerson loua beaucoup ses doctrines, jugeant que Brown avait raison de penser que le parti de la paix au Kansas était inopérant. Comme lui, il ne croyait pas que la grandeur des maux soufferts par les partisans de la liberté aidât la cause, mais il pensait que la véritable puissance se manifeste par une protestation rendue effective par un déploiement de force (117).

Quand Brown fut pris à Harper's Ferry, Emerson témoigna d'une grande sympathie pour lui et sa cause. Il pensait que c'était folie de la part du Sud de demander le jugement d'un homme comme Brown ou de tout autre abolitionniste, car après lui il en surgirait d'autres. Il y aurait toujours des hommes qui considéreraient le propriétaire d'esclaves comme un fêlon n'ayant pas plus droit à la protection de la loi que les voleurs. Quel que soit le nombre des hommes dont le Sudiste pourrait se saisir

(117) Journal, Vol. 9, p. 242.

pour les tuer, il en viendrait toujours d'autres pour prendre leur place (118).

Le 2 décembre, Emerson parla de John Brown à un meeting qui eut lieu au village de Concord, auquel Alcott, Thoreau et Sanborn prirent la parole. Soudainement, Emerson déclara qu'un nouveau saint était né et qu'il n'y en avait pas de plus pur. Cependant quand il publia ses œuvres dix ans plus tard, le temps lui avait fait voir les choses sous un nouveau jour, et il avait compris que John Brown ne pouvait en aucune façon être considéré comme un saint, quelque courageux qu'il ait pu être (119).

Emerson sentait que : « La sympathie que, non seulement les esprits élevés, mais le monde entier doit ressentir pour Brown, est irrésistible » (120). Il avait le sentiment que, d'un seul coup, il éliminerait du domaine de la civilisation tous les antagonistes du mouvement abolitionniste, ce qui semble présomptueux, si l'on songe que la totalité des Etats du Sud et une grande partie de ceux du Nord désapprouvaient Brown.

En outre, il trouvait déplorable que le Gouverneur de la Virginie se vit forcé de pendre un homme qu'il estimait brave, et il exprima le doute qu'il existât en Virginie un homme plus digne de vivre que ce martyr de la cause de la liberté. Il se lança ensuite dans une amère accusation contre les tribunaux américains qui permettaient l'exécution d'un homme digne de vivre. Ainsi que l'avait fait son ami Thoreau, il affirma que Brown avait agi sous l'empire des sentiments les plus nobles, que c'était

(118) Journal, Vol. 9, pp. 81-83.

(119) Journal, Vol. 9, p. 253.

(120) Emerson, Vol. 11, p. 269.

un idéaliste de premier ordre, et un des héros les plus rares que le monde ait jamais produit, et que malgré cela, de par la loi, il allait être exécuté (121).

On tenta d'arrêter Sanborn, un maître d'école de Concord, qui, d'après les aveux relatés dans ses mémoires, avait pris part au complot de Brown. Les habitants de la ville se révoltèrent contre les officiers chargés de l'arrestation et empêchèrent qu'elle eût lieu (122). Avec fierté, Emerson fit remarquer qu'à Concord la propriété avait acquis une plus-value depuis qu'il était prouvé que ses habitants étaient prêts à protéger les leurs contre les incursions des agresseurs (123), et il déclara que lorsque les tribunaux américains de la Virginie ou de tout autre état du Sud enverraient chercher des témoignages dans le Nord, nul ne serait assez dupe pour ne pas comprendre que ce n'étaient pas des témoignages qu'ils venaient chercher, mais d'autres victimes à égorger (124).

Il est intéressant de noter que Longfellow, alors le meilleur des poètes américains, contemporain d'Emerson, écrivit au moment où l'on pendait Brown : « Au moment où j'écris ils conduisent au supplice le vieux John Brown parce qu'il s'est porté au secours d'esclaves ! C'est semer le vent pour récolter la tempête » (125).

Pendant quelque temps, le sort de John Brown fit une forte impression sur les abolitionnistes, mais il est surprenant de noter qu'Emerson ne vit pas clairement que

(121) Emerson, Vol. 11, pp. 267 ff.

(122) Sanborn, pp. 188-195, Record of 70 years.

(123) Journal, Vol. 9, p. 266.

(124) Works, Vol. 11, p. 267 ff.

(125) Students's History of U.S., Channing, p. 263.

Brown ne fut pas pendu pour avoir secouru des esclaves, mais qu'aussi honnête qu'il ait pu être, aucun gouvernement ne peut admettre qu'un individu, délibérément, saisisse sa propriété, mette une ville aux abois, mette la main sur la correspondance, en un mot confisque la propriété publique. Le permettre, même à un saint, serait avouer que le gouvernement est impuissant et incapable de se protéger, lui et ce qui lui appartient.

VII. — *Solution de la question de l'esclavage.*

Tout en se montrant de plus en plus opposé à l'esclavage, Emerson ne voyait qu'une solution possible pour faire disparaître ce mal, le rachat de tous les esclaves à leurs propriétaires. C'était en vain qu'on lui représentait que cette opération coûterait au gouvernement national un billion de dollars, car les chiffres ne signifiaient rien pour lui. Il estimait que ces fonds pourraient être recueillis avec plus de facilité qu'aucune autre somme ne l'avait été en Amérique. Il ne voulait pas admettre que le Sud ait jamais eu le droit de posséder des esclaves, mais il voulait que le gouvernement national leur offrit cet argent à titre de dédommagement pour l'inconvénient qui leur était causé par la force des choses (126).

Cette idée ne diffère pas absolument de celle que Webster émet dans son fameux discours du 7 mars. Webster était d'avis que le gouvernement payât aux propriétaires le prix de leurs esclaves, quelle que fût la somme à payer. Mais Webster était plus pratique qu'Emerson au point de vue financier, car il avait déjà prévu un moyen

(126) Journal, Vol. 8, p. 376.

de faire ces fonds sans qu'il en coûtât beaucoup à tous les citoyens. Il voulait affecter l'argent acquis par la vente des territoires publics au paiement de toutes obligations créées par la libération des esclaves (127).

La solution proposée par Emerson et par Webster aurait certainement été au mieux des intérêts de la nation. Elle aurait évité un conflit armé de quatre ans entre les deux sections, elle aurait épargné la vie de milliers parmi les meilleurs citoyens, et elle aurait supprimé les sentiments d'amertume qui furent engendrés par la réorganisation du Sud. Hélas ! le Nord n'était pas plus disposé à faire une aussi grande dépense pour délivrer le pays de l'esclavage que le Sud n'était disposé à l'accepter.

(127) Webster, Speeches.

CHAPITRE IX

LA GUERRE CIVILE

I. — *Enthousiasme d'Emerson.*

En novembre 1860, Emerson apprit que Lincoln venait d'être nommé Président des Etats-Unis. A cette nouvelle il témoigna plus de joie qu'il n'avait eu coutume de le faire devant le résultat des élections nationales, car il lui sembla que la masse des Américains du Nord venait de se dresser contre l'esclavage. Il avait auparavant, dans bien des circonstances, décrié la masse, mais maintenant il inclinait assez à approuver ses votes parce qu'ils éliminaient un ennemi juré de cette Institution (1). Il ne se méprenait cependant pas sur les conséquences de l'élection. Il se rendait compte que les Etats du Sud chercheraient immédiatement à se séparer de l'Union et à établir entre eux une confédération en opposition aux états partisans de l'affranchissement des noirs. Alors qu'il réfléchissait à cette offensive, le Philosophe déclara que les forcés du Sud contribuaient plus que tout à l'abolition de l'esclavage (2). Bien entendu, il affirmait sa foi en la destruction de cette institution et il bénissait la querelle qui pouvait amener ce résultat.

(1) Journal, Vol. 9, p. 286.

(2) Journal, Vol. 9, p. 297.

Pour lui, la guerre qui allait éclater représentait une sorte d'opération chirurgicale, douloureuse mais nécessaire. Il faut opérer d'un cancer, quelle que soit la souffrance infligée au patient. L'esclavage, pour Emerson, était un cancer qui était entrain de ronger les parties vitales de l'Union, si toutefois le mal n'était pas déjà consommé (3). Emerson voyait encore dans la guerre une chance de maintenir l'Union. Il avait déclaré antérieurement que cette dernière n'existait plus, qu'elle n'était qu'une dérision et que ses deux sections n'avaient rien de commun entre elles. Maintenant, cependant, le voici qui se joint au cri populaire : l'Union doit être sauvegardée à n'importe quel prix. C'est un contraste frappant avec ses idées d'autrefois. Si, de même qu'il l'avait cru par le passé, l'Union avait cessé d'être, la guerre n'avait rien à sauvegarder (4).

Tandis que les troupes qui devaient combattre la Confédération du Sud se rassemblaient, Emerson, pour une fois dans sa vie, fut dupe de la psychologie de la masse. L'excitation et la joie régnaient dans le Nord, et il semble que dans la ferveur de son patriotisme il ait partagé ces sentiments. Il crut que toutes les vaines disputes politiques étaient éteintes et que le Nord entier s'était soudé en un seul vaste parti reposant sur le grand principe de la liberté. Une atmosphère saine dominait. Il y avait de la joie, de l'excitation, et devant cet état de choses les maux légers étaient oubliés. Emerson lui-même commençait à escompter la hausse des produits du vaste New West (5) pour payer les frais de la lutte, comme lors de la

(3) Journal, Vol. 9, pp. 330-331.

(4) Journal, Vol. 9, pp. 330-331.

(5) Journal, Vol. 9, p. 325.

guerre avec le Mexique, les dépenses avaient été couvertes par un plus grand écoulement des produits des Etats-Unis (6). Cet enthousiasme général, qui n'a rien que de naturel, nous rappelle de façon frappante la joie qui éclata en Allemagne à l'ouverture des hostilités de la dernière guerre. Ernest Glaeser dans son livre populaire « Classe 22 » décrit des scènes de ce genre, même dans les villages d'Allemagne où, à ce moment-là, les disputes mesquines et la distinction des classes se fondirent dans la grande cause (7), et où la foule fut entraînée par le sentiment populaire. Le même fait se produisit à Concord, en 1861, et pour une fois, Emerson se joignit au mouvement.

Toutefois, le Philosophe n'était pas assez emporté sur les ailes de l'enthousiasme pour ne pas comprendre que le conflit qui menaçait d'éclater devait être atténué le plus possible. Il prévoyait qu'étant donné leur genre de vie, les gens du Sud seraient plus aptes à combattre. Il connaissait la confiance en soi que l'habitude de la chasse, des sports et de l'esclavage, donnait à l'habitant du Sud, confiance qui n'en faisait pas un ennemi à dédaigner, et même à cet instant critique, il partageait quelque peu le mépris de l'habitant du Sud pour la vie laborieuse et routinière des gens du Nord (8).

II. — *Impatience envers Lincoln.*

Le Nord fut complètement écrasé lors du premier conflit important entre les deux sections et la capitale des Etats-Unis se trouva livrée aux attaques des habitants du

(6) Journal, Vol. 9, p. 325.

(7) Glaeser, Class 22.

(8) Journal, Vol. 9, p. 333.

Sud. Ceux-ci, cependant, préférèrent ne pas occuper ce territoire, se contentant d'une guerre purement défensive. On proposa de transférer la capitale dans un centre plus éloigné des lignes de combat. Emerson n'était pas opposé à cette idée. Il ne voyait aucune objection à ce que la capitale fût déplacée à n'importe quel moment, car, malheureusement, il s'y était déroulé peu d'événements susceptibles de la lui rendre chère (9).

Le Nord continua à subir des revers et l'enthousiasme des débuts diminua de plus en plus. Les gens devinrent rétifs devant la prolongation des hostilités, et l'on parla de bâcler la paix. Aux approches de 1861, Emerson commença à croire que le moment décisif de la guerre était arrivé et que le nombre des combattants du Nord allait l'emporter sur la supériorité de tactique du Sud (10). Entre temps, l'Angleterre avait montré des tendances à favoriser le Sud et la France n'approuvait pas complètement le Nord.

Bien qu'Emerson n'ait jamais été d'avis de cesser les hostilités avant que son objectif ait été atteint, il laissa percer lui aussi le profond mécontentement qui couvait dans le Nord. Devant ce qu'il appelait la lenteur de Lincoln, il commença à devenir singulièrement impatient. Il reprocha à ce dernier de temporiser et de ne pas conduire la guerre assez activement (11).

Lincoln, comme chef exécutif, était entrain d'accomplir une œuvre admirable. Il avançait prudemment, mais il posait des fondations sûres que l'on devait dé-

(9) Journal, Vol. 9, p. 333.

(10) Journal, Vol. 9, p. 344.

(11) Journal, Vol. 9, pp. 556-557.

couvrir plus tard. Néanmoins Emerson pouvait à peine réfréner son impatience. Pour lui le Président était un homme sans éclat et sans grande énergie, bien qu'il fût, à n'en pas douter, un des chefs les plus honnêtes qu'ait jamais eu le pays.

A la fin de janvier 1862, le Philosophe se rendit à Washington pour y faire une conférence et là, il rencontra Lincoln. Il emporta de cette rencontre une impression bien plus favorable qu'il ne s'y était attendu et progressivement son attitude envers le chef se modifia. Il vit en lui un homme franc, sincère, droit, ayant la façon de faire et le tempérament d'un avocat qui s'en tient aux faits, et pourtant, il ne reconnaissait pas encore sa réelle valeur en tant que chef (12).

Cette tendance à critiquer Lincoln et son apparente lenteur n'était pas particulière à Emerson. Il y avait dans le Nord un nombre considérable de gens qui ne devinaient pas que Lincoln était en réalité un chef transcendant, et que si ses actes excluaient toute parade, sa façon de diriger les hostilités était en bien des points supérieure. Tout en comprenant que la guerre ne serait pas facilement gagnée, Emerson ne se rendait évidemment pas compte de l'énormité de la tâche qu'il avait à accomplir à ce moment où l'Union luttait pour sa vie.

III. — *L'émancipation des esclaves.*

Pendant les opérations, Emerson avait demandé avec insistance que, comme mesure de guerre, le Président décrêtât l'émancipation des esclaves. Le côté moral de cette

(12) Journal, Vol. 9, p. 368.

mesure était l'argument principal sur lequel il appuyait sa demande, car pour lui tout acte dicté par la morale était justifié. De même qu'il s'était montré opposé à la loi concernant les esclaves fugitifs, alléguant que ce décret était amoral, de même il prêcha l'émancipation parce qu'il la jugeait morale. Il croyait aussi qu'elle ferait surgir un ennemi derrière les armées du Sud et que la seule présence des hordes d'esclaves libérés soudainement forcerait ces armées à se disperser et à retourner dans leurs foyers pour protéger leurs familles et leurs biens mis en danger. Cette idée, qu'Emerson n'était pas seul à concevoir, était plausible en elle-même. Les faits ultérieurs démontrèrent cependant que la proclamation de la liberté pour tous les esclaves du Sud eut peu ou point d'effet. Les troupes ne furent pas forcées d'abandonner le front immédiatement pour courir protéger leurs familles contre les noirs émancipés et en réalité les nègres ne soulevèrent de difficultés pour les gens du Sud qu'après la fin de la guerre, lorsque les aventuriers politiques du Nord commencèrent à s'infiltrer dans le Sud. Le Philosophe s'exagérait l'habileté des nègres à organiser et à opposer une résistance, de même qu'il s'exagérait leur ressentiment contre leurs anciens maîtres.

Pour plaider l'émancipation immédiate des esclaves, Emerson se basa encore sur la crainte que le Sud ne se décidât à les libérer lui-même. Il craignait que la France et l'Angleterre ne vinssent à reconnaître la Confédération du Sud si celle-ci consentait à prononcer l'émancipation. Ce geste de deux puissantes nations européennes aurait été suivi d'un même geste des plus petites nations. Aussitôt, le blocus par lequel le Nord isolait la flotte et les

ports du Sud se serait trouvé levé, car le Nord n'était pas assez fort pour le maintenir contre la volonté des puissances européennes. Dans cette éventualité, la guerre n'eût servi à rien ; le Nord se fût trouvé à la tête d'une énorme dette et les états limitrophes, pour y échapper, se fussent joints à la Confédération à qui allait naturellement leur sympathie. En outre, l'Ouest se fût retranché de l'Union, laissant les états côtiers de l'Est payer seuls les dettes de guerre. L'émancipation des noirs pouvait conjurer cette situation car les nations européennes n'auraient pas osé s'allier au Sud alors qu'il devenait avéré que le Nord se vouait à la conquête de la liberté (13).

Ces arguments, encore une fois, sont ceux d'un parfait théoriste, car le Sud ne songeait pas à libérer ses esclaves sans s'y voir contraint. En réalité, il combattait pour maintenir l'institution de l'esclavage ; eût-il consenti à l'abolir, cela n'eût servi à rien. De plus, bien que la sympathie de l'Angleterre allât plus aux gens du Sud qu'à ceux du Nord, le danger que pouvait représenter la légitimation de la Confédération n'était pas aussi menaçant qu'Emerson semblait le croire.

Lincoln finit par décréter que l'émancipation des esclaves sur le territoire rebelle entrerait en vigueur le premier janvier 1863. Ce décret ne rencontra pas l'approbation générale, même dans le Nord, où l'on comprit qu'il prolongerait inévitablement la lutte entre les deux sections. Un profond ressentiment s'attacha au Sénateur Sumner, ami d'Emerson, qui s'était montré partisan acharné de l'émancipation. On lui reprocha l'arrêt décrété par le

(13) Journal, Vol. 9, p. 442.

Président. Emerson, bien entendu, accueillit cette mesure avec joie et déclara qu'il fallait à n'importe quel prix continuer la lutte jusqu'à complète disparition de la déplorable institution qu'était l'esclavage. Pour lui, le but de la guerre était devenu la promulgation des droits de l'homme. Toute paix signée avec le Sud avant la cessation du conflit eût été un suicide, la guerre eût été vaine (14).

Emerson demandait qu'il soit tenu compte de la liberté dans la Constitution des Etats-Unis ; il estimait qu'il y avait là un point de morale auquel il fallait donner une interprétation morale écrite. Même Henry Ward Beecher, qui était un abolitionniste absolu, était d'avis qu'il était bon de plaider pour la liberté, mais à son point de vue ce n'était pas l'affaire de la Constitution. Selon son habitude Emerson fut très irrité de cette façon de voir, car il était loin d'être un partisan absolu de la loi. Il soutenait qu'un droit moral prévaut contre n'importe quel droit de fait, que toute atteinte du droit à la liberté est criminelle, qu'elle soit ou non appuyée d'un écrit. Une fois encore, les idées d'Emerson étaient bonnes pour un théoriste, mais il est un fait certain c'est que les gouvernements ont toujours été réglementés par les lois et non pas par les scrupules des juges (15).

IV. — *Amertume.*

Emerson, pendant ce temps, s'aigrissait de plus en plus contre le Sud. Il considérait qu'en vertu du fait que ces Etats s'étaient séparés de l'Union, ils avaient aliéné tous leurs droits et que, puisqu'ils étaient en état de rébel-

(14) Journal, Vol. 9, p. 452.

(15) Journal, Vol. 9, p. 509.

lion, les membres du gouvernement n'étaient pas tenus de respecter les droits qu'ils pouvaient faire valoir. Ici, Emerson fait montre d'étroitesse d'esprit, car lui-même avait été sur le point d'admettre que l'Union se mourait. A un moment donné, il avait même caressé l'idée que la dislocation de l'Union viendrait des Etats du Nord et non de ceux du Sud. Il semble en outre ignorer presque totalement l'histoire, car c'est un principe bien connu qu'une nation qui réussit à se libérer d'une autre est considérée comme n'ayant jamais été en rébellion, tandis que celle qui essaie de se libérer mais qui échoue, est immédiatement qualifiée de rebelle. Si l'Amérique n'était pas parvenue, avec l'aide de la France, à secouer le joug de l'Angleterre, on aurait dit que ces colonies s'étaient mutinées. Cependant, on n'entend jamais dire que les colons américains se soient révoltés, mais on parle de leur lutte pour la liberté et l'indépendance. Le fait d'être en rébellion n'implique pas forcément que l'on ne doive plus être traité en être humain (16).

Tandis que la rancœur d'Emerson grandissait, plus nombreuses étaient pour lui les occasions de donner cours à sa colère contre Lincoln. Le Président était connu pour sa façon humaine de traiter les prisonniers de guerre et les malheureux qui venaient se réfugier à Washington. Emerson, apparemment choqué par la bonté de Lincoln envers quelque déserteur, écrit : Le Président Lincoln devrait se rappeler qu'être humain pour un gouvernant ne consiste pas à courir çà et là en cab pour suspendre l'exécution d'un déserteur, mais que, suivant l'expression de Napoléon, « la justice est la bonté des rois ». Pour le

(16) Journal, Vol. 9, p. 421.

moment, du moins, l'idéalisme merveilleux d'Emerson a disparu. Il est pénible de le voir lui, l'avocat de la loi morale et de la justice, critiquer un acte d'humanité, qui en lui-même est une loi. Emerson fit, malheureusement, ce qu'il reprochait bien souvent aux réformateurs ; il cessa d'être un homme pour devenir un abolitionniste. A l'égal de tant d'hommes inactifs, le voici sous l'empire d'une profonde amertume. Il n'a pas l'ampleur de vues du grand Président. Il n'est plus le philosophe mais le partisan. Cette amertume se traduit dans ses rapports avec Carlyle son confident au cours de ces années. Il lui écrit : « Je me suis plaint pendant ces dernières années parce que vous n'aviez pas effectué le voyage que vous vous étiez proposé de faire aux Etats-Unis... Il eût été impossible que votre nom figurât un seul instant au nombre des ennemis de l'humanité. Dix jours de votre présence dans notre pays auraient suffi pour que vous deveniez l'avocat de notre cause auprès de l'Angleterre et de l'Europe et vous auraient fait comprendre les besoins et les aspirations de nos états anti-esclavagistes, qui, à l'heure actuelle, ne sont pas représentés chez les autres et qui ici, sont mal et capricieusement exprimés. Avec quelle joie je vous enrôlerais vous et votre foudre. Avec quelle joie j'enrôlerais les écrivains et les orateurs anglais, sages, réfléchis et capables... Les Anglais de nos jours sont-ils réfractaires aux grands sentiments. Ne peuvent-ils cesser d'épiloguer sur des défaites insignifiantes, sur les mauvaises manières et sur la part des sots (toujours la plus grande dans les démêlés humains) et ne peuvent-ils répondre spontanément aux suggestions et aux indications des dieux, qui, de façon incompréhensible pour nous, alimentent l'espoir et

dirigent la volonté des hommes. La conduite de cette guerre est venue de plus haut que de ceux qui l'ont faite » (17).

Emerson se plaint encore du ton acerbe des journaux anglais. Il trouve que, dès qu'ils parlent de l'Amérique, de sa politique et de son gouvernement, ils sont mordants et absurdes, que si de telles accusations étaient possibles, ce serait un jeu de dévoiler le nombre formidable de scandales et de bas agissements de leurs gouvernants, et de montrer que la vie des politiciens anglais n'a rien à envier à celle de leurs collègues américains. Il est inutile de souligner que cette âpreté de paroles n'est pas un argument mais une plainte rageuse due à ce que les journaux anglais s'étaient rangés aux côtés des états du Sud.

V. — *Reconstruction.*

Quand, en avril 1865, la Confédération fut rejetée définitivement de l'Union, Emerson déclara que c'était un bien que les rebelles aient été brisés et que la paix n'ait pas été négociée. « Il faut qu'ils s'en souviennent et que leur orgueil invétéré plie s'ils n'en sont pas guéris... » « Les conditions du Général Grant semblent certainement un peu trop accommodantes... et je crains que la terrible justice traditionnelle que la nation aura à appliquer avec la plus grande rigueur ne soit adoucie » (18).

Avec la fin de la guerre allait se poser la question des directives à adopter. Emerson prévit la complexité de la situation et ne savait à quelle tactique s'arrêter. Il se rendit compte que s'il était à nouveau permis aux Etats du Sud de faire partie de l'Union, les démocrates de

(17) Cl. Em. Corresp., Vol. 2, pp. 285-86.

(18) Journal, Vol. 10, p. 94.

ces états se joindraient à ceux du Nord et que dans l'Union ils battraient le parti National Républicain, celui qui était favorable à l'affranchissement des esclaves. Dans l'esprit d'Emerson, l'Union eût contrecarré la volonté du gouvernement, bien que l'on puisse difficilement concevoir comment, parce qu'il a la majorité des voix, le parti qui l'emporte peut agir ainsi puisque par le fait même de cette majorité, il devient le gouvernement. De plus, si le seul grief des Républicains était que le Sud n'avait pas le droit de se retirer du gouvernement, qu'il ne s'en était jamais séparé, on a peine à concevoir comment Emerson et ses disciples auraient pu empêcher le Sud d'en faire partie. Le fait d'exclure du pouvoir législatif au moins un tiers des représentants du pays est une anomalie qui pourrait difficilement s'expliquer si l'on admettait que le mécontentement montré par les Républicains était bien fondé. Emerson se rendait compte que le seul remède serait de donner aux nègres le droit de voter. Toutefois, un nouveau problème se fût alors posé : Quelles seraient les conditions du vote. Emerson croyait qu'il serait suffisant de savoir lire et écrire, mais, d'une part, il souhaitait que l'on fournit aux « pauvres blancs » ainsi qu'on les dénommait et qui étaient en nombre considérable dans le Sud, l'occasion de se mesurer aux planteurs. D'autre part, ces hommes ne pouvaient pas apprendre à lire et à écrire aussi rapidement que les noirs. En d'autres termes, Emerson était ouvertement à la recherche d'une solution qui permit d'arracher le pouvoir aux planteurs, quelle que fût la manœuvre à laquelle on dût recourir pour y parvenir. Le problème le plus important pour lui était de tenir les planteurs (la classe cultivée) à l'écart du gouver-

nement parce qu'ils avaient été les instigateurs du conflit. Il oubliait sa théorie qui voulait qu'un homme puissant finisse toujours par faire triompher sa force quels que soient les freins qu'on lui oppose (19).

Après que le Président Lincoln eût été assassiné, Andrew Johnson lui succéda et c'est à ce moment que se déclencha le conflit entre lui et les irréconciliables, ceux qui exigeaient que l'on portât à l'extrême la punition des états du Sud. Ce parti voulait que le Sud sentît pleinement sa défaite et Emerson sympathisait avec lui. Il considérait donc la politique conciliante de Johnson comme une trahison (20). Plus tard il le compara à un obstructionniste bon à mettre au rang du Pape et de sa lettre encyclique et de l'évêque d'Orléans et du New Jersey (21). Cette animosité de la part d'Emerson ne s'accordait pas avec son caractère si affable à l'ordinaire et avec son naturel doux. Maintenant que les sentiments confus éveillés par la guerre civile américaine ont disparu, cela nous indique qu'un philosophe n'est pas toujours philosophe et qu'un idéaliste n'est pas idéaliste en toutes circonstances. Voilà la nuance d'amertume qui entache une égalité d'âme autrement parfaite.

(19) Journal, Vol. 10, p. 94.

(20) Journal, Vol. 10, p. 156.

(21) Journal, Vol. 10, p. 234.

CONCLUSION

Il ressort de cette étude que l'évolution de la philosophie d'Emerson se divise en trois étapes distinctes : les idées de jeunesse, qui se manifestèrent de 1821 à 1836 ; dix années de métaphysique, au cours desquelles il formula et énonça sa philosophie transcendental ; et enfin les idées de la maturité, période durant laquelle il étudia les aspects de la vie pratique dans leurs rapports avec ses théories philosophiques.

Première Période.

De 1821 à 1836, Emerson ne publia rien d'important ; en conséquence, le seul intérêt de cette phase de sa vie intellectuelle réside dans le fait qu'on trouve à l'état embryonnaire, dans son Journal de cette époque, beaucoup des idées de la période de maturité. Jusqu'au moment où il termine ses études, Emerson ne montre aucun goût pour les questions intéressant la nation, la société ou l'économie sociale. Un an plus tard, cependant, il fait preuve d'un chauvinisme excessif et de 1821 à 1824 son Journal est presque exclusivement rempli de réflexions concernant les avantages que possède l'Amérique sur les divers Etats européens. Ce chauvinisme fut sans doute excité par le conflit qui avait éclaté entre la presse anglaise et la presse américaine et l'âpreté avec laquelle celles-ci discutaient des mérites et des torts du peuple et du gouver-

nement américains. En 1825 Emerson semble avoir exhalé toute l'exagération de ses sentiments patriotiques, et, d'un ton plus calme, il commence à étudier l'homme dans ses rapports avec la société. Il décide qu'après tout les événements extérieurs sont de peu d'importance dans la vie de l'âme, que la seule chose au monde qui compte réellement est l'individualité, et que celle-ci doit être défendue contre la masse ; que l'homme, lorsqu'il se fond dans la masse, viole sa propre individualité et perd sa personnalité.

Deuxième Période — 1836-1846.

En 1836, la philosophie plutôt nébuleuse d'Emerson s'était suffisamment cristallisée pour lui permettre de publier son premier livre « Nature ». Bien que dans cet essai rapsodique il n'énonce pas complètement ses théories philosophiques, on peut dire avec raison que « Nature » fait prévoir tout ce qu'il écrira pendant les dix années suivantes. Les différents essais qui succèdent à « Nature » ne contredisent en rien ce qu'il exprime dans ce livre, ils ne font qu'amplifier et expliquer le thème original. La base de la philosophie transcendente est le principe que tout homme a un rapport primordial avec l'Esprit Créateur Suprême, Dieu ou la Sur-Ame ; que l'homme peut être inspiré de Dieu directement sans l'aide d'aucun médiateur et qu'il devient divin dans la mesure où il permet à l'esprit de Dieu de s'infiltrer en lui. On peut donc dire que le Transcendentalisme est la philosophie de l'individualisme.

Pendant qu'Emerson développait cette théorie, un mouvement — le plus extraordinaire que la Nouvelle-Angleterre ait jamais connu — s'étendait rapidement. Des

communautés ayant pour but de réformer la société se fondaient de toutes parts et l'on en vint à croire que la seule manière de rendre la vie digne d'être vécue et de donner aux hommes l'occasion de se développer était de les grouper en une société communiste quelconque. Bien qu'Emerson n'ait pas rejeté de prime abord les invitations qu'il reçut d'en faire partie, il n'avait en réalité que peu de sympathie pour le mouvement. Il reprochait aux entreprises communistes de s'appuyer sur l'amélioration de la situation matérielle pour élever l'esprit et de manquer de méthode et de savoir faire dans la conduite des affaires ; il se plaignait également que, dans ces organisations, on ne pût trouver l'isolement, et par-dessus tout que ceux qui en faisaient partie dussent sacrifier partiellement leurs droits individuels.

Pendant cette même période, d'autres réformes furent proposées, telles que la modification de l'alimentation, la suppression de l'argent, le mouvement de la tempérance, la suppression de la guerre, le travail manuel pour tous et l'abolition des distinctions de classes. Pendant quelque temps Emerson soutint le mouvement du travail manuel pour tous, mais il s'en désintéressa bientôt de crainte que cette préoccupation ne nuisît à sa carrière d'écrivain et de conférencier. Il s'occupa également du mouvement pour l'abolition des distinctions de classes, mais il s'aperçut bientôt que tous n'approuvaient pas ce principe et que ses domestiques eux-mêmes n'étaient pas disposés à admettre « l'égalité pour tous ».

En outre des réformes plus ou moins transitoires, celle de l'abolition de l'esclavage continuait à attirer l'attention. L'esclavage florissait dans le Sud. Emerson lui avait

toujours été opposé car il estimait que ce reste de barbarie assombrissait le XIX^e siècle. Pourtant, entre 1836 et 1846, il ne suivit que de loin les sociétés abolitionnistes et anti-esclavagistes et il refusa de leur donner même son appui moral. Ce n'était pas qu'il ne sympathisât avec la cause, mais il ne se sentait pas porté à faire de la propagande pour quelque mouvement que ce fût. Pour lui, la vulgarité des réformateurs et le manque de sincérité que l'on rencontrait chez eux lui répugnaient et il ne voulait pas qu'on pensât qu'il faisait partie d'un mouvement de réforme.

Troisième Période.

Le côté pratique qu'il y avait dans le caractère d'Emerson le conduisit à s'occuper de certaines questions purement économiques : telles que la valeur des denrées, leurs prix, le marché, etc... ; il étudia également l'Etat, son but et son organisation ; et même il s'intéressa aux partis politiques.

Ce fut pendant cette période que le Philosophe se donna librement au mouvement de l'abolition, allant jusqu'à offrir ses services comme orateur pour la campagne entreprise contre l'esclavage. Il était parfois hué par la foule à un tel point qu'il lui était impossible de continuer sa conférence, mais cela ne l'empêchait pas d'accepter toutes les invitations qui lui étaient faites de parler en faveur des esclaves. Contrairement à l'attitude qu'il avait observée dans la première partie de sa vie, il devint agressif contre le Sud, dénonçant toute cette section des Etats-Unis comme étant à peine civilisée. L'attaque qu'il fit contre Webster pour le rôle que celui-ci avait joué dans la promulgation de la loi contre les esclaves fugitifs fut

encore plus virulente. Son mécontentement le conduisit à prêcher ouvertement la désobéissance à la loi, sous prétexte qu'une loi immorale ne pouvait être légale.

Quand les hostilités eurent été déclarées entre le Nord et le Sud, Emerson soutint avec ardeur la cause de la liberté et se montra partisan de traiter le Sud avec la plus grande sévérité. Heureusement pour lui on a presque oublié son attitude dans ces circonstances et on le considère aujourd'hui comme un philosophe sensé et pratique, plutôt que comme un controversiste.

Vu : Le Doyen :

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

A

- ABERNETHY, JULIAN W. — American Literature. — New-York, Maynard, Merrill et Cie. 1902.
- ADAMS, JOHN QUINCEY. — American Political, Social and Intellectual Life from Washington to Polk. Edited by Allan Nevins. — New-York and London ; Longmans, Green and Company. 1928.
- ANTHONY, KATHARINE SUSAN. — Margaret Fuller, a Psychological Biography. — New-York, Harcourt, Brace and Howe. 1921.
- ARNOLD, MATTHEW. — Complete Works 12 vol. — New-York, Mac Millan and Co. 1905.
- PROUSON, MOSES JUDAH. — La Philosophie Morale de Josiah Royce. — Paris, Félix Alcan. 1927.

B

- BARKER, ERNEST. — Greek Political Theory. — London, Methuen and Company. 1918.
- » Political Thought in England from Herbert Spencer to the Present Day. — New-York, Henry Holt and Company. 1915.
- BAZALGETTE, LEON. — Henry Thoreau, Bachelor of Nature Translated by Van Wyck Brooks. — New-York, Harcourt, Brace and Company. 1924.
- French Edition, F. Rieder and Co Paris. 1924.

- BEARD, CHARLES A. AND MARY A. — *The Rise of American Civilization*. — New-York, Mac Millan and Company, 1927.
- BEERS, HENRY A. — *The Connecticut Wits and other Essays*. — New Haven, Conn. — Yale University Press. 1920.
- BOOKMAN. — Vol. 57 Pages 404 ff. article by Masson.
» Vol. 59 Pages 278 ff.
- BRINTON, CRANE. — *Political Ideas of the Romanticists*. Oxford University Press England. 1926.
- BROOKS, VAN WYCK. — *Emerson and Others*. — New-York, Dutton and C°. 1927.
- BROWNELL, W.C. — *American Prose Masters*. — New-York, Scribners'. 1923.
- BRUEL, ANDRÉE. — *Emerson et Thoreau*. Société d'Edition Les Belles Lettres. Paris, 1929.
- BURTON, RICHARD. — *Literary Leaders of America*. — New-York, Chautauqua Press, 1903.
- BURROUGHS, JOHN. — *Indoor Studies*. — New-York, Houghton, Mifflin C°. 1899.

C

- CABOT, JAMES ELLIOT. — *A Memoir of Ralph Waldo Emerson*. — New-York, Houghton Mifflin and Company, 1887.
- CAIRNS, WILLIAM B. — *A History of American Literature*. — New-York, Oxford University Press. 1921.
» *The Cambridge History of American Literature*. Four volumes. — New-York, G.P. Putnam's Sons 1917-1921.

- CARLYLE, THOMAS. — The Correspondence of Thomas Carlyle and Ralph Waldo Emerson. London, Chatto and Windus ; Edited by Norton C.E. 1893.
- CESTRE, CHARLES. — Emerson et Thoreau. — Revue anglo-américaine Febr. 1930.
- » La Pédagogie d'Emerson. — Annales de l'Université de Paris N° 4. Juillet-Août. 1929.
- » Le Romanticisme d'Emerson. — Revue Anglo-Américaine, October and December. 1929.
- CHANNING, EDWARD. — A History of the United States. — New-York, Mac Millan and C°, Six volumes. 1917-1926.
- » Student's History of the United States. — New-York, Mac Millan and C°, 1926.
- CHAPMAN, JOHN JAY. — Emerson and Others. — New-York, Scribners'. 1898.
- CLARKE, JAMES FREEMAN. — Nineteenth Century Questions. — New-York, Houghton, Mifflin and Company. 1897.
- CROTHERS, SAMUEL Mc CHORD. — Emerson : How to Know Him. Indianapolis. Bobbs, Merrill C°. 1921.

D

- DODD, WILLIAM EDWARD. — Expansion and Conflict. — New-York, Houghton, Mifflin et Company. 1915.
- DUGARD, M. — Ralph Waldo Emerson, Sa Vie et son Œuvre. — Paris, 1907.

E

- ELIOT, CHARLES W. — The Man and His Beliefs. — Edited by William Allan Neilson. New-York, Harper and Brothers, 1926.

- EMERSON, EDWARD. — Emerson in Concord. — New-York, Houghton, Mifflin et C°, 1888.
- » Henry Thoreau. — New-York, Houghton, Mifflin et C°, 1917.
- EMERSON, RALPH WALDO. — Complete Works, Centenary Edition 12 Vol. New-York. Houghton, Mifflin et C°, 1903.
- » Journals, 10 Volumes. — New-York. Houghton, Mifflin et C°. 1913.

F

- FIRKINS, OSCAR W. — Ralph Waldo Emerson. — New-York. Houghton, Mifflin and C°, 1915.
- FISKE, JOHN. — A History of the United States. — New-York. Houghton, Mifflin and C°, 1899.
- FÆRSTER, NORMAN. — American Criticism. — New-York. Houghton, Mifflin and C°. 1928.
- » The Reinterpretation of American Literature. — New-York. Harcourt, Brace et C°, 1928.
- FRENCH, CHARLES WALLACE. — Abraham Lincoln, the Liberator. New-York, Funk and Wagna, 1891.
- FROTHINGHAM, OCTAVIUS BROOKS. — Transcendentalism in New England. — Boston. Beacon Press.

G

- GARNETTE, RICHARD. — The Life of Ralph Waldo Emerson. — New-York. Scribners'.
- GAY, ROBERT M. — Ralph Waldo Emerson — Graden City, New-York — Doubleday, Doran and C°, 1928.
- GODDARD, HAROLD CLARKE. — Studies in New England Transcendentalism. — New-York. Columbia University Press. 1908.

- GROMAN, HERBERT S. — Hawthorne, a Study in Solitude. — New-York. George H. Doran et C°. 1927.
- GRAY, HENRY DAVID. — Emerson, A Statement of New England Transcendentalism Leland Stanford Junior University Publications. — Stanford University, Cal. 1917.
- GRINKE, ARCHIBALD HENRY. — The Life of Charles Sumner, New-York. Funk and Wagnalls Company. 1892.
- GUERNSEY, ALFRED H. — Ralph Waldo Emerson, Philosopher and Poet. — New-York. D. Appleton et C°. 1881.

H

- HAWTHORNE, NATHANIEL. — Hear of Hawthorne's Journals Edited by Newton Arvin. — New-York. Houghton, Mifflin et C°. 1929.
- HAYNES, GEORGE HENRY. — Charles Sumner. — Philadelphia, G.W. Jacobs et C° 1909.
- HIGGINSON, THOMAS WENTWORTH. — Part of a Man's Life. — New-York. Houghton, Mifflin et C°, 1905.
- HOWE, JULIA WARD. — Margaret Fuller. — London. W.H. Allen et C°, 1889.
- HOBBES, THOMAS. — Leviathan — Edited by A.R. Waller England. Cambridge University Press, 1904.
- HOLMES, OLIVER WENDELL. — Ralph Waldo Emerson. — New-York. Houghton, Mifflin et C°, 1884.
- HOPKINS, JOHN HENRY. — A Scriptural, Ecclesiastical and Historical View of Slavery. — New-York. W. I. Pooley et C°, 1864.

I

- IRELAND, ALEXANDER. — Ralph Waldo Emerson, His Life,

Genius and Writings — London. Simpkin, Marshall et C°, 1882.

IVES, CHARLES EDWARD. — Essays Before a Sonata. — New-York. Knickerbocker Press. 1920.

J

JAMES, HENRY. — Partial Portraits. — New-York. Mac Millan et C°. 1919.

JARVEY, THEODORE D. — The Slave Trade, Columbia, South Carolina — The State Company, 1925.

L

LODGE, HENRY CABOT. — Daniel Webster. — New-York. Houghton, Mifflin and C°, 1913.

LOGAN, JOHN ALEXANDER. — The Great Conspiracy — New-York. A.R. Hart et C°, 1886.

LONG, WILLIAM JOSEPH. — American Literature — New-York. Ginn and Company, 1913.

LOWELL, JAMES RUSSEL. — My Study Windows. — Boston, James R. Osgood et C°, 1875.

M

MC GIFFERT, ARTHUR CUSHAM. — The Rise of Modern Religious Ideas — New-York. Mac Millan and C° 1915.

MC MASTER, JOHN BACH. — A History of the People of the United States. — New-York. D. Appleton and C°, 1918.

» Daniel Webster. — New-York. The Century C°, 1902.

MC QUISTON, RAYMER. — The Relation of Ralph Waldo Emerson to Public Affairs. Lawrence, Kansas.

Humanistic Studies Vol. 3 N° 1 U. of Kansas,
1923.

MARTINEAU, HARRIET. — Society in America — Paris, Baudry's European Library. 1837.

MERRIAM, CHARLES EDWARD. — American Political Ideas — New-York. Macmillan and C°, 1926.

METCALF, JOHN CALVIN. — American Literature — Richmond, Va. — B. F. Johnson Publishing C°, 1912.

MAETERLINCK, MAURICE. — On Emerson and Others Translated by Montrose J. Moses New-York — Dodd, Mead et C°, 1912.

MICHAUD, REGIS. — La Vie Inspirée d'Emerson.

MORE, PAUL ELMER. — Shelburne Essays, First Series. — New-York. Houghton Mifflin et C°, 1904.

MORSE, ANSON DANIEL. — Parties and Party Leaders — Boston. Marshall Jones et C°, 1923.

O

OUTLOOK. — Volume 106, pp. Mabie.

» Volume 96, page 852 ff.

P

PARRINGTON, VERNON LEWIS. — The Romantic Revolution in America — New-York, Harcourt, Brace and C°, 1927.

PHILLIPS, ULRICH B. — Life and Labor in the Old South — Boston. Little, Brown et C°, 1929.

R

RHODES, JAMES FORD. — History of the United States 1850-1896 Eight volumes — New-York. Macmillan et C° New Edition, 1920.

- RILEY, WOODBRIDGE. — American Thought From Puritanism to Pragmatism and Beyond. — New-York, Henry Holt et C°, 1923.
- ROBINSON, EDGAR EUGÈNE. — The Evolution of American Political Parties. — New-York, Harcourt, Brace et C°, 1924.
- ROUSSEAU, JEAN JACQUES. — Œuvres complètes. — Paris, J. Bry Aîné, 1857.
- RUSSEL, PHILLIPS. — Emerson, The Wisest American. — New-York, Brentano's 1929.

S

- SALT, HENRY STEPHENS. — Life of Henry David Thoreau — London, W. Scott. 1890.
- SANBORN, FRANKLIN BENJAMIN. — Recollections of Severity Years. — Boston, R.G. Badger 2 Vol. 1909.
- SCRIBNER'S MAGAZINE. — Volume 46 Pages 608-618.
- SEAGER, HENRY ROGERS. — Principles of Economics — New-York, Henry Holt and C°, 1917.
- SHEPARD, ODELL. — The Heart of Thoreau's Journals. — New-York, Houghton, Mifflin and C°, 1927.
- SMITH, ADAM. — An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations. — New-York P. F. Collier et Sons, 1909.
- SMITH, THEODORE C. — Parties and Slavery 1850-1859. — New-York, Harper et Brothers, 1906.
- SNIDER, DENTON J. — The Life of Emerson. — Saint-Louis, Missouri. Miner. 1921.
- STEVENSON, ROBERT LOUIS. — Men and Books — Londo Chatto and Windus. 1899.
- STOREY, MOORFIELD. — Charles Sumner. — New-York, Houghton, Mifflin and C° 1900.

- SUMNER, CHARLES. — Memoir and Letters — Edited by Edward L. Pierce Boston — Roberts Brothers, 1877.
- SUTCLIFFE, EMERSON GRANT. — Emerson's Theories of Literary Expressions. — Urbana. University of Illinois, 1920.
- SWIFT, LINDSAY. — Brook Farm. — New-York. Macmillan and C°, 1900.

T

- TAUSSIG, FRANK WILLIAM. — Principles of Economics. — New-York, Macmillan and C° Two Volumes Third Edition, 1924.
- TURNER, FREDERICK JACKSON. — The Rise of the New West — New-York, Harper and Brothers 1906.

V

- VAN DOREN, MARK. — Henry David Thoreau — A Critical Study. — New-York. Houghton, Mifflin and C°, 1916.
- VINCENT, LÉON HENRY. — American Literary Masters. — New-York. Houghton, Mifflin and C°, 1906.

W

- WEBSTER, DANIEL. — The Great Speeches and Orations Edited by Edwin P. Whipple — Boston. Little, Brown et C°, 1879.
- WENDELL, BARETT. — A History of Literature in America. — New-York. Charles Scribner's Sons, 1904.
- WOODBERRY, GEORGE E. — Ralph Waldo Emerson. — New-York, Macmillan and C°, 1926.
-

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — Introduction	5
CHAPITRE II. — La jeunesse d'Emerson, ses idées	24
CHAPITRE III. — Le mouvement réformiste	40
CHAPITRE IV. — Le défilé des réformes	67
CHAPITRE V. — Les professions	86
CHAPITRE VI. — La vie économique	106
CHAPITRE VII. — L'Etat	116
CHAPITRE VIII. — L'esclavage et l'abolition	139
CONCLUSION	201
BIBLIOGRAPHIE	207

IMPRIMERIE LES PRESSES MODERNES
45, rue de Maubeuge, Paris
(Ateliers de Reims — Marne)

